

Concours
Littéraire



FLORILÈGE



*Stéphane Martin
2022*

La Fédération des clubs de la défense

FÉDÉRATION DES CLUBS DE LA DÉFENSE

CONCOURS LITTÉRAIRE
2024

Florilège

Œuvre en couverture

« *Rencontre* » de Stéphane Martin du CSA BA 705 Tours ; l'artiste a reçu le Prix d'inspiration militaire au 72^e Salon national de Peinture et de sculpture des Armées en novembre 2023 à Douai. Cette aquarelle illustre le texte « *Le dernier vol* » 1^{er} Prix Poésies de Jean Copponnex du CSA BA 701 Salon-de-Provence page 83.

SOMMAIRE

Prologue.....	5
Grand Prix.....	7
Coup de cœur du jury.....	8

Contes, légendes et récits merveilleux

<i>De sang et d'encre.....</i>	11
<i>Porte-Poisse et son talisman.....</i>	26

Récits et nouvelles

<i>Une découverte majeure.....</i>	31
<i>Survie.....</i>	36
<i>Apprendre à mourir.....</i>	42
<i>Les sept doigts du diable.....</i>	54
<i>Vers l'horreur.....</i>	68

Réflexions

<i>L'infini.....</i>	73
<i>La libération de l'abandon.....</i>	75
<i>Comment aimez-vous les livres ?.....</i>	78

Poésies

<i>Le dernier vol.....</i>	83
<i>Le vent.....</i>	85
<i>Aquarelle énigmatique.....</i>	87
<i>La complainte du banc.....</i>	88

Lettre à...

<i>Lettre du monstre Angoisse à une petite fille.....</i>	93
<i>Amère de t'aimer.....</i>	95
<i>Parce que je vous aime.....</i>	97
<i>Au-delà de mes maux.....</i>	99
<i>Lettre à toi, papy.....</i>	102

Grande et petite histoire de la FCD

<i>Renathéa, Gazethéa.....</i>	107
--------------------------------	-----

Sports Olympiques

<i>Compromis</i>	113
<i>Handicap</i>	118
<i>Ad victoriam !</i>	120
<i>Lettre à l'Olympisme</i>	121
Épilogue	126
Palmarès du Concours littéraire 2024	128
Jury du Concours littéraire	130
Remerciements	131

Concours littéraire 2024

Prologue

En France, la poésie contemporaine, reste méconnue. Pourtant, elle demeure bien vivante. Louise Glück, poétesse américaine, a reçu en 2020 le Prix Nobel de Littérature. La même année, l'écrivain franco-congolais Alain Mabanckou, directeur de la collection Points Poésie, affiche son ambition "Rendre la poésie au grand public".

Depuis plus de 40 ans, le Concours littéraire, ouvert aux jeunes et aux adultes, invite de nombreux candidats à concourir dans cette catégorie. Tâche ardue pour le jury qui doit établir son palmarès dans deux disciplines : Poèmes d'inspiration classique, rigoureuse sur la versification, et poèmes de forme libre. Depuis 2016, ces deux catégories sont réunies en une seule : Poésies. En 2024, sur 82 œuvres présentées dans les sept disciplines proposées, les membres du jury ont reçu 33 œuvres en Poésies, dont 8 sont des jeunes auteurs.

Brisant les codes du langage, le *rap* et le *slam* attirent les jeunes vers la poésie. Des textes très courts, accessibles, en phase avec notre époque, se déclinent aujourd'hui sur scène. Non, la poésie n'est pas un art qui se perd.

En 2024, pour la première fois, les membres du Jury et leur président Michel Camux, Préfet de région honoraire, décernent le Grand Prix à un poète bien connu de notre concours : Jean Copponnex. Il reçoit son premier prix, dans la catégorie *Réflexions*, en 2012. Distingué en 2014, 2015, 2017, 2021 et 2022, il est récompensé par de nombreux premiers prix. Une jeune fille de 17 ans s'est vu également décerné le *coup de cœur* du Jury dans la catégorie Poésie.

Chers candidates et candidats, soyez remerciés chaleureusement pour votre talent et la qualité de vos contributions. J'ai beaucoup apprécié que certains d'entre vous décident de tremper leur plume sur un thème d'actualité : Sports olympiques.

Le jury, cette année, très éclectique, composé de personnalités, d'anciens *Grand Prix*, d'experts dans le domaine de la littérature a posé un regard bienveillant et éclairé, pour l'élaboration du palmarès final. Je l'en remercie.

L'écriture est une longue histoire. Si l'on veut écrire, une seule solution : se jeter à l'eau, mais ne pas oublier les règles d'or de Tahar Ben Jelloum : « *la clarté, la fluidité et la logique intrinsèque du texte : la cohérence. C'est pourquoi je retravaille beaucoup mes textes, je passe autant de temps pour réécrire que pour écrire.* »

Pour 2025, prenez un cahier, c'est un brouillon, premier échauffement comme un pianiste. Le décor importe peu. L'on peut écrire n'importe où. N'hésitez pas à vous plonger dans notre propre histoire de la Fédération, petite ou grande. N'oubliez pas ce qui compte pour le prochain concours : passion, sincérité et persévérance.

Vous êtes prêts... pour le prochain concours. À vous lire très vite l'année prochaine.

Général de division Anne-Cécile ORTEMANN
Présidente de la Fédération des clubs de la défense

**LE
GRAND PRIX**

a été décerné par le jury
du Concours littéraire 2024
à

Jean COPPONNEX
Club Sportif et Artistique
de la
Base aérienne 701 de Salon-de-Provence
Ligue Provence-Alpes-Côte d'Azur-Corse

pour ses œuvres :

Le dernier vol

Le vent

L'infini

**LE
COUP DE CŒUR du JURY**

a été décerné par le jury
du Concours littéraire 2024
à

Diane BUDAN de RUSSÉ
Club Sportif et Éducatif
du
Prytanée National Militaire de la Flèche
Ligue Ouest

pour son œuvre :

La plainte du banc

Contes, légendes et récits merveilleux

De sang et d'encre

D'un coup, le vent piquant s'engouffra dans la pièce pour balayer le bureau de ses papiers éparés.

Le jeune Brinet, en stratégie averti, entama une attaque frontale contre cet adversaire invisible dans l'objectif d'empêcher l'envol de potentielles pièces à conviction.

Vain effort...

Devant l'inefficacité de la tactique de son officier stagiaire et l'apathie générale de ses sous-fifres, l'inspecteur Lazburry ordonna de fermer la fenêtre.

Le regard penaud de Brinet se posa sur Lazburry. Ce dernier fut alors définitivement convaincu de l'incompétence notoire du comité de sélection des stagiaires.

« Tout est nickel dans ce bureau, plutôt ce tombeau en l'occurrence ... » observa Lazburry, une fois la fenêtre fermée et le calme revenu.

Le cadavre de Fidney Wilston gisait face à la cheminée à peine éteinte. Une seule tache de sang s'incrustait dans les fibres du tapis persan lui servant de linceul.

Le médecin légiste toussa en frissonnant. Vraisemblablement, préférerait-il l'asepsie de sa salle de dissection aux aléas climatiques des scènes de crime.

« Alors ? demanda Lazburry.

- Alors... mort depuis trois heures d'un coup bien placé sur la nuque. L'objet devait être assez lourd, assez volumineux » susurra le médecin en plissant ses yeux comme s'il tentait de pénétrer les mystères de ce corps inerte.

Lazburry ressentait à chaque fois ce malaise face à la quasi-fascination morbide de son légiste pour ses « clients » tragiquement tombés entre ses mains.

Il frissonna à son tour avant de se tourner vers son inspecteur adjoint. « Qu'ont donné les premières investigations de l'appartement, Grouillet ? » fit Lazburry, détournant vivement les yeux du couple cadavre-légiste.

Grouillet avança sa bedaine. De sa voix éraillée de fêtard invétéré, il marmonna : « Rien, en tout cas pas d'objets susceptibles de tuer c'type. Apparemment, il était seul, ou en tout cas, l'assassin était

'achement fort : il n'a laissé aucune trace... Faut laisser faire l'équipe spécialisée. Trouveront pt'être que'q'chose. Mais j'en doute... ».

Une fois sa prose éructée, Grouillet s'en fut comme il était venu. Son côté brut de fonderie cachait un sens de l'observation paradoxalement aigu dont Lazburry ne saurait se passer sur ce type de scène de crime. Ils trouveront pt'être que'q'chose, oui, il faut l'espérer...

L'appartement était situé au 7^e étage. La porte avait été fermée de l'intérieur.

Soit il faudrait enquêter du côté des champions de varappe locaux, soit Wilston avait un secret que beaucoup de suicidaires convoitieraient.

Génus Lazburry ferma un instant les yeux : cela n'avait aucun sens. Quelqu'un était venu, c'est évident, quelqu'un avait tué, et si le concierge zélé n'avait pas eu des réclamations à faire part à la victime, le crime n'aurait sans doute pas été découvert avant un moment. Quelque chose devait, dans cette pièce, lui indiquer la voie. La réponse est toujours sur le lieu du crime.

Lazburry observa donc la pièce intégrée dans un appartement de standing que les droits d'auteur de Fidney Wilston avaient entièrement payé : une lourde bibliothèque en chêne fraîchement cirée, un bureau en palissandre, un fauteuil de velours vert usé, des crayons éparés, des feuilles blanches, un ordinateur éteint, un autre fauteuil sans doute destiné à un quelconque visiteur, des tableaux aux murs, deux lampes, une cheminée à huile, aucune photo, un tapis taché... L'ambiance d'un bureau d'écrivain célibataire.

Une odeur attira soudain l'attention de l'inspecteur. Il la reconnut sans faillir : de l'encre.

Rescapée de la bourrasque précédente, une petite feuille de papier blanc reposait sous un presse-papier nacré. Et sur cette feuille immaculée, s'étalait une tache d'encre bleue.

Une tache d'encre bleue...
Une tache de sang...

Au moment précis où Lazburry entamait un processus de réflexion sur la base de cette mince association d'idées – et de taches, le lieutenant Cosiskova surgit dans l'encadrement de la porte, et, comme tous les membres de son équipe, la réflexion et l'attention de l'inspecteur se portèrent sur les formes généreuses de la jeune franco-biélorusse.

Elle posa un très bref instant son regard bleu céleste, clair et indifférent, sur le cadavre que l'on sortait de la pièce, puis un sourire charmant éclaira son visage d'ange. Grouillet, conquis, se fit plus discret et tenta un salut maladroit qui suscita des pouffements moqueurs de ses collègues.

Lazburry sourit à son tour, rassuré d'être soutenu dans sa future enquête par aussi douée que lui.

Il se dit dans la même seconde, qu'Hillary Cosiskova, au vu de sa froideur face à un cadavre, devait affectionner ces corps impuissants et sans vie.

« Mais où vais-je chercher tout cela ? se dit-il.

- Alors ? » La voix d'Hillary souffla doucement à ses oreilles. Quelle musique étrange que cette femme-là...

« Un mort, des livres, de l'encre », fut la brève réponse de Lazburry.

« Encre ? rétorqua Hillary, surprise de ce détail. Chez un écrivain, cela paraît normal, non ?

- Fidney Wilston est en effet un spécialiste de la matière littéraire. Né à Londres, a grandi à Manchester pour s'installer à Cambridge, a fait ses lettres de noblesse à New-York puis à Paris. Best-seller l'année dernière. Vie apparente sans problème.

- Vie souterraine menacée... La preuve. » Elle sourit, constatant que son supérieur était déjà au fait de la biographie de la victime.

« Des ennemis ? demanda-t-elle

- Sans doute...

- Crime passionnel ?

- Je ne pense pas... Il y a un détail... »

Il sembla soudain plongé dans une contemplation enfantine de la lourde bibliothèque.

Si l'ensemble de la pièce était recouvert d'une fine couche de poussière, le meuble massif était remarquablement propre...

Serait-ce une des mille façons de montrer son amour pour les livres et tout ce qui le touche ?

Les livres étaient impeccables, soigneusement classés ; oui, ils étaient aimés.

« Il s'est essentiellement attaché à l'étude de cette relation étrange qui peut naître entre créateur et créature. Quelle étrange passion... » remarqua Hillary en caressant le bois.

Lazburry trouva le geste plus que sensuel. Il constata que son adjointe était déjà au fait de la bibliographie de la victime. Il sourit.

« Exact... »

Elle fit attention au ton vaporeux de son supérieur, apparemment perdu dans mille conjectures.

Elle ne fut pas étonnée de le voir se diriger d'un pas décidé vers le bureau, puis de s'y asseoir, enfin de demeurer là, immobile, pensif.

Ses petits yeux fouineurs fixaient chaque détail de la pièce. Hillary était parfois envieuse de la rapidité de réflexion de Génius.

À quoi songeait-il donc en ce moment ? Il semblait fasciné par cette bibliothèque... réconfortante, puissante, attirante.

La chaleur du bois se transmettait, la passion du livre, ce pourquoi elle avait été bâtie, se percevait comme une sensation merveilleuse. Que de secrets et de mondes, d'âmes et de pensées renfermait-elle ?

Lazburry sourit... Il devait y avoir un détail...

Il y avait une odeur d'encre persistante dans cette pièce maintenant fermée où le seul outil dont se servait l'écrivain pour créer était un ordinateur dernier cri...

Tyson Conwell n'avait nullement été affecté par la nouvelle. Sa froideur et son indifférence à l'évènement le mettaient sans doute dans la liste intime des suspects, mais il s'en moquait. Un alibi en béton armé l'auréolait de l'innocence du jeune agneau nouveau-né.

Pourtant Tyson n'avait rien d'un tendre : carrure de buffle, acidité du verbe propre aux critiques, faciès peu encourageant au sourire. Un type sympathique, comme on n'en fait plus...

Golda Sumniet était à mille lieues de ressembler à cet individu. Ancienne maîtresse de Sullivan, elle possédait ce fluide de femme fatale qui prend les tripes et la raison du plus froid des glaçons. Elle pouvait paraître vulgaire, mais certaines manières corrigeaient son défaut naturel et sa poitrine aguichante en faisait une grande dame. Pourtant, Miss Sumniet n'avait rien d'une tendre non plus... Sous l'apparence se terrait un être solide, mordant, un auteur à la plume facile et aux mots justes. Sumniet avait convolé avec Sullivan, sans doute dans le seul but de détourner le travail de l'écrivain à son profit. Du moins, la rumeur le laissait-elle entendre...

Lazburry avait pour règle de ne jamais prendre une rumeur trop au sérieux et de ne jamais se baser sur le physique de ses suspects. Les premiers témoignages ne lui servaient nullement. Conwell, s'il ne portait pas spécialement Wilston dans son cœur, possédait une arme

autrement convaincante et mortelle qu'un objet contondant : sa notoriété et sa plume...

Quant à Miss Sumniet, franchement bouleversée, pourtant connue comme excellente comédienne, Lazburry la voyait mal en réincarnation de Mata-Hari littéraire. De plus, les alibis avaient été vérifiés. Rien à redire. Pour eux, la piste s'arrêtait net...

Chris Barendov n'aimait pas les interrogatoires. Timoré, il préférait se plonger dans un monde intérieur insondable pour le non initié, et d'autant plus merveilleux que c'était le sien. Un monde plus proche de ses désirs, de ses fantasmes, un monde si différent de « l'autre » (autrement dit : celui des autres).

Personne évidemment ne pouvait le comprendre, comprendre cet attachement passionnel à un imaginaire fantastique. Barendov s'y accrochait comme un désespéré qui ne trouve plus aucun goût à la vie ; il était sa seule bouée de sauvetage, il le maintenait hors du bourbier de la dépression. Devant Lazburry, Chris suffoquait, se battait pour ne jamais se noyer dans un monde hostile et pourtant cruellement réel : combien de temps tiendrait-il ?

En se posant cette ultime question, Lazburry eut pitié de cet homme, écrivain dont il avait lu la plupart des œuvres. Le comble était qu'en effet, Barendov était son auteur préféré.

Le miroir Barendov reflétait crûment la vie sans fard. Donc il dérangeait. Donc il fascinait.

L'image de la vie qui ressortait de la magie des mots était sans doute plus réelle que la vie elle-même. Sans aucun doute plus cruelle aussi.

Car Chris Barendov souffrait et haïssait... Derrière la plume se dessinait une paranoïa malade. Était-ce cependant suffisant pour le suspecter ?

Lazburry le laissa donc aller sans trop le brusquer. De toute façon, là encore, son alibi était indéniable : un dîner entre auteurs.

Cependant, Génius eut la sensation très nette que Barendov cachait quelque chose... Son instinct le trompait rarement, et certaines réactions ou attitudes étaient promptes à le faire douter de tout. Lors de l'interrogatoire, l'écrivain avait paru bouleversé. Mais Lazburry ignorait si cette affection portait réellement sur les faits. Barendov connaissait la victime pour avoir travaillé avec lui sur le thème commun aux deux auteurs : « Les relations entre créatures et créateurs ». Sujet troublant, selon Lazburry. Mots troublants...

Une intuition nourrie par sa connaissance de la personnalité de Barendov, poussa Lazburry à porter son attention sur ces quelques mots...

Se levant, il stationna à la fenêtre et observa la silhouette noire et longiligne de Barendov traversant la rue : un mort ambulante, une carcasse déchirée et pathétique... Génie en eut le cafard.

La nuit était tombée et l'inspecteur Lazburry n'avait aucun autre suspect à interroger.

L'enquête allait être rude, à commencer par comprendre comment l'assassin avait agi...

Pensif, Lazburry était donc demeuré dans son bureau à la recherche de quelques inspirations en relisant les bouquins de Barendov.

Créateur et créature : ces mots l'obnubilaient. Il en était persuadé : ces derniers détenaient la clé.

Au moment où il feuilletait un nouveau livre de l'auteur, le téléphone retentit.

« Inspecteur Lazburry, j'écoute.

- Salut Laz, ici Bayron. J'ai des nouvelles pour toi.

- Que dit la science ?

- L'analyse de l'encre a abouti à de bien étranges résultats... Cette encre qui semble tant t'intriguer est des plus standards. Mais...

- Mais...

- Mais ton intuition est comme d'habitude excellente : du sang était dilué dans cette encre ; du O positif, alors que Wilston est B positif. De plus, j'ai décelé des minéraux en forte quantité, et constitutifs du bronze, le même bronze qui a frappé Wilston sur la nuque et l'a refroidi...

- Il n'y avait aucune pièce de bronze dans l'appartement...

- Ça, mon grand, c'est ton problème ! Allez ! je te laisse, j'ai un rencart !

- Merci Bayron. Bonne nuit. »

Bayron fit une réflexion sur son rencart peu recommandable aux chastes oreilles, puis raccrocha, laissant Lazburry avec un mal de crâne signifiant un processus de raisonnement intense...

L'inspecteur était un peu désœuvré : comment l'assassin avait-il pu sortir de l'appartement fermé à clé de l'intérieur, au 7^e étage, sans prise correcte et à une heure d'affluence sur l'artère que l'appartement surplombait ? Sortir par la fenêtre tenait du suicide, alors avec un bronze dans les bras... Non, cela n'avait aucun sens ! Et ce sang, cette encre alors que Wilston se servait uniquement de crayons ou d'un ordinateur !

Ce détail insignifiant semblait essentiel à l'inspecteur...

Agacé soudain, il porta un regard sur l'un des livres posés sur le bureau.

Il s'en saisit d'un geste rapide et contempla la couverture, puis retourna le livre pour lire et relire encore, le résumé en quatrième de couverture.

Il sembla soudain pris dans un flot de pensées, son crâne le faisait souffrir.

Et soudain son visage devint blême.

« Ce n'est pas possible... » murmura-t-il en feuilletant le livre.

Et pourtant...

Il faisait froid. Un temps pourri que Barendov affectionnait de décrire dans la plupart de ses romans et nouvelles, histoire de se mortifier... Sacré Barendov... Lazburry claquait des dents en louant ces fourrures que jamais son salaire ne lui offrirait... Karl Marot habitait une petite bicoque un peu délabrée qui laissait passer les courants d'air. Dommage, l'inspecteur aurait bien aimé se réchauffer.

La sonnette ne fonctionnait plus depuis des lustres, mais Marot possédait un sixième sens qui lui signalait l'approche de ses visiteurs, surtout quand ces derniers étaient du sexe opposé ou... prévenaient de leur venue.

Il ouvrit donc la porte au moment où Lazburry atteignit le seuil. Marot apparut comme à son habitude, couvert de son sempiternel peignoir, comparable à ces images du bibliothécaire cérébral et bourru, aussi poussiéreux que les bouquins mis sous sa garde, excepté que Marot n'avait que la trentaine passée. Lazburry aperçut la silhouette furtive et féminine de sa dernière conquête.

Il sourit.

« Je ne te dérange pas ?

- Bien sûr que non... » Marot lui fit signe d'entrer et de s'installer dans la bibliothèque, d'ailleurs toute la maison n'était que bibliothèque.

« Tu voulais des renseignements à propos de Wilston et Barendov ? À propos du meurtre, non ? » Marot s'assit sur son tabouret préféré, chassant le chat qui s'y trouvait.

« On ne peut décidément rien te cacher.

- Te fous pas de ma gueule, j'suis crevé. Bon. J'imagine que tu connais déjà le cursus de nos deux lascars, aussi ne vais-je pas m'étendre. Ils se sont fait connaître pour ce fameux bouquin reprenant le mythe de Pygmalion, apparemment ils se sont bien connus aussi.

- Que signifie cette allusion ?

- Ces deux-là s'entendaient très bien, trop même pour demeurer honnêtes. Ignorais-tu donc que ton auteur préféré était homo ?

- Potin.

- Détrompe-toi, ou sors de ton milieu policier car chez nous, tout le monde le sait !

- Étonnant, je trouve...

- Laissons là ces considérations et reprenons », fit Marot en inspirant profondément, « Leur liaison n'est plus, de toute façon, et cela depuis fort longtemps, en fait à partir du jour où Wilston s'est encanaillé de la Sumniet. Je l'affirme car les dernières collaborations littéraires de Barendov et Wilston remontent à cette période, ensuite, Barendov a signé seul la totalité de l'œuvre pour laquelle il est le plus connu. Son style a changé à cet instant, plus libre, plus noir, plus juste. À côté, Wilston s'est encroûté dans des conneries ou des remakes, il n'empêche que le large public apprécie.

- Et que peux-tu me dire à propos du sujet Pygmalion ?

- C'est Barendov, contrairement à ce que l'on pourrait croire qui l'a élaboré et exploité par la suite : ses ouvrages « *Les confessions* » ou encore « *Fils de l'aube* » sont ceux qui l'étudient le mieux, mieux en tout cas que les publications effectuées avec Wilston. Pourtant, et Barendov n'a jamais dû le digérer, il est indéniablement lié à Wilston ; pour preuve, Wilston et Barendov sont toujours invités ensemble aux réunions littéraires en vogue.

- Si je te dis que le mérite de cette étude si plébiscitée par le public professionnel, revient seul à Barendov, ai-je raison ?

- Indéniablement !

- Que Wilston a exploité Barendov à outrance durant leur collaboration ?

- Sans doute. Wilston a toujours reçu les prix et les primes d'édition lui revenaient en majorité.

- Crois-tu que ces deux faits soient un mobile suffisant pour que Barendov décide d'éliminer Wilston ? »

Marot fixa Lazburry, perplexe.

« Je ne crois pas. Enfin, ça me paraît idiot, il aurait suffi d'une action en justice, et sur le plan financier du moins, il aurait tout récupéré. Quant au prestige et à la réputation, je puis t'assurer que Barendov s'en est finalement mieux tiré que Wilston ! De plus, je t'affirme que lors des réunions littéraires, ils paraissaient s'entendre à merveille, aucune rancœur de la part de Barendov, à moins qu'il ne cache vraiment bien son jeu... Quoique... »

Marot hésita.

« Il me semble bien pourtant qu'une de leur discussion m'ait quelque peu surpris... C'était il y a quatre mois. Après un formidable exposé, Barendov avait rejoint Wilston lors du buffet. Ils se sont mis à discuter du passé, de leur relation ; j'étais près d'eux, j'entendais ce qu'ils se disaient. Barendov à un moment, reprocha à Wilston ses aventures avec Sumniet, j'ai bien cru à une scène de jalousie, mais Wilston était imperturbable, de même que Barendov. Il en parlait avec passion, mais rien ne ressortait sur son corps, son visage, son expression ; un vrai masque. Et puis soudain, il évoqua une chose étrange ; il dit à Wilston : « C'est de l'encre que je suis né et c'est par l'encre que je me vengerai. À mon encre se liera ton sang, comme tu le fis il y a si longtemps. » À ce moment, Wilston perdit son sang-froid, il parut agacé, il empoigna Barendov et le mena au dehors ; la suite je ne la connais pas, mais apparemment, Barendov était décidé à utiliser sa plume pour descendre son cher Wilston. »

L'effet de ce court discours fut immédiat sur Lazburry.

Il plongea instantanément dans une intense réflexion. Marot se tut et l'observa.

« Crois-tu Barendov coupable, Laz ? osa-t-il demander.

- J'ai une théorie, mais aucune justice humaine ne pourra juger Barendov.

- Que veux-tu dire ?

- Barendov n'a pas utilisé les mots de son avertissement en vain ; entre Wilston et lui s'était instauré un code. Contrairement à ce que tu penses, il ne faut pas aller au sens secondaire de ces mots mais bien au sens premier. Prends-les tels quels et le meurtre de Wilston s'éclaircit pour ne désigner qu'un seul coupable : Barendov.

- C'est de l'encre que je suis né... répéta Marot, mais enfin, comment veux-tu que cette phrase ait un sens premier, il n'est pas possible que Barendov...

- Aucune justice humaine ne pourra juger Barendov, coupa Lazburry. »

Devant Marot incrédule, l'inspecteur se leva, sourit, puis après avoir salué Marot, il quitta la maison.

Lazburry ne savait pas s'il devait agir comme il en avait l'intention. Sa démarche le rebutait et si toutes les dix secondes, sa petite voix intérieure lui recommandait de faire demi-tour, Lazburry continuait de se diriger vers l'appartement de Barendov.

Il vit les rues défilier, le quartier se profiler dans la lueur blafarde de l'éclairage public, puis, entre les arbres feuillus de la longue avenue, la masse rococo de l'hôtel particulier se détacha, tel un navire de jade. Lazburry l'observa attentivement : une fenêtre d'où émanait la chaude lumière d'un halogène, désignait l'appartement de l'écrivain. Il ne dormait pas ; cet homme avait-il seulement dormi un jour ? Lazburry ne cessait de s'interroger sur le destin étrange de Barendov, et en même temps il se maudissait de vouloir à tout prix tenter de savoir. C'était morbide, c'était du voyeurisme, mais c'était fantastique.

L'annonce de la présence de l'inspecteur au bas de son immeuble ne parut pas surprendre l'écrivain qui actionna l'ouverture de la lourde porte en verre. Arrivé à l'étage, Lazburry trouva sans chercher l'appartement : la porte était ouverte et illuminait le couloir. L'ombre de Barendov s'y projetait.

L'inspecteur hésita une nouvelle fois. « Non, il faut en finir. »
Il atteint le seuil.

Les deux hommes échangèrent à peine un regard.

Ce fut un bonsoir laconique, puis Barendov s'effaça sans poser de questions pour laisser Lazburry pénétrer la pièce. Toujours silencieux, l'inspecteur avança lentement, ses semelles frémillant sur la moquette rase. Derrière lui, il sentait les gestes lents et calculés de Barendov. Ce dernier l'invita à prendre place sur l'un des fauteuils en cuir de chèvre noir.

Lazburry était ému, tel l'enfant devant le maître à qui l'on doit tout ; ce maître que le Créateur réclame auprès de lui au moment où les siens le chérissent le plus. Car Génius le savait : ce soir, Barendov mourrait...

« Désirez-vous à boire, inspecteur Lazburry ?

- Non. Merci. Ma venue se veut, disons, purement professionnelle.

- Votre enquête aurait-elle à ce point avancé ?

- Plus que vous ne pourriez le supposer. »

Sans doute, à cet instant précis, le masque de Barendov ne put demeurer figé plus longtemps, car Lazburry crut discerner une lueur d'ironie sur ce visage de cire. D'ailleurs son ton changea : une pointe de défi dans une voix d'outre-tombe... Lazburry frissonna puis se reprit aussitôt.

« Vous paraîtrais-je présomptueux ? Vous êtes, M. Barendov, particulièrement étonné, me semble-t-il, de cette remarque.

- Je vous devine surtout très intelligent M. Lazburry et loin de moi vous imaginer présomptueux. »

Barendov sembla esquisser un petit sourire.

« Vous titillez ma curiosité. Qu'avez-vous donc découvert ?

- Vous croyez être invulnérable, n'est-ce pas ? Vous auriez pu commettre le crime parfait, c'est indéniable. »

Le sourire se fit plus net.

« Vous m'accusez du meurtre, si je comprends bien, mais auriez-vous oublié mon alibi ?

- Justement, je ne l'ai pas oublié et cela me conforte d'autant dans mon hypothèse. »

La réaction de Barendov fut étonnante : il se mit à rire. Mais ce n'était nullement un rire moqueur ou encore de folie, c'était un rire clair, enfantin et pur.

« Vous êtes étonnant ! Et quelle est cette hypothèse ?

- Elle s'exprime en deux mots : « sang » et « encre ». »

Barendov se tut et son visage s'assombrit d'un coup. Il ferma son poing et le plaça devant sa bouche, comme pour empêcher toute parole de s'enfuir.

Cette réaction aurait pu interloquer n'importe quelle personne. Lazburry fut au contraire fasciné.

« Évidemment, vous ne pouviez-vous douter que quelqu'un puisse seulement imaginer pareil scénario... Et pourtant, votre erreur est d'être face à un être que plus rien n'est en mesure d'étonner... Votre imaginaire est tant lié au mien, qu'il ne m'a pas été difficile de cerner entre les lignes de vos romans, ce qui depuis résonne à mes oreilles : le cri de la Créature de l'Ombre.

Car vous vous racontez à chacune de vos lignes, à chaque mot, à chaque syllabe : chaque page est une partie de vous. Et, tel le héros de votre dernier roman, qui sera le dernier, vous vous êtes rebellé contre votre propre Créateur. »

Barendov l'observa sans aucune émotion pendant quelques minutes.

Lazburry se mit à douter de son raisonnement.

« Vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez. » Lâcha enfin Barendov.

À ces mots, Lazburry sut qu'il avait touché juste.

« Non. Mais je sais que c'est vous et je vais vous expliquer comment vous avez agi. D'ailleurs, vous allez m'y aider. »

Lazburry sortit son arme d'une des poches de son imperméable et la braqua sur l'écrivain, impassible.

« Vous êtes fait d'encre, mais aussi de sang, et si vous tenez encore à la vie, vous allez faire ce que je vous dis. Barendov sourit.

- Quelle dérision... fit-il avec calme.

- Oui, dérision, reprit Lazburry. Prenez une feuille de papier, votre plus belle plume et vous allez écrire pour moi.
- C'est tout ?
- Ce sera suffisant, je crois. »

Barendov semblait résigné mais Génius se méfiait tout de même, il le suivit au bureau, le vit prendre la bouteille d'encre, la plume et la feuille de papier blanc.

La pièce fut envahie de l'odeur de cette encre bleue, la même odeur persistante qu'avait perçue Lazburry sur les lieux du crime.

Sur le coup, il se remit à douter : condamner un écrivain de renom à cause d'une tache d'encre ?

Il se reprit.

« Écrivez ! » ordonna-t-il.

Il n'y avait plus qu'un assassin devant lui, un de ces êtres qu'il haïssait plus que tout, et pourtant se mêlait à ce sentiment de rejet, une pitié tenace et une admiration déçue. Oui, Lazburry était déçu, brisé dans ses convictions les plus profondes. « Écrivez, répéta-t-il, ce que je vais vous dicter. »

Génius se dit qu'il devenait fou, mais c'était sa dernière chance. Il le fallait.

« Elle est grande, blanche comme l'albâtre, fine comme le roseau, ses cheveux sont auburn, ses yeux verts, un visage d'ange au sourire de rose. Elle porte une robe blanche en mousseline, ses cheveux sont relevés en un élégant chignon et une fleur surgit de ses mèches : c'est un lys. Mais elle est plus belle que lui. »

Lentement, Barendov formait les lettres. Lazburry ferma un moment les yeux, pour mieux se rappeler son image. Barendov ne dit rien, ému soudain.

« Et puisqu'il lui faut une mort comme pour tout être de son essence, vous allez écrire la façon dont elle s'en ira. Écrivez : elle le regarde fixement, sans expression pour ne pas lui faire rappeler les sentiments, puis elle sourit, lui tourne le dos, et lentement disparaît en une vapeur d'encre. »

Barendov posa le point final. Lazburry sentit son cœur cogner. Il pointa son arme avec plus de sévérité, impatient soudain.

« Faites ce que vous avez à faire ! ordonna-t-il.

- Qui était-ce ? demanda Barendov.

- Un être que l'on m'a retiré trop vite. Sans doute connaissez-vous ce sentiment, il a trop souvent été le vôtre. Il a également été celui de Wilston. À l'âge de huit ans, il perdit sa mère, le laissant seul avec son père. Wilston ne voulait pas être seul : il aurait tant aimé un frère à aimer, à protéger. Alors, il se produisit une chose que l'on qualifierait de miraculeux : il créa ce frère par l'encre ; il se l'imagina tant et si bien que vous êtes apparu.

Vous êtes orphelin, découvert à Liverpool et élevé par des Sœurs. Votre particularité : vous ne vous souvenez pas de vos huit premières années. Un jour, vous débarquez dans une université dans laquelle enseigne Wilston : il vous reconnaît comme ce frère imaginé lors de son enfance frustrée. Vous vous liez d'amitié avec lui, vous en êtes même amoureux, de cet amour protecteur et exagéré que voue plutôt une mère à un fils. Mais vous ignorez encore qui vous êtes vraiment, jusqu'à il y a quelques mois ; vous discutez avec Wilston, vous évoquez le sang et l'encre, alors Wilston vous prend à part et vous conte l'incroyable vérité. Vous ne le supporterez pas et vous publiez en un temps record votre dernier roman : *le talion*.

Derrière votre héros voulant se venger de son Dieu, c'est le récit de vos souffrances existentielles dont l'origine est désormais révélée, par celui-là même qui vous quitta, vous abandonna, mais aussi vous créa. Vous êtes ce fils abandonné par son créateur.

« Vous m'étonnez... »

- Votre livre, je l'ai relu en prenant chaque mot dans son sens premier, alors j'ai compris : l'histoire de ce croyant qui se révolte contre son Dieu Créateur, c'est la vôtre. L'histoire de ce chrétien qui anéantit tout ce qui fait la puissance de la foi, qui détruit son dieu en utilisant l'artifice d'un Golem, c'est l'aveu de votre crime.

Vous portez en vous ce Golem. Vous avez découvert votre pouvoir et il a suffi d'une simple feuille de papier pour écrire avec votre encre bleue : vous avez décrit et créé l'assassin, vous l'avez muni d'un lourd objet de bronze, l'avez fait apparaître chez Wilston pour le tuer, et enfin vous l'avez fait disparaître, lui et son arme, dans une goutte d'encre. »

Barendov resta songeur. Il n'avait pas envisagé un moment qu'un de ses lecteurs puisse deviner entre les lignes. Il soupira.

« Je n'aurais sans doute pas dû écrire ce livre, croyez-vous ? »

- Il sera ce que vous laisserez à ce monde. Vous deviez l'écrire... pour des gens comme moi. »

Barendov parut très ému de cet aveu.

Il sourit, timide, baissa la tête sur la feuille qu'il venait de remplir.

« Vous me plaisez beaucoup, inspecteur. J'ai l'impression de me voir en chair et en os. Je crois que je puis réaliser votre requête. Regardez et rêvez maintenant. »

Il saisit une épingle qui se trouvait emballée dans sa poche, l'ôta de son papier protecteur, puis se perça la peau du pouce. Le sang rouge tomba à petites gouttes qu'il répandit sur la feuille. Alors, peu à peu, une forme apparut sur le tapis clair : elle se mit à naître sous ses yeux, belle, si belle.

Ils s'aimèrent en un seul regard, puis elle sourit, il voulut la retenir, mais réfréna ce réflexe ; il voulut pleurer mais là encore il se retint. Elle tourna le dos, il voulut l'appeler par son nom, mais il ne put. C'est alors qu'elle disparut lentement : ne restèrent qu'une tache d'encre et son odeur persistante.

« Vous l'aimiez à ce point ? demanda Barendov.

- Cela ne vous concerne pas, il me semble.
- Vous connaissez bien tout de moi.
- Que comptez-vous faire maintenant ?
- Vous le savez bien, vous avez lu mon dernier livre, non ? »

Lazburry se tut, et rangea son arme.

« Pourquoi être venu, inspecteur ?

- Pour elle, une dernière fois. C'est égoïste, n'est-ce pas ?
- Je ne pense pas. Ce que vous appelez égoïsme, n'est qu'amour.
- Sans doute. Je vous envie Barendov : vous êtes votre propre destin, vous êtes devenu votre propre dieu, mais vous avez étendu ce rôle sur des êtres qui ne peuvent se mettre sous votre contrôle.
- Mon cher Lazburry, chaque homme est son propre Dieu. Dieu n'existe que parce que l'homme n'a pas encore compris cette évidence.
- Peut-être... Mais pourquoi dans ce cas tant de souffrances non désirées ?
- L'amour et dieu sont deux choses bien différentes... mais tous deux sont la vie et la mort. À nous de savoir trouver l'équilibre : alors ils forment le Bonheur.
- Donc vous êtes heureux ? »

Barendov ne put s'empêcher de sourire de toutes ses dents que Wilston avait voulu parfaites. Il parut tel un sage, grand expérimenté de la vie. Il était si différent de l'homme qui s'était présenté dans le bureau de l'inspecteur.

Lazburry se leva sans rien dire. Il se dirigea vers la porte, puis se retourna vers Barendov :

« Adieu.

- Adieu, inspecteur. »

Lazburry avait le cafard en s'éloignant de l'hôtel particulier : revoir la femme de sa vie, voir Barendov dans cette béatitude étonnante...

Eh oui ! Chris Barendov avait été le maître du jeu, malgré tout, et nulle justice ne pourra désormais l'atteindre, même pas celle de Dieu...

Lazburry frissonna, il faisait humide. Il songea à la femme et pria pour son repos éternel.

Le lendemain, Chris Barendov aura disparu.

Une tache d'encre sera trouvée sur son bureau.

On n'entendra plus jamais parler de lui.

L'affaire Wilston a été classée au bout de trois semaines.

1^{er} Prix
Christelle COÏC
CELAR SPORTS Bruz
Ligue Ouest

Porte-Poisse et son talisman

La plupart des histoires commence par « il était une fois ! » et Charly-Barth l'a bien compris !

Chaque soir, il emmène ses quatre petits-enfants, dans son univers fantastique et la magie opère...

Ce soir, voici le conte de *Porte-Poisse* et de son talisman.

Titouan, dit *Porte-Poisse*, est un petit garçon de sept ans, blond, cheveux bouclés, yeux bleus, au sourire d'ange, mais en parallèle, il est tête en l'air, distrait, casse tout, oublie tout, perd tout... Il ne le fait pas exprès, *Porte-Poisse*. Il est comme ça ! Au grand désarroi de sa famille ! Pour conjurer le sort, cette dernière lui a offert un talisman, une jolie médaille celte, argentée, aux multiples cercles concentriques. D'après les dires du vendeur, un effet bénéfique se dégage de cette médaille pour celui qui la porte !

Eh ! Bien, croyez-le si vous voulez ! À peine porté ! Le talisman a disparu, *Porte-Poisse* ne sait même pas ce qu'il en a fait ! Les parents exaspérés le somment de le retrouver, sinon, la perspective de la pension se dessinera à l'horizon, et *Porte-Poisse* devra quitter Saint-Barthélemy ! Il aime son île ! Il y est né ! C'est son soleil, son petit paradis ! Il n'a pas le choix !

Avec une certaine appréhension, il décide de partir à la recherche de son talisman. Bien chaussé, sac à dos et bâton de pèlerin, il marche d'un pas assuré jusqu'au rond-point du col de la Tourmente. Le vent qui ne supporte pas d'être dérangé, l'envoie dans une bourrasque sur la route qui mène à la plage du Colombier. Un peu groggy, *Porte-Poisse* se remet vite de ses émotions et s'engage dans la végétation, escalade les roches, jusqu'au bout du chemin qui s'offre devant lui ! Quand soudain, venant de nulle part, apparaissent sept tortues à têtes roses, avec sur leur carapace des points de couleurs similaires. La plus hardie d'entre-elles tête dodelinant, s'approche lentement près de l'enfant, « Que fais-tu là petit ? » demande la tortue, « je suis à la recherche de mon talisman » répond *Porte-Poisse*. « Ne l'avez-vous pas vu par hasard ? » « Non ». Mais si tu me donnes quelque chose de toi, ainsi qu'à mes consœurs, je pourrai peut-être t'aider ! Marché conclu ! » dit *Porte-Poisse*.

Il sortit de son sac trois oranges qu'il éplucha et en distribua chaque

quartier. La tortue à tête rose ne se déroba pas à la règle. Elle invita l'enfant à venir regarder sur sa carapace les points de la même couleur que sa tête. « Chaque point correspond à une plage de l'île. À toi de choisir la bonne » dit-elle. *Porte-Pois* remercia la tortue et s'en alla dans le sens opposé vers la plage des Salines, il prit conscience que la tâche était rude et qu'il fallait persévérer. Il marcha sans relâche dans le sable blanc pour arriver, sur cette magnifique plage, devant une mer qui s'amusait à faire des rouleaux d'écume. *Porte-Pois* en fut impressionné !

« Que fais-tu là demanda la mer ? - Je suis à la recherche de mon talisman ! Ne l'auriez-vous pas vu par hasard ? – Non, répondit la mer ! Mais si tu me donnes quelque chose de toi, je pourrai peut-être t'aider ! *Porte-Pois* réfléchit, lui proposa son bâton de pèlerin, qu'il alla planter près des autres bâtons protecteurs écologiques de la plage. La mer en fut ravie. Elle indiqua à l'enfant la plage des Grands Galets. *Porte-pois* remercia la mer.

Plein d'entrain, il continua son périple jusqu'à Gustavia, chercha la pancarte de la fameuse plage. Il monta la route pentue et se trouva face à une plage familiale avec son petit restaurant à gauche, ses grands galets qui prenaient la forme de mobilier, sa mer chaude, son plancher de coquillages et ses palmiers qui faisaient office de parasols. *Porte-Pois* explora chaque élément de cette plage et se trouva nez à nez avec un lézard vert sur le tronc d'un palmier, le corps positionné à l'envers, la tête en bas, la queue arquée. Le lézard faisait des pompes avec ses avant-bras ou plutôt avec ses pattes avant, un vrai sportif ! « Que fais-tu-là Petit, dit le lézard – Je suis à la recherche de mon talisman. Ne l'auriez-vous pas vu par hasard ? – Non, répondit le lézard, mais si tu me donnes quelque chose de toi, je pourrais peut-être t'aider ! « Marché conclu ! ». *Porte-Pois* sortit de son sac, sa gourde d'eau fraîche et en aspergea le lézard. Ce dernier apprécia cette douche hydratante vu la chaleur du moment et orienta en remerciement de son geste l'enfant vers la plage du Gouverneur.

En espérant cette fois être arrivé à ses fins. *Porte-Pois* douta un instant. Et si on l'avait dupé ?... Puis il se réassura lui-même. Il s'assit et contempla cette grande plage, son eau turquoise et ses rochers découpés. Le soleil qui avait commencé son rituel du coucher, envoya sur les roches un éclairage surnaturel. En regardant l'une des roches, *Porte-Pois* aperçut un éclat lumineux. « Mais c'est mon talisman s'exclama-t-il ! ». Aussitôt la forme minérale prit l'apparence d'une sorcière maléfique. « Que fais-tu là Petit, dit la dame au nez crochu ? » *Porte-Pois* d'une voix chevrotante s'exprima : « Je suis à la recherche de mon talisman. Ne l'auriez-vous pas vu par hasard ?

– Peut-être, répondit la sorcière. Mais si tu me donnes quelque chose

de toi, je pourrais faire un échange. » *Porte-Pois*se n'avait plus rien à donner, à part son sac à dos et lui-même. L'idée lui vint de lui proposer son surnom *Porte-Pois*se. Surnom qui lui collait à la peau depuis bien longtemps et dont il voulait se séparer à tout prix. La sorcière trouva cette idée intéressante et promit d'en faire bon usage. Elle restitua le talisman à Titouan qui le mit rapidement à son cou.

Titouan courut rejoindre sa famille. Les retrouvailles furent chaleureuses. Il était heureux qu'on l'appelle à nouveau Titouan et fier de porter son talisman. Après ces aventures rocambolesques, Titouan en sortit grandi, soigneux, adroit et attentif. Il était transformé !

Peut-être que l'influx de son talisman avait contribué à sa MÉTAMORPHOSE !

Charly-Barth le conteur en est persuadé.

Et vous ?...

Mention
Patricia JACQUEMIN
CSA BA 113 Saint-Dizier
Ligue Nord-Est

Récits et nouvelles

Une découverte majeure

Mon rédacteur en chef m'avait demandé d'assister à la conférence du professeur Bartenclair, le grand archéologue spécialiste du XXI^e siècle. Lorsque j'arrivai dans la grande salle du ministère de la Culture où elle allait avoir lieu, elle était bondée. Le professeur débutait son discours.

Nous avons publié la semaine précédente un article sur une découverte incroyable. L'équipe du professeur avait trouvé, après de nombreuses recherches, une nécropole entièrement préservée datant des débuts du XXI^e siècle. Une éphéméride trouvée sur place indiquait que le temps s'était arrêté le 22 mars 2028 dans cette salle. L'état de conservation de nombreux objets était remarquable. La rumeur s'était vite répandue que des restes humains avaient aussi été retrouvés. L'excitation des milieux scientifiques était à son comble.

Le monde entier était stupéfait par cette découverte. Nous allions enfin savoir à quoi pouvait ressembler le monde il y a deux millénaires.

Les journaux de la planète entière avaient envoyé leurs meilleurs reporters pour couvrir cet événement. Permettez-moi chers lecteurs de vous relater ce moment d'exception.

Je profite d'ailleurs de cet article pour, une fois encore, remercier notre remarquable gouvernement mondial qui prolonge en ce XXXIX^e siècle la décision saine de nos ancêtres du XXII^e siècle de limiter l'utilisation des nouvelles technologies à quelques individus triés sur le volet. Je salue tout particulièrement Elmer Oldman qui vient de fêter ses 1991 ans et qui est à l'origine de la loi obligeant l'information à circuler par le biais de journaux faits avec de l'encre et du papier. Nos grands sages peuvent ainsi relire facilement et corriger tous les articles que des journalistes maladroits pourraient écrire en y introduisant des erreurs. J'adresse d'ailleurs une pensée à mon confrère Jacques Lafeuille qui avait rédigé en début d'année dernière, avec humour – douteux cependant – un texte demandant que l'immortalité devienne universelle. Là où tu es Jacques, tu auras compris qu'il est des sujets avec lesquels on ne plaisante pas ! J'ajoute compendieusement que pour le bien de l'humanité, chacun doit rester à sa place.

Revenons à notre sujet. Le professeur Bartenclair est un petit homme

âgé, à la voix chevrotante. Ses petites lunettes cerclées d'or menacent en permanence de rejoindre le sol, mais la gravité ne fait pas la loi avec le professeur et les positions interdites par la loi découverte par Newton s'accumulent sur le nez de notre savant. Une barbe blanche taillée en collier donne l'impression qu'il est lui-même né dans ce XXI^e siècle à qui il a consacré sa vie. À l'instar des autres spectateurs de l'évènement, je fus très vite pris dans l'émotion de l'histoire extraordinaire que racontait le petit homme agité.

Tout avait débuté cinq ans auparavant. Lors de travaux d'entretien, un robot avait extrait du sol un amas de plastique et de ferraille. La présence de plastique indiquait immédiatement un site archéologique. Vous savez tous, chers lecteurs, que cette abominable matière n'a été utilisée par l'humanité qu'aux XX^e et XXI^e siècles. Ses dégâts dont nous souffrons aujourd'hui encore étaient si dangereux pour la survie de la Terre que la convention du 23 octobre 2083 l'a définitivement interdite. Pour le professeur Bartenclair c'était un indice incontestable d'un site de l'époque. Aussitôt averti, il avait investi les lieux avec son équipe et avait immédiatement commencé les travaux.

Dans la salle de la conférence, une rumeur incessante produisait le son d'une ruche. La tension était palpable. Le professeur agitait frénétiquement ses petites lunettes à chaque phrase. Son excitation faisait plaisir à voir et nous entrâmes vite en communion avec lui. Les lunettes ne finirent d'ailleurs pas la conférence, un geste plus brusque que les autres les ayant expédiées quelque part au sixième rang. Elles ne revinrent jamais.

Nous non plus n'en revînmes pas.

Dès le début de la conférence, les informations extraordinaires plurent de la bouche du vieux savant. Les découvertes avaient été analysées et permettaient aujourd'hui de mieux comprendre le quotidien de nos ancêtres. Avec son équipe il avait effectué un travail exceptionnel. Ses fouilles révolutionnaient l'Histoire. Nous allions bientôt ajouter son nom au panthéon des grands découvreurs. Les tremblements de sa barbiche s'accroissaient au fur et à mesure qu'il nous présentait ses trouvailles.

La partie de bâtiment qui était apparue en premier semblait provenir d'un temple funéraire. On ne sait presque rien des coutumes religieuses de cette époque. Les grands-prêtres de la salvation régénérée ont effacé, pour le plus grand bien de tous, dès 2142 les

traces de toutes ces hérésies anciennes. Ils ont laissé peu d'indices pour les archéologues. Mais quel progrès pour l'humanité ! Grâce soient rendues aux prêtres !

L'ensemble du site est constitué d'une grande pièce de 45 m², d'un couloir de 6,20 m de long et de deux chambres funéraires prenant sur ce couloir. Un petit local fort mystérieux est situé au bout de ce couloir. Le tout était sans aucun doute, selon le professeur, un important lieu de culte dédié aux défunts.

Très excité par sa découverte, Bartenclair commença par nous expliquer ses théories basées sur les trouvailles de son équipe.

La grande pièce est sans nul doute le lieu de prière des fidèles. La présence de deux chambres funéraires laisse supposer qu'il s'agit d'un funérarium. L'état remarquable de conservation des objets permet des interprétations extrêmement fiables. C'est la première fois qu'un matériel si bien conservé est découvert.

Des objets en plastique jonchaient le sol lorsque le professeur mit le pied dans la pièce. En premier, à tout seigneur, tout honneur. Il nous expliqua que les matières organiques, le bois notamment, ou les métaux ferreux avaient disparus, victimes des dégâts du temps. Mais des coupes à boire étranges sont restées dans l'état dans lequel elles étaient lors du cataclysme qui engloutit le temple. Imaginez une coupe en plastique contenant une ampoule de verre. Cette ampoule – les six retrouvées étaient cassées – contenait un petit filament en tungstène.

Notre brillant archéologue peut aujourd'hui affirmer qu'il s'agit d'outil de scarification avec lesquels les prêtres blessaient légèrement les fidèles et recueillaient leur sang. Des études approfondies sont actuellement menées pour savoir à quoi servait ce sang.

Un squelette en position couchée a été retrouvé sur les restes d'un meuble qui devait servir de lieu de repos. Près de sa main droite les débris d'un verre à boire montraient des résidus qui, analysés, firent apparaître des traces d'alcool. Cette boisson aujourd'hui heureusement disparue, permettait de créer une sensation d'oubli. L'idéal après un deuil. Certains archéologues prétendent aussi que l'alcool pouvait être utilisé dans des moments festifs. Cela reste une hypothèse.

En face du squelette se trouvait un objet étrange. Rectangulaire, composé en grande partie de ce plastique honni, il était orienté vers le

nord. Le professeur nous expliqua longuement que les cultes de l'époque honoraient des dieux situés au septentrion qui selon les hommes de l'époque accueillaient les défunts. Gageons que les paradis tropicaux du pôle Nord devaient attirer les convoitises déjà à l'époque ! Les anciennes religions étaient pragmatiques.

Posées sur un meuble proche, des images – reconstituées par ordinateur – montrent les portraits de défunts honorés. Ils sont présentés en groupes, souriants. Les embaumeurs devaient préférer pratiquer leur art pour plusieurs corps simultanément. Il est à noter la présence systématique d'enfants sur les images. Nous savons aujourd'hui que la mortalité infantile était dramatiquement élevée à cette époque. Les représentations de ces images montrent une énorme quantité d'enfants. En ces temps les portraits n'étaient autorisés que pour la veillée funèbre. On mourait jeune !

Dans ce meuble, après trois mois d'efforts pour l'ouvrir, les archéologues ont trouvé des petits disques très bien conservés. L'hypothèse la plus probable est qu'il s'agit d'objets qui étaient lancés au loin par les proches des défunts lors des cérémonies post mortem. Les prêtres en conservaient des stocks. Ces disques ont été retrouvés sur de nombreux sites archéologiques de l'époque. La lumière se reflète en arc-en-ciel lorsqu'ils sont exposés à une lumière vive. Les cérémonies de lancer, au petit matin, vers l'orient, devaient être magnifiques. Seul le trou central sur chacun d'eux reste un mystère.

Dans les deux chambres, des lits mortuaires étaient disposés, également alignés vers le nord. Sur l'un d'eux, le squelette d'une femme était couché sur le dos. Un petit canard en plastique jaune avait été mis dans sa main droite. Probablement un artefact pour rappel de son métier. Il semble que certains écrivaient encore avec des plumes d'oie. Le professeur pense que son métier consistait à tailler des plumes.

Dans l'autre chambre, deux lits plus petits, probablement pour des enfants, étaient préparés. Vides de toutes traces humaines, ils contenaient cependant de nombreux objets en plastique. Probablement ceux qui avaient tué dans d'atroces souffrances les défunts qui allaient y passer l'éternité. Le cataclysme qui avait figé le temps ici n'avait pas laissé l'opportunité aux prêtres de finir la cérémonie.

Le plus intrigant, et le professeur insista lourdement sur ce fait, était la découverte du petit réduit au bout du couloir.

Imaginez une petite pièce d'à peine 4 m². Collé au fond de la pièce, un trône. Composé d'une assise en porcelaine, il est recouvert de deux étranges cercles en bois. Un vernis solide les recouvre, c'est d'ailleurs ainsi qu'ils sont restés en l'état. Le premier, en contact avec la porcelaine est percé en son centre. Le second recouvre intégralement le premier. Un ingénieux système de charnière articulée permet de relever les deux objets. Le trône étant creux, le professeur Bartenclair pense que les individus de l'époque y mettaient leurs objets les plus précieux et les plus emblématiques des défunts, puisqu'ils s'asseyaient sur le trône et priaient longuement. Des résidus de papiers ressemblant à nos journaux modernes ont été trouvés sur les lieux. Sans doute les textes rituels. L'équipe s'interroge encore sur la présence d'un rouleau accroché au mur. Une piste semble se profiler depuis que des rouleaux attribués à la prière ont été trouvés dans des grottes himalayennes. Ce petit cabinet livrera peut-être encore d'autres secrets. Un réservoir en porcelaine est posé derrière le trône. Que contenait-il ?

Cette splendide découverte sera analysée pendant un an encore par l'équipe du professeur Bartenclair. Elle sera ensuite restaurée et deviendra un musée ouvert au public. Des reconstitutions des cérémonies de l'époque seront proposées. Des copies des objets retrouvés, disques, canards, rouleaux seront proposées à la vente.

En conclusion de la conférence, le professeur Bartenclair rappela combien l'humanité avait progressé en deux millénaires. Abolition du plastique, gouvernement mondial, religion unique, conseil des Sages immortels, seules habilités à utiliser les nouvelles découvertes, subventions généreuses pour l'archéologie. Nous vivons vraiment dans un bonheur que jamais l'humanité n'a connu.

La culture et la compréhension de ce mystérieux XXI^e siècle nous fascinent et nous fascineront longtemps encore ! Merci professeur Bartenclair !

1^{er} Prix
Thierry DUCARME
CSAG Strasbourg
Ligue Nord-Est

Survie

Enfin, ils arrivèrent devant la maison. Ils se cachèrent derrière un arbre. Il leur fallait faire le point et souffler un peu.

« Bon, dit Greg, le père. Comme prévu, la fenêtre est ouverte.

Nous allons pouvoir entrer.

- C'est déjà ça, répondit Pénélope, la mère. Je suis éreintée et je nous voyais mal improviser un nouveau plan.

- De toute façon, ma chérie, le réconforta Greg en regardant tendrement sa femme, nous aurions assuré, comme toujours. »

Toute la famille de Greg, désormais composée de six membres, était là. Ils étaient prostrés les uns contre les autres, à boire les paroles de leur protecteur et à fixer la maison des yeux. Il les observa avec tendresse, l'un après l'autre. Il était fier de son unité, la confiance qu'elle lui vouait était intacte depuis le début du périple malgré tout ce qui était arrivé.

« Dans la dernière maison, dit Allan, le fils aîné, on a eu chaud, quand même. Je veux dire... à part ce qui est arrivé à Petit Paul, nous aurions pu tous y passer. »

Pénélope se cacha le visage et se mit à sangloter. Petit Paul était son petit dernier.

« Pardon, maman... s'excusa Allan, gêné. Ce que je veux dire, c'est que papa dit toujours qu'on assure, mais tu vois ce qui est arrivé. Moi j'ai peur, quand même. »

Greg comprenait, aussi il ne répondit rien. Rassurer les siens et leur donner du courage représentaient un lourd fardeau. Il était éreinté, lui aussi ; pas seulement de voyager, de se battre contre des pilleurs ou de lutter contre les intempéries, mais aussi de réfléchir, sans arrêt, à des plans, à des encouragements, à ce qui pourrait donner de l'espoir et de la motivation à sa famille, jour après jour. Il en avait la charge, il était le chef, et il se devait d'être un bon chef.

Il se mit subitement à douter et s'effondra en pleurs à son tour.

« Je lui avais dit, pourtant... » commença-t-il en hoquetant.

Son épouse s'empressa de le rassurer :

« Arrête, dit-elle, ce n'est pas ta faute, tu le sais très bien. Au contraire, si nous autres sommes tous en vie, c'est grâce à toi. Tu ne donnes que de bons conseils, tu es vif et précis, tu agis et réagis à la seconde près,

tu nous fais faire exactement ce qu'il faut et au moment précis où il le faut. N'est-ce pas, les enfants ?

- Oh oui, répondit Natalie, la seconde de la fratrie. Tu es le meilleur papa du monde !

- Ouais, renchérit Dimitri, le numéro trois. Tu dis ça parce que tu es la fille à son papa ! »

Ce qui leur redonna le sourire à tous. Greg invita Natalie à le rejoindre. « Ce n'est pas ma faute si je suis la seule fille, jaloux, va ! rétorqua cette dernière. Elle adressa une grimace à son frère en passant devant lui.

- Écoutez, reprit Greg. Nous allons reprendre nos esprits et manger un peu. Je pense qu'un peu de silence et de méditation nous fera aussi le plus grand bien. »

Natalie s'installa auprès de son père.

« Dis papa, quand pourrai-je prendre autre chose que de la nourriture ? lui demanda-t-elle. Tu sais, pour être plus belle, de la crème, ce genre de chose.

- Ma puce, nous sommes limités en volume à transporter, tu le sais bien. Pour l'instant, nous devons privilégier la nourriture. Et puis tu es déjà magnifique, tu n'as besoin de rien, mais je te le dirai quand même, quand nous pourrons prendre autre chose.

- D'accord, remercia gentiment Natalie, reconnaissante envers le grand héros de sa vie.

- Sydney, appela Pénélope subitement, viens te reposer près de moi. »

Sydney était le nouveau *petit dernier*. Il ne s'exprimait que très peu, et Pénélope souhaitait le protéger et le rassurer du mieux qu'elle le pouvait. Il ne fallait pas qu'un nouveau drame se produise, comme celui qui avait eu lieu dans la maison précédente.

« Tu écouteras bien papa et maman ? lui demanda-t-elle avec douceur et tendresse. Et Allan, et Natalie aussi. »

Sydney hocha la tête en silence.

Ils mangèrent du pain, un peu de confiture, des restes de chips, et ils burent de l'eau, en regardant la maison, plongés dans leurs pensées, en espérant que les hôtes ne reviendraient pas de sitôt. Au moins il faisait beau et doux, il n'y avait pas de vent, ni de pluie, ni de bruit. Tout était très calme alentour.

« Bon, assez végété, il faut y aller, annonça Greg. En avant, les enfants : Dimitri, Petit Sydney, passez devant. »

Petit Sydney... Sydney avait remplacé son petit frère. En entendant ces mots, d'abord pris d'un sentiment de gêne, il se sentit gonflé de force et de confiance. Lui qui jusqu'alors ne comprenait pas quel était son rôle dans la fratrie, dorénavant il le savait. Il était maintenant le *petit dernier*, c'était une identité officielle, reconnue et répandue, comme l'était celle de l'aîné. Il ne décevrait pas sa famille, ça non, il ne ferait pas la même erreur que Petit Paul.

Ils s'approchèrent tous de la fenêtre.

« Quelle chance ! chuchota Pénélope. C'est la cuisine ! Et regarde, Greg, la vaisselle et le ménage n'ont pas été faits ! »

Contenant leur joie, ils s'introduisirent un à un à l'intérieur sans faire de bruit. Le chef de famille ordonna :

« Péné, tu te charges de l'évier et du placard au-dessous. Prends Petit Sydney avec toi. Je m'occupe du sol. Allan et Dimitri, regardez les autres placards. Natalie, tu fais la table. Prenez en priorité pain, sucre, confiture, miel, ah et de l'eau, c'est important. Un peu de semoule cuite si vous en trouvez, des restes de plats évidemment. Si vous avez un doute, dites-le-moi ! »

Ils se dispersèrent et chacun s'attela à la tâche qui lui incombait.

Non seulement rien n'avait été rangé, mais tout ce qui restait du dernier repas était resté sur la table. Plein de choses intéressantes se trouvaient aussi dans l'évier, Pénélope les scrutait et faisait son tri, rassemblant tout ce qui, d'après elle, pouvait être utile.

Natalie était aux anges. Sur la table, elle avait trouvé du pain, du miel, de la confiture et des restes de pizza.

Curieusement, Greg avait trouvé sur le sol des manchons de poulet mâchouillés. Mais c'était une aubaine, car cela allait varier un peu les saveurs auxquelles ils étaient habitués. Aussi, il nettoyait et décortiquait soigneusement chaque manchon.

On pouvait entendre Allan et Dimitri discuter du côté des placards. Malheureusement, ils ne purent rien obtenir des pots de semoule, de farine ou de riz, aussi balayaient-ils les surfaces des étagères pour récupérer tout ce qui y était tombé.

Dans le placard sous l'évier, Petit Sydney ne trouva rien de comestible. Il y avait seulement des produits de nettoyage, aussi fut-il déçu et

contrarié. Il voulait à tout prix rapporter quelque chose pour que ses parents soient fiers de lui, et pour se rendre digne de sa nouvelle place dans la fratrie. C'est pourquoi, la cuisine étant entièrement sous contrôle, il prit courageusement la décision de quitter son lieu de mission sans prévenir, et se dirigea vers la pièce adjacente.

C'était une petite salle à manger. Sydney la parcourut entièrement du regard. Il pensa que les habitants ne devaient pas souvent prendre leur repas à la grande table qui y trônait, car celle-ci était propre et brillante, sans rien dessus. Six chaises, propres elles aussi, étaient bien rangées tout autour.

« Ce n'est pas là-dessus que je vais trouver quelque chose » pensa-t-il.

Il se dirigea furtivement et silencieusement vers le buffet qu'il avait repéré au fond de la pièce. Mais celui-ci était tout aussi lisse et propre que la table, et ses portes étaient bien fermées.

Zut, maugréa-t-il. Il n'allait tout de même pas abandonner ! Il se retourna lentement, contempla bien toute la salle du regard, puis soudain, perçut une odeur. L'odeur de quelque chose de très appétissant ! Il tenta de la suivre. De quel met délicieux pouvait-elle bien provenir ? Trouver cette nourriture et sauver sa famille allait être une belle revanche sur la perte de son petit frère !

Pénélope était si concentrée sur le ramassage de restes de légumes cuits dans l'évier qu'elle ne s'était pas aperçue de l'absence de Sydney. « J'ai terminé ! » annonça-t-elle.

Elle se tourna vers le centre de la cuisine.

« Où en êtes-vous, les autres ? »

- On a fini aussi ! répondirent Allan et Dimitri.

- Pas moi, mais bientôt, clama Greg.

- Humch... humch..., articula péniblement Natalie, la bouche pleine. Me dépêhh, scronch... bientôt hhini !

- Nataliiiiie ! gronda la mère. Combien de fois t'avons-nous dit de ne pas manger pendant les manœuvres ??? Ça nous fait perdre un temps précieux !!! »

Lasse, elle se frotta les yeux. *Bon sang, ces adolescents...* Puis, subitement, elle pensa à Sydney.

« Et pour toi, Sydney, tout va bien ? Tu as trouvé quelque chose, mon amour ? »

Pas de réponse.

Pénélope jeta un coup d'œil dans le placard : Sydney n'y était plus. La panique la saisit.

« Petit Sydney ! hurla-t-elle. Où es-tu ?? »

Son cri affola les autres membres de la famille. Tous se tournèrent immédiatement vers la mère.

Ils se mirent à appeler Sydney tous ensemble.

« Sydney ! Sydney ! SYYYDNEEEY !!! »

Une angoisse sourde désormais étreignait Pénélope. Les époux se regardèrent intensément, les yeux exorbités.

« Allons voir dans la pièce à côté ! » s'écria Allan.

Tous se précipitèrent vers la salle à manger.

« SYYYDNEEEY ! SYYYDNEEEY !!! »

Pas de réponse. Ils traversèrent la salle dans tous les sens.

« Il ne peut pas être bien loin, déclara Greg. Nous sommes là depuis moins de deux minutes. Et puis vous avez bien vu, cette maison n'est pas armée du *piège* ! »

Greg faisait allusion à l'énorme piège électrique qui avait tué Petit Paul. En ces temps difficiles et anarchiques, toutes les familles protégeaient leurs biens comestibles.

Il était d'ailleurs curieux que cette maison soit démunie de cette machine, puisque la fenêtre était ouverte et que beaucoup d'aliments comestibles étaient accessibles.

Greg en prit soudain conscience :

« Les habitants ! s'écria-t-il. La fenêtre est ouverte parce qu'ils ne sont pas partis pour longtemps, ils peuvent donc revenir à tout instant !!!

- Mais où Sydney peut-il être ?? » gémit Pénélope de plus belle, complètement effondrée.

Soudain, elle comprit. *Non, ce n'est pas possible, pas ça...*

Elle leva les yeux vers le plafond. Et elle vit. La *chose* y était accrochée, pendante, tenant Petit Sydney prisonnier.

« SYDNEEEEEEY !!! NOOOOON !!! »

Sydney ne pouvait pas bouger. Il ne dit rien, se contentant de pleurer les yeux fermés. Il savait que c'en était fini de lui.

Pénélope tourna autour de lui comme une folle, désirant ardemment le libérer, tout en sachant qu'elle ne pouvait s'en approcher. Un sentiment mêlé d'impuissance, de désespoir, d'injustice et de haine s'était emparé d'elle.

« PAPAAAA ! hurla Natalie. MAMAAAN ! C'EST QUOI CE BRUIT ?? »

Ils entendirent un bruit de moteur de voiture se rapprocher de la maison.

Greg comprit immédiatement.

« LES HABITANTS, CE SONT LES HABITANTS QUI REVIENNENT ! TOUS À LA FENÊTRE DE LA CUISINE ! PARTONS VITE D'ICI !!!

- NOOOON, NOOOON ! hurlait Pénélope, encore et encore, en tournoyant autour de la bande. Je ne peux pas laisser mon petit dans cette colle, je ne peux pas perdre encore un enfant !!! »

Son mari l'attrapa pour l'entraîner avec lui.

« Chérie, NOUS DEVONS FUIR MAINTENANT ! Partons vite ensemble, les petits ont besoin de toi ! TU DOIS VENIR AVEC NOUS !!! »

Mais Pénélope dégagea sa patte d'un coup sec. Greg lui caressa alors tendrement les antennes et lui chuchota :

« *J'ai* besoin de toi. Sans toi, je serai perdu. Nous serons *tous* perdus. »

Le cœur à jamais brisé, la douce maman, après un dernier regard en larme vers son Sydney chéri immobile et prostré sur le piège collant, se résigna à suivre le père de ses enfants.

Enfants qui étaient à présent trois.

Lorsque tous furent réunis sur le bord de la fenêtre, Greg déclara :

« Rentrons chez nous, nous avons assez à manger pour environ une semaine. Allons-y : Allan, Natalie, passez devant. Petit Dimitri, reste près de maman. »

Puis, se tournant vers sa douce moitié aux yeux bouffis de larmes, il chuchota doucement :

« Chérie, ne t'inquiète pas : sitôt arrivés chez nous, nous ferons d'autres enfants, je te le promets. »

Dans l'esprit de Pénélope, ces paroles firent *mouche*. Elle étreignit furtivement son mari puis le précéda dans un envol énergique vers le ciel.

2^e Prix

Sophie CHARTRAIN
CELAR SPORTS Bruz
Ligue Ouest

Apprendre à mourir

On doit apprendre à vivre toute la vie et, ce qui peut être plus surprenant, toute la vie on doit apprendre à mourir. »
Sénèque, *De la brièveté de la vie*.

Quelque part, début 1916, sur le front français qui s'étend du Pas-de-Calais à la Suisse, un lieutenant dirige sa section dans l'enfer de cette Grande Guerre qui déchire nations et familles en une lutte sanglante.

Sur ma gauche, la section du capitaine Le Briec est prise sous le feu de lance-flammes allemands, magnifiques langues de feu qui éclairent cette sombre nuit et lèchent le dessus de nos tranchées. L'arme est terriblement efficace. Malgré la distance et la canonnade incessante, j'entends nos pauvres gars pousser des cris de démon lorsqu'ils sont touchés par les flammes. Certains cherchent à fuir en sortant de leur trou, courant vers l'arrière, mais très vite rattrapés par les balles teutoniques. Le relief nous empêche de leur venir en aide. Ils parviennent à répliquer à coup de rafales de *Hotchkiss*, réussissent même à toucher un des cracheurs de feu qui disparaît dans un brasier impressionnant.

Mais bientôt, l'assaut frappe notre position. Les *Feldgraus* jettent des grenades dans nos tranchées. En essayant de rejoindre mon PC, je croise un de mes gars qui a le côté droit tout emporté. Je parviens juste à reconnaître ce caporal. Le malheureux a tenté de renvoyer le presse-purée à l'ennemi mais il a explosé dans sa main. Le regard vide, il est encore conscient mais il ne ressent même pas la douleur tellement la blessure est grave. Sa vareuse déchirée, couverte de sang, laisse apparaître des côtes décharnées par l'explosion. Je suis obligé de poursuivre mon chemin sans même l'aider. Il est inutile de mettre un pansement sur une telle plaie, et pour recouvrir quoi ?

Les premiers comptes-rendus tombent, l'ennemi s'infiltré dans nos lignes et il est très proche. Je sors du PC pour prêter main-forte à mes gars. Je me faufile dans les semblants de boyaux creusés à la hâte entre chaque bombardement. J'enjambe le corps du première classe Paul, frappé en pleine tête. Je suis accompagné de Léon et Martin. Nous arrivons à la première ligne. Martin fonce à droite et se débat avec un Allemand pendant que moi, passant à gauche, j'en abats un de deux balles de revolver. Il s'écroule sans un bruit. Je me retourne, Martin retire sa baïonnette du ventre de l'ennemi désormais à terre et l'achève d'une balle dans la tête. Léon reste en retrait, bouche bée. Ce gosse de dix-huit ans n'a encore jamais vu de combat. Il est désorienté par une telle violence devenue pourtant monnaie courante chez nous.

Je le prends par le bras et lui ordonne de se baisser pour éviter d'être touché. Il obéit machinalement. Le regard perdu, il observe le corps à ses pieds. L'ennemi a sensiblement le même âge que lui, il doit penser qu'il pourrait être à sa place. À tous les trois, nous faisons feu sur quelques soldats qui semblent se retirer.

Le calme revient sur notre position, enfin, si l'on oublie la canonnade permanente. Des hommes circulent pour faire un compte-rendu des pertes. Je regagne mon PC, recroise le corps de Paul, hissé sur le parapet pour faciliter le passage et plus loin le cadavre du caporal qui se fait déjà assaillir par les mouches. On me signale cinq pertes dans ma section. Ce n'était qu'une escarmouche pour tester nos défenses, mais déjà bien trop coûteuse en hommes pour ma maigre section.

Du côté de Le Briec, la situation est plus grave. Les Allemands ont fini par se retirer, mais la position reste fragile. Il ne faut surtout pas qu'ils exploitent cette faiblesse, à seulement quelques heures de la relève qui arrive la nuit prochaine.

Le jour se lève déjà, je n'ai pas fermé l'œil, comme d'habitude en première ligne. Tout le monde prie pour ne pas être frappé maintenant par le malheur et pour que la relève arrive comme prévu. Il faut lutter une fois de plus contre le froid parfois plus dangereux encore que les balles. Ce matin, nous avons évacué un de mes hommes, ses pieds gelés devront certainement être amputés. Une estafette du lieutenant Le Briec me demande à un PC à mi-chemin de sa position et de la mienne, elle m'y accompagne. En circulant parmi les boyaux ravagés par l'artillerie, nous nous mettons en danger en révélant notre silhouette. Un tireur d'élite nous prend pour cible, mais sans succès. Au PC, je retrouve Le Briec, le visage défait, la mine sombre. Sur les soixante hommes arrivés il y a presque deux jours, il reste moins d'une vingtaine de gars dans sa section. Il souhaite que je détache certains de mes soldats pour solidifier sa ligne car sa relève n'arrive que dans trois jours, au mieux. Où dénicher des volontaires assez fous pour s'exposer en première ligne alors qu'ils vont incessamment être relevés ? Je sais pertinemment qu'afin de rejoindre sa ligne, les hommes venus de l'arrière vont prendre des risques énormes. D'autres se sont fait broyer par les obusiers de 150. Je lui dis que je vais faire ce que je peux.

Je rejoins mon PC, ne sachant pas qui envoyer vers une mort certaine dans ce gourbi sans espoir qu'est la cote 304. À mon retour, je retrouve mon PC défoncé par un tir de *Minenwerfer*. Dans l'explosion, deux auxiliaires sont morts et Martin est blessé. Il a été évacué vers un poste de secours avancé. Je prends donc ma décision. Qui partira

soutenir Le Briec ? Je finis par choisir le groupe du caporal Auguste. C'est un brave type qui a de l'expérience et ses hommes aussi, il tiendra le choc, enfin je l'espère. Je le convoque pour lui apprendre la nouvelle, dans mon bunker, enfin ce qu'il en reste désormais.

Lorsqu'il entre, malgré ce marasme, un léger sourire éclaire son visage. Il doit penser à une bonne nouvelle mais le pauvre va vite déchanter... Après m'avoir salué, je lui dis qu'il devra attendre la relève plus longtemps puisqu'il doit soutenir Le Briec, ce à quoi il acquiesce, malgré un malaise non simulé. Je rajoute ensuite qu'il embarque avec lui ses quinze hommes. Je lis l'abattement dans son regard et songe à ces hommes courant vers une mort certaine sans vraiment cerner le sens de leur engagement, mais je chasse cette idée de ma tête. Mieux vaut se concentrer à lutter contre la mort plutôt que d'essayer de la comprendre.

La journée passe, lentement, toujours sous cette canonnade qui cause encore des pertes dans nos rangs. Pas d'incidents majeurs ; la soupe arrive, en retard et froide, comme toujours, enfin..., les jours où elle arrive. On me dit que certains de mes hommes sont évacués, touchés par des *Shrapnels*. L'un d'eux, le soldat Fernand, a été défiguré par des éclats. Je l'ai vu passer sur un brancard fait à partir d'une toile de tente, porté par deux chasseurs à pied, traînant leurs godillots au fond de cette tranchée boueuse. Le pauvre avait la joue gauche arrachée, la mâchoire cassée. S'il survit, la mère ou la femme qui l'attend au pays reconnaîtra difficilement cet enfant de France frappé par la prouesse technologique et maléfique qu'est l'artillerie.

Elle permet à l'assassin de se tenir loin du feu et bien planqué dans ses lignes, de frapper sans voir ni être vu par celui qu'il souhaite détruire, tandis que la victime ne peut que se recroqueviller lorsque le sifflement diabolique de l'ogive s'approche de sa proie avant de lui provoquer les plus affreuses mutilations. Du simple éclat à l'amputation des quatre membres, cette machinerie du diable ne laisse aucune chance de s'en sortir indemne.

La blessure physique n'est qu'une portion des capacités de ces outils, l'effet psychologique est lui aussi dévastateur. Les détonations, les sifflements, les explosions, les secousses, tous ces effets détruisent les soldats de l'intérieur, la peur les ronge. Certains sont pris de spasmes et de tremblements incontrôlables, ils ne sont plus capables de faire usage de leur arme. Ils ont l'œil hagard, perdu, ne reconnaissant ni leurs frères ni le danger, comme désemparés face à la violence du monde. D'autres se penchent pour se protéger des percutants sans jamais se relever, ils ne peuvent quitter cette position de crainte d'être touchés. Ils tressaillent au moindre bruit et alertent

leurs camarades d'un danger souvent fictif. Ces hommes abandonnés par la raison ne servent plus à rien sur le front. J'en ai vu plusieurs être évacués dans des états mentaux alarmants. Ce phénomène difficilement explicable est le fruit des progrès de l'industrie chimique et métallurgique. Un acier bien usiné est capable de projeter de la ferraille à des kilomètres et de disperser des billes de plomb à une vitesse suffisamment élevée pour déchirer les tissus humains ainsi que des membres entiers. Toute cette énergie, ce savoir et ces ressources dépensés pour trouver le meilleur moyen de mettre fin à une, que dis-je, à des milliers et des milliers de vies humaines. Cette faculté de l'homme me dépasse et nous menace à chaque instant dans ce gourbi insalubre. À chaque détonation je crains que l'obus me soit destiné. Mais avec l'habitude, notre oreille reconnaît les calibres ainsi que la distance des coups. Nous savons donc à l'avance, avec plus ou moins de précision s'il est nécessaire de s'inquiéter ou non. Cependant, en première ligne il faut toujours s'inquiéter, le danger est permanent. Un *Boche* pourrait vous lancer une grenade ou vous égorger par derrière, enfin c'est ce qu'on raconte.

Adossé au parapet, puisque mon abri n'existe pratiquement plus, j'admire le ciel étrangement clair aujourd'hui après ces jours de pluie et de froid intense. Je lève les yeux et aperçois des taches noires qui vacillent dans les airs. Ce sont des biplans. Encore une merveille de la technologie pour broyer l'homme.

La nuée se rapproche peu à peu et je parviens à distinguer la nationalité des pilotes. Le Français semble avoir l'avantage en poursuivant son adversaire mais il ne parvient pas à l'atteindre. L'aviateur *teuton* réussit, dans une splendide manœuvre, à se glisser derrière l'aéronef gaulois. Il ouvre le feu et touche notre camarade, je le sais grâce à l'épaisse fumée que dégage l'appareil. Il pique doucement vers les lignes ennemies, le pauvre, la perte de son avion ne lui suffit pas, s'il s'en sort il devra faire face à la captivité. Son avion descend progressivement et dangereusement vers le sol, mais il n'y peut rien et disparaît derrière les collines. Le victorieux ne cherche pas à finir son travail et rejoint son escadrille avant de s'en aller hors de mon champ de vision.

J'ai entendu dire qu'en gentleman, les pilotes ne veulent pas tuer leur adversaire lorsqu'un avion s'est écrasé, le but étant seulement de le mettre hors service. Peut-être reste-t-il un brin d'humanité au milieu de ces ombres et de cette fournaise.

La nuit commence à tomber, tout doucement, petit à petit on ne distingue plus le *no man's land* et son relief difforme creusé par les ogives et des débris de toutes sortes. Mais l'obscurité n'est pas

rassurante, il s'agit du moment propice aux raids, on ne peut dormir, il faut surveiller, de toute manière le canon qui tonne nous rappelle que le sommeil est impossible en première ligne. En circulant dans les boyaux à moitié démolis, je sens que mes hommes sont tendus, ils savent que la relève doit venir ce soir, aucun d'eux ne voudrait y passer maintenant. Plusieurs prient, d'autres affutent frénétiquement leur baïonnette en attendant le signal de libération.

Un de mes auxiliaires me demande, un chasseur à pied d'un autre régiment vient d'arriver. Je vais à sa rencontre. Il a la mine plutôt fraîche. Essoufflé, il me fait savoir qu'il est l'avant-garde de la relève. Un peu surpris, je lui demande pourquoi il est seul. Il précise qu'ils étaient trois mais qu'un obus vicieux est tombé à quelques mètres de son groupe, un homme est mort, l'autre salement amoché d'après ses descriptions. Malgré l'incident, l'arrivée de ce type est un soulagement, enfin nous allons rentrer prendre du repos. Mais il faut attendre encore vingt longues minutes pour que la relève vienne à notre position.

Je vais à la rencontre du plus gradé du détachement et lui sert une bonne rasade de gnôle, je l'accueille, joyeux de sortir enfin d'ici, mais soucieux de laisser ce gourbi à des soldats qui risquent gros. Je lis la peur et le doute sur son visage, puis ses hommes passent devant nous en colonne par un. Sales, sombres, silencieux, seul le bruit de leurs pas dans la terre collante nous signale leur présence. Ils sont bien moins nombreux que prévu. L'artillerie ennemie leur a mené la vie dure. Un tiers des effectifs est mort ou blessé en route. J'autorise les gars du sergent Lefebvre à s'engager sur le chemin tant attendu de l'arrière. Pressés de quitter ce cloaque ils serrent les mains des nouveaux en leur donnant quelques brefs conseils. Une fois que je suis certain de n'avoir laissé personne, je suis la colonne marchant à un pas plutôt rapide malgré la fatigue et la boue. Dans la pénombre, en queue de colonne, je voue une confiance aveugle au premier qui donne le pas et la direction de notre retour au calme. Au moindre sifflement d'obus, nous nous jetons à terre ou contre les parois des tranchées.

Le soleil se lève peu à peu. Sa lueur et sa chaleur nous rassurent. Nous sentons que nous nous rapprochons de la paix, qui est certes temporaire mais si bonne à espérer. Enfin nous arrivons sur des points non fortifiés où la vie semble plus calme, je me signale à un officier de l'intendance qui me désigne une ferme mise à disposition de ma section. Quel luxe, une grange rien que pour nous ! Je ne peux m'empêcher de culpabiliser, j'ai la permission de me reposer tandis que certains de mes hommes sont encore en enfer à braver la mitraille. Nous sommes à peine installés que tout le monde se couche dans la paille et s'endort profondément, parfois sans enlever son barda.

La plupart des gars dorment une bonne dizaine d'heures d'affilée, tellement la fatigue et le manque de sommeil sont intenses. Le second réflexe naturel lors du retour à l'arrière est de se laver et d'entretenir le matériel. Après le repos, mes gars frottent cette boue visqueuse qui recouvre les capotes et en profitent pour chasser ces maudits poux qui nous rongent parfois plus que la faim. Les hommes cirent également leur baudrier ainsi que les cartouchières. Ils entretiennent le fusil Lebel que la satanée météo fait rouiller et rend le verrou moins facile à manier lors des combats. Nous pouvons enfin profiter d'un repas chaud et plus agréable que la soupe froide et le pain rassis de première ligne.

Je décide de passer à l'hôpital de campagne pour rencontrer mes gars meurtris par le plomb. Au début, je n'en reconnais aucun puis un homme défiguré s'agite à mon passage. Il est incapable d'articuler avec sa mâchoire à moitié emportée. Un infirmier m'indique qu'il s'agit du soldat Fernand, et qu'il est bien de ma section. Surpris je lui donne une poignée de main bien chaleureuse et le rassure en essayant de blaguer. Il doit en effet absolument garder le moral afin d'affronter cette blessure effrayante.

Plus loin je rencontre mon auxiliaire Martin, sa jambe et son bras estropiés se sont infectés. Il ne reste plus grand-chose à faire, il va y passer dans les jours qui viennent. Son évacuation a été trop lente à cause de l'artillerie. Demeurer deux jours dans un poste de secours avancé dénué d'hygiène et de moyens adéquats pour le soigner n'est guère engageant pour son avenir, c'est certain. D'une voix tremblante, il me demande s'il a été un bon soldat. C'est poignant de s'apercevoir qu'aux portes de la mort son seul souci est de savoir s'il a bien servi sa patrie. Que répondre ? Des mots sincères mais inutiles, des gestes chaleureux mais combien insuffisants.

Je reste un moment avec lui pour l'accompagner dans cette ultime épreuve de souffrance. Le courageux semble ne pas vouloir faiblir devant la grande faucheuse. Au contraire, malgré la douleur lancinante, il la regarde, le sourire aux lèvres, fier de son parcours de soldat.

Je dois l'abandonner pour rejoindre mes hommes autour d'un pinard à la qualité douteuse, âpre mais euphorisant. Il saoule les hommes qui oublient pour un moment les balles, la douleur et la mort. On joue aux cartes, on chante *La Madelon*, on rit même bien grassement sans penser au retour au combat qui viendra très vite. Peu importe ses effets ou sa qualité, la vinasse reste une valeur sûre pour le moral du fier Poilu. En plus de cela il y a la présence féminine qui ranime une petite flamme dans la vie des combattants. Les jeunes serveuses qui déambulent à l'intérieur de l'estaminet monopolisent tous les regards après cette période en enfer. La douceur de leurs gestes, la beauté de leur visage et la somptuosité de leur chevelure désarment tous les

gars, même les mariés, sauf peut-être les plus fidèles et les anciens aigris par le temps et la guerre.

Moi, en tant qu'officier je me tiens à l'écart. Le soulagement qu'ils éprouvent n'est que temporaire, la boucherie reprendra bien trop vite, sans parler du caporal encore sur cette maudite colline. Me voyant pensif, une des serveuses s'approche. Elle prend une chaise et s'installe près de moi. Elle remplit mon verre de pinard à l'aide de son pichet. Elle veut me reconforter comme on le ferait avec un adolescent. Elle m'enlace, j'appuie ma tête contre son épaule, sentir la chaleur de sa peau m'apaise. Elle a du mal à imaginer comment cela se déroule là-haut, mais devine que c'est rudement moche quand elle voit revenir les estropiés... Ses boucles brunes imprégnées d'eau de Cologne me font oublier la puanteur du champ de bataille. J'aimerais m'endormir dans ses bras. Le temps se fige. Mais ce n'est qu'une illusion, une parenthèse, pendant que nous avons la sensation d'être heureux dans un semblant de paradis, d'autres continuent de mourir dans un véritable enfer.

Je me lève, et sors dans la rue envahie par une nuit indéfinissable à la fois calme et rugissante. Je marche lentement tel un fantôme à la recherche de son repaire. En longeant la route principale, j'aperçois une colonne d'hommes revenant du front. Les hommes, à peine douze, ne sont que l'ombre d'eux-mêmes. Ils ont une mine pitoyable. Je m'approche et demande à qui ils appartiennent. On me répond d'une voix à peine audible que c'est la section du capitaine Le Bric. Je sursaute et veux absolument savoir où il se trouve.

« Il est mort là-bas pardi, tout le monde meurt là-haut, si on n'y laisse pas la vie, on y laisse notre âme. » Cette phrase venue de nulle part se fracasse contre mon crâne, telle une bombe.

Lorsque le dernier homme passe, tel un spectre, je reconnais le caporal Auguste. Je le saisis par les épaules et lui demande où sont ses hommes. Ce à quoi il me répond, hagard : « Mes hommes ? Cela fait bien longtemps que je n'en n'ai plus mon lieutenant. » Sans même me regarder, il reprend sa route. Je suis anéanti. J'essaie de ne pas me remémorer les noms et les visages de tous ces gamins partis mourir là-haut.

En rentrant à la grange je vide d'un trait ma flasque de gnole et m'effondre en larmes avant de m'endormir d'ivresse.

À mon réveil, je crois être victime d'un cauchemar. Mais le sergent Lefebvre me confirme le retour du caporal sans aucun de ses hommes. Mon estomac est noué. Je n'arrive pas à avaler un seul morceau de pain. Je rejoins le Q.G. afin d'obtenir des nouvelles du front ainsi que

mon affectation pour le retour en première ligne qui se fera demain soir. Là-bas, je rencontre un vieux lieutenant-colonel ne m'inspirant aucune confiance. Il m'accueille dans son bureau où il m'explique la situation sur de vieilles cartes d'État-major. Sèchement, il m'annonce que je suis affecté au piton de la section de Le Bric en m'expliquant que la situation est critique là-haut. Les Boches harcèlent sans cesse la position stratégique qui menace de tomber. Les pertes frôlent les 90%. Je comprends vite qu'il s'agit d'un suicide collectif dans l'engrenage de la machine à broyer les hommes. J'évoque le cas du caporal Auguste rentré plus tard, s'il reste détaché ou bien s'il réintègre ma section. Il me répond avec un brin de surprise qu'il fait évidemment partie du voyage, « l'enfer est tel qu'il faut tout le monde sur le pont enfin ! ».

Il ose prononcer ces mots sans savoir ce qui se déroule précisément là-haut, nous ne sommes que des pions pour lui, il les sacrifie pour préserver son roi. Mais ce qu'il ne comprend pas, c'est qu'un beau jour son roi sera sans protection, si les pions ne se retournent pas contre lui avant !

Je raccourcis au plus vite la conversation avec cet officier supérieur qui ne comprend rien à la réalité du terrain. Puis je sors et croise un capitaine de la coloniale que je connais déjà. Il est à la fois triste et heureux de me voir, il est au courant de ma nouvelle affectation et de l'enfer qui nous attend.

« Mon brave, quelle joie de vous voir ! Au vu de votre affectation, espérons que ce ne soit pas la dernière, je ne vous décris pas la situation là-bas, vous la connaissez bien assez. De grâce, protégez vos gars, on entend d'excellentes choses sur votre section. Gardez le moral et la foi, tout ira bien, que Dieu vous protège. Au revoir mon ami. »

En rentrant à la grange, je vois bien que mes hommes font une sale tête. La nouvelle doit déjà circuler dans la section. Un sergent venu combler les pertes, du nom de Victor, s'approche de moi et me demande si c'est bien vrai. Je suis dans l'obligation d'acquiescer. Tous les hommes présents baissent la tête. Ils ne sont pas dupes. La naïveté n'a plus sa place dans nos rangs.

Le jeune Léon tire un papier de sa vareuse et se met à écrire frénétiquement. Le pauvre doit rédiger une ultime lettre à une mère ou à une fiancée. Je m'assieds sur une caisse, sors une feuille, mais que raconter à nos familles et à nos amis ? Avec la meilleure volonté, sont-ils capables de comprendre notre douleur, notre sacrifice, les conditions de notre vie misérable ainsi que la mort qui rôde sans répit ? Je ne peux pas non plus mentir sur notre situation alors à quoi bon. Ma seule question est : « Leurs prières peuvent-elles atteindre nos obscurs endroits perdus ? » Malgré les renforts, l'effectif de ma section n'est que d'une quarantaine d'hommes sur la soixantaine promise. On ne

trouve plus assez de chair fraîche et innocente pour peupler l'enfer. Je dois également avertir Auguste, rentré dans la nuit, qu'il repart dès demain soir avec nous, sur la même colline. L'abîme avec son enfer éternel, c'est tout ce que j'ai malheureusement à leur proposer à ces jeunes.

Le soir, toute la section s'en va profiter une dernière fois du pinard et des femmes, sauf le caporal Auguste.

Le lendemain matin, bien que catholique mais peu pratiquant, je passe un long moment à la chapelle afin de prier pour tous les gars là-haut, ceux qui y sont, qui y vont et iront mourir pour la patrie. En fin d'après-midi, nous préparons le matériel, percevons de grandes quantités de vivres et de munitions. Sur cette colline, le ravitaillement est rare pour ne pas dire impossible, alors il faut tout prévoir. Chacun emporte deux bidons de pinard, deux musettes bourrées de conserves de singe et de cartouches et enfin le havresac avec notre toile de tente pour la pluie, du change, des outils, des effets personnels et encore des vivres et des munitions. Avec le fusil, l'ensemble pèse plus de trente kilos, et encore, moi j'ai la chance d'avoir, en tant qu'officier, un revolver et non un fusil. Tout le monde est prêt avec son barda, la nuit commence à tomber, il faut y aller. Mes hommes sont alignés sur la route, les épaules basses à cause du fourniment ou bien du poids du destin. Je me tiens sur le côté de cette colonne silencieuse qui me fixe.

Après un dernier mot d'encouragement, ils se mettent en marche. Une pluie fine nous accompagne. La ferme et son relatif confort sont déjà loin. Nous avançons, vers quoi, seul Dieu le sait. Mes hommes ont conscience du danger. Ils le côtoient tous les jours. Vivre escortés par la mort, ils ont appris. Le ciel déverse maintenant sur nous des paquets de flotte qui rincent nos visages et assombrissent nos cœurs. À l'horizon, des barbelés enserrent les terres. La boue, les canonnades, ces paysages oubliés pendant quelques jours nous sautent de nouveau au visage. Des hommes trébuchent, d'autres jurent. On distingue les éclairs des explosions. Avancer, toujours avancer, encore avancer vers son destin. Des gerbes de terre s'abattent sur nous. Nous y sommes ! Le chemin des tourments s'ouvre sous nos pieds.

Certains de mes gars n'ont jamais vu l'ombre d'un Allemand ou d'une bataille mais ils sont déjà incapables d'aller plus loin. Nous devons continuer, laissant les blessés se débrouiller seuls avant que quelqu'un leur vienne en aide. La décision est tragique mais vitale. Dans cette obscurité et ce terrain labouré par les obus, nous n'avons aucun repère, aucune tranchée n'est visible, nous continuons donc à l'aveugle. Je finis par distinguer des hommes postés dans de pauvres boyaux inondés, défoncés par les marmites ennemies. Je m'avance vers eux et leur demande quelle est la situation et où je dois me poster

avec mes gars. Un sergent, l'air hagard, me répond sur un ton désespéré.

« Mettez-vous où vous pouvez, creusez votre propre tombe, les obus retournent tout, impossible d'établir une position stable et de savoir où sont les autres. Mettez vos hommes au travail pour relier les boyaux et aider les miens. » Comme beaucoup d'autres, son lieutenant n'est plus de ce monde. C'est donc lui qui commande la douzaine d'hommes qui restent.

« Sacrebleu, quelle boucherie ! Mais qui je suis censé relever ici ?

- Personne mon lieutenant, on ne relève pas des morts. »

Au crépuscule, le réseau de tranchées est rétabli sur notre zone mais il est encore trop peu profond, il faut se plier en deux pour circuler avec un semblant de sécurité, il faut donc poursuivre les travaux. En creusant, nous faisons des découvertes macabres, des casques, des armes, des corps et des ossements sont déterrés en nombre. Certains sont pris de vomissements quand ils réalisent qu'ils piochent sur le cadavre d'un camarade. Ce n'est qu'en début d'après-midi que nous pouvons prendre un peu de repos.

Nous passons la journée comme des rats dans nos trous afin de survivre au tir d'artillerie. Les détonations des obus sont très proches, les gerbes de terre qui retombent nous masquent un pâle soleil. Nous attendons la nuit pour un court répit, attentifs à la moindre alerte.

Soudain, le sergent s'agite et murmure : « Bon dieu les barbelés parlent boche, envoyez des grenades là-dedans ! » Puis, plus rien...

La nuit se déroule sans autre incident majeur.

La seconde journée est identique à la première, rythmée par les obus détruisant nos ouvrages et nos hommes. De même pour la seconde nuit où nous arrêtons quelques soldats allemands qui se fauillent dans nos lignes afin de tester nos défenses et préparer un assaut majeur. La rumeur de cet assaut court déjà depuis un moment, tout le monde le redoute, sauf l'arrière qui refuse de nous envoyer plus de renforts.

En deux jours, nous n'avons pas eu le moindre contact avec l'arrière, pas une relève, pas une estafette et aucun ravitaillement. Nous nous rabattons donc sur nos réserves de singe qui commencent à diminuer. Je circule sur notre secteur pour faire un état des lieux des pertes et des blessés. La situation est terrible, l'hygiène déplorable et le matériel médical bien trop primaire. Les blessés sont pratiquement condamnés à mourir à cause de la gangrène. Comment garder un espoir, si infime soit-il ? Si l'horreur a un visage, c'est celui de notre situation. Les hommes s'engouffrent dans les ténèbres et

s'évanouissent à jamais.

À six heures précises un déluge d'une intensité incroyable s'abat sur notre ligne. La terre semble se dérober sous nos pieds dans un fracas ahurissant. Le bruit nous déchire les tympanes. Nous sommes terrés au plus profond de notre tranchée, nous nous bouchons les oreilles, certains tentent de se protéger avec leur havresac.

Lorsque la tempête semble terminée, je tente une percée. Je me redresse avec précaution afin d'observer les alentours. Il y a des trous d'obus à perte de vue, la moindre source de vie semble avoir quitté cette terre. Un silence lourd plane sur la position. L'air est chargé d'une odeur de soufre et de putréfaction. Des râles répondent à mes chuchotements. J'aperçois un homme à moitié enterré. J'essaie de l'extraire de la boue mais ses jambes ont totalement disparu. La recherche de rescapés est terrifiante, des blessés graves, d'autres moins sévèrement atteints, mais surtout des morts par dizaines.

Devant ces scènes notre attention baisse, notre vigilance défaille. Une voix résonne. L'accent allemand me fait frémir. Saisi par la panique, j'attrape un Lebel qui traîne au sol, je tire une baïonnette du gousset d'un cadavre et la fixe au bout du fusil. À partir de ce moment je sais que j'effectue certainement ce geste pour la dernière fois. Je me poste et observe en direction de la ligne ennemie. Des *Feldgraus* s'avancent vers nous, ils sont à moins de cent mètres. Nous sommes si peu à leur faire face, qu'ils ne rencontrent pas de résistance et avancent debout, l'arme à la bretelle.

« Bon sang ils sont partout ! Il me faut de l'aide ! »

Les balles claquent à quelques mètres de moi mais je parviens à sauter dans un trou où se trouve le caporal Auguste. Il est seul dans un boyau retourné, il met en service une *Hotchkiss* et délivre un feu nourri sur l'ennemi qui nous assaille. Je me mets sur sa gauche et lui sers de pourvoyeur tout en désignant les cibles, et, entre deux rechargements, je fais usage de mon Lebel en maniant avec dextérité le levier dans un mouvement machinal.

Tout va très vite, l'ennemi se faufile dans nos lignes. Il est de plus en plus proche. Les munitions du fusil mitrailleur s'épuisent vite et je ne sais pas où en trouver au milieu de cet enfer, les caisses de munitions sont enterrées ou détruites. Une langue de feu lèche le sol. Les lance-flammes vomissent sur les miraculés. Des hurlements terribles jaillissent de leur position. Nous avons lâché la mitrailleuse et utilisons désormais nos fusils, faute de bandes de munitions. Tous nos coups font mouche mais cela ne suffit pas. La vague adverse s'approche inexorablement. Une grenade tombe sur notre droite. Sa déflagration couche le caporal qui chute dans un râle, son corps m'a protégé des éclats mais pas du souffle.

Je me relève péniblement, Auguste lui n'en est plus capable. Un soldat allemand se tient au-dessus de notre trou, je tire mon revolver de son étui et tente de le mettre en joue, mais un claquement survient.

Tétanisé, je glisse en avant dans la glaise molle. Un mystérieux nuage m'enveloppe. Sous ma vareuse je sens comme quelque chose de chaud se répandre. Je suis incapable de bouger et pourtant j'entends la lutte qui se poursuit, les *Feldgraus* enjambrer ma position et Auguste agoniser.

La tête dans la boue, le poing fermé sur le revolver, je suis désormais impuissant, meurtri et défait. Pourtant je me sens serein. J'ai appris la vie, l'honneur, le panache mais aussi ce qu'est la mort et comment l'appivoiser.

Dans ma tâche d'officier, j'ai transmis ces valeurs à mes hommes, à cette jeunesse brave et innocente, qui, pour la Patrie, les ont sublimées.

Ma mission est accomplie, je peux m'en aller, confiant.

3^e Prix
Baptiste POCARD
Prytanée National Militaire La Flèche
Ligue Ouest

Les sept doigts du diable

Cet endroit s'appelle les sept doigts du diable, me dit mon guide.

Je le regarde, étonnée. Devant moi tout est calme, luxe et volupté, comme dirait Baudelaire. C'est bien pour cela que je suis venue ici. Pour la beauté du lieu, pour le bleu du ciel et la transparence de l'eau.

Ici la montagne embrasse la mer et la mer caresse les pieds des cimes. La nature est sauvage et intacte. Les trésors des lieux, bien cachés, sont restés préservés, à tel point que nul ne saurait les trouver sans être accompagné d'un initié. Le mien est beau, bronzé et incontestablement charmant. Mais il reste imperturbable de professionnalisme devant la beauté brute de son pays et les yeux doux de sa cliente. Je bois ses paroles sans l'interrompre. Il me raconte la légende du dieu Rapatoutou qui, amoureux de sept femmes, venait retrouver chacune d'entre elles un jour précis de la semaine.

Le lundi, il voyait Maïa, nymphe des sources, qui ondulait le long des flancs de la montagne et il y faisait naître des poissons multicolores. Le mardi, il rencontrait Soulal, fée de la nuit et il dansait à ses côtés jusqu'au lever du jour. Le mercredi, il se baignait avec Daoni, sirène du lagon et disparaissait des heures avec elle dans un lit d'écume. Le jeudi, il volait au-delà des nuages avec Vanæ, fille du vent, et tressait des couronnes de plumes dans sa chevelure léonine. Le vendredi, il caressait le corps de sable de Païté, princesse des plages et dormait tout contre elle la journée durant, alanguie de soleil. Le samedi, il passait auprès de son épouse Tatamouna et de leurs nombreux enfants, appréciant une fois par semaine de séjourner au village auprès de ses habitants. Mais le dimanche, n'y tenant plus, il montait sur la montagne rencontrer la tempétueuse Karaona, dont la voix puissante descendait parfois jusqu'à la mer, dont le corps brûlant réchauffait la plante de ses pieds.

Karaona était d'une beauté sans pareille, généreuse et entière ; mais elle écoutait bien trop la voix de son père, un terrible démon de feu qui vivait au centre de la terre. Un jour, sur ses conseils, elle mit Rapatoutou dans l'obligation de choisir entre elle seule et les six autres femmes. Rapatoutou hésita, mais préféra, la mort dans l'âme, conserver ses six autres amours de la semaine. Karaona explosa de colère et de jalousie et brûla de son souffle incandescent toute la surface de l'île, y détruisant en une seule nuit toute vie. Car Karaona

était la reine du feu, la fille du diable, un volcan.

Rapatoutou, désespéré, bâtit un temple au pied de la montagne couverte de cendres et entreprit tous les jours de reconstruire ce que Karaona, dans sa fureur, avait détruit. La légende raconte que la nuit, Rapatoutou se retire encore dans son temple pour pleurer ses amours perdues. Malheur à qui viendrait le déranger à ce moment-là : il serait aussitôt transformé en flaque de larmes, car le chagrin de Rapatoutou est immense.

Je regarde mon guide, étonnée. Il est si passionné tandis qu'il me conte cette histoire du folklore, qu'il semble y croire comme si c'était réalité. Il pointe du doigt une construction à flanc de colline, une bâtisse hybride faite de murs anciens constitués d'énormes pierres, complétés de béton moderne, le tout recouvert d'une toiture. L'ensemble est en parfait état même s'il ne paraît pas habité.

« C'est ici, dit mon guide, que se cache Rapatoutou. Personne ne peut habiter ici.

- Pourtant, rétorqué-je, une maison a été construite sur ces ruines.

- Oui, répond le jeune homme, bâtie par des Européens. Ils sont morts. Mon guide se lève et me montre le ciel qui se couvre de nuages menaçants.

- Il ne faut pas rester là, dit-il. Le temps change vite par ici. Rentrons au village. »

Au moment de partir, je me retourne une dernière fois pour regarder ce paysage sublime. Je suis frappée de stupeur. Sept petits nuages sont apparus au-dessus du volcan endormi. La maison de Rapatoutou est à présent baignée d'une brume orangée on ne peut plus inquiétante. Nous pressons le pas. La température a baissé d'un coup de plusieurs degrés. Il est temps de rentrer.

En redescendant vers le village mon guide reste silencieux. Une question me taraude pourtant. Que sont devenus les Européens qui avaient habité la maison construite sur ces ruines antiques ? Le jeune homme semble deviner mes pensées.

« Des volcanologues, dit-il. Ils sont restés deux ans peut-être dans la demeure de Rapatoutou. Mais un jour ils ont disparu tous les quatre. On a retrouvé dans la maison le repas prêt à être servi, des verres à pastis encore pleins autour d'un bol de cacahouètes. Les serviettes de bain séchaient sur le balcon. Ils avaient un oiseau de compagnie, un canari. Il était mort, dans sa cage. Tout cela remonte à des années. J'allais encore à l'école du village quand c'est arrivé. Les scientifiques n'ont jamais été retrouvés, ni morts, ni vivants. Les gens d'ici se sont rappelés les disparitions inexplicables qui se sont multipliées autour de cette maison, cela avant même l'arrivée des Européens. Cette maison

est maudite depuis toujours. Je vous l'ai montrée de loin mais jamais je ne m'en approcherai et si j'ai un conseil à vous donner, n'y allez pas. Ceux qui y pénètrent n'en ressortent jamais, ils se perdent dans le dédale des entrailles de Karaona. »

De retour au village de vacances, je retrouve mes compagnons de voyage. Nous avons fait connaissance dans l'avion. Je ne peux pas m'empêcher de raconter l'histoire du malheureux Rapatoutou et de Karaona, l'explosive fille du diable. Je leur parle du volcan endormi, de son atmosphère magique et inquiétante et des sept petits nuages à forme presque humaine qui flottent autour du sommet. Je mentionne aussi l'inquiétude du guide qui ne me conduira jamais sur les lieux de la maison maudite. David Becket, l'Américain de service, nous écoute, goguenard, accoudé au bar.

« Superstition ! s'exclame-t-il. J'irai demain à votre maison hantée et je vous ramènerai pour preuve le contenu du bar de ces scientifiques fantômes ! J'espère qu'ils n'avaient pas que du pastis. Un bon vieux bourbon vieilli à flanc de volcan me conviendrait mieux ! »

Il éclate de rire, tire sur son cigare, et achève cul sec son whisky dry. Nous le regardons d'un air sceptique et le mettons au défi d'y aller.
« Qui vient avec moi ? » rétorque-t-il à l'assistance.

Tout le monde baisse le nez et retourne à ses occupations. L'Américain est seul avec son pari. Aucun des clients de l'hôtel ne veut grimper sur la montagne pour assister à son triomphe contre la superstition. Deux jumelles qui travaillent à l'hôtel, surnommées les sœurs Tiaré, se dévouent.

« Nous viendrons avec nos sœurs pour apaiser l'esprit de Karaona. Nous exécuterons la danse de l'envoûtement afin de charmer la déesse et si nous détournons suffisamment son attention, ainsi peut-être ne vous tuera-t-elle pas. »

Becket éclate de rire, les remercie en levant son verre et leur donne rendez-vous pour le lendemain.

Dès l'aube, les sept sœurs sont devant la maison de Rapatoutou. Elles dansent au rythme des tambours et leurs hanches frémissent sous une ceinture de feuilles de bananier. Elles dansent devant la demeure maudite comme pour l'exorciser. Tout près d'elles, les anciens frappent sur leurs instruments à percussion. Mais l'Américain n'entend rien. Tout cela n'existe selon lui que pour amuser la galerie. Il se retourne d'un air crâneur, salue de la main le groupe folklorique et d'un pas assuré entre dans la maison maudite. La musique et les dansent cessent aussitôt. Le groupe se retire en silence. L'attente commence, qui durera jusqu'à

la fin du jour.

En pénétrant dans le salon, David Becket ne voit rien car il y fait très sombre. Les volets sont clos depuis longtemps, comme cristallisés dans la pierre par la végétation. Il allume sa lampe torche et s'enfonce dans la maison. Il ouvre l'unique porte de fond de salle, en franchit le seuil et fait quelques pas, puis quelques autres encore. Il se dit qu'il n'aurait jamais cru que cette maison à flanc de volcan soit si profonde mais pourtant il marche, il marche encore. La lampe torche faiblit subitement, la batterie semble se vider d'un coup. Il veut faire demi-tour mais il ne trouve plus l'entrée. Il est perdu dans un labyrinthe minéral sans issue. Il fait un noir d'encre, il n'a plus aucun repère. L'Américain sent son cœur battre la chamade. Comment, lui, l'esprit fort, cèderait-il à la panique ?

« Du calme, David, se dit-il. Il suffit de rester collé à la paroi et je ne pourrai pas me perdre. »

Et le voilà qui rampe debout, collé au rocher. Il se déplace sur sa droite, comme un crabe. Il comprend vite qu'il se trouve dans les entrailles de la montagne et se sert de ses sens résiduels pour essayer de s'orienter. S'il ne voit plus, du moins sent-il l'odeur moussue de ce tunnel, du moins touche-t-il du bout de ses doigts une surface moite et dure. L'humidité pénètre sous sa chemise. Il est trempé, pourtant il fait chaud, très chaud, anormalement chaud dans ce souterrain. Tantôt ses pieds foulent une surface sablonneuse, tantôt ses semelles crissent sur des gravillons. Mais tout à coup, alors qu'il évalue le chemin parcouru à deux cents ou trois cents mètres, le faux plat sous ses pieds se transforme en pente descendante. Sans aucun doute, il est en train de plonger dans les entrailles du monstre. Cela fait longtemps qu'il n'est plus dans la maison et la chaleur s'accroît au fur et à mesure de son immersion. Ce n'est pas normal. Même s'il fait chaud dehors, la fraîcheur du sous-sol devrait tempérer au contraire... Becket s'assoit dos contre la roche. Il a la tête qui tourne. Il saisit sa gourde qu'il avait emportée avec lui, boit quelques gorgées et essaie de retrouver ses esprits. Soudain, il comprend. Bien sûr, c'est sûrement cela ! Le volcan n'est qu'à peine endormi. Il exhale de la chaleur et des vapeurs peut-être toxiques ! Les volcanologues européens ont dû poursuivre le chemin et mourir intoxiqués. S'il persévère, il subira le même sort, et peut-être tombera-t-il sur leurs os ? Vite, il fait demi-tour et commence à remonter la pente mais il a perdu un instant le contact de la paroi... Ouf ! Elle est là, vite, il faut retourner à la surface.

Le chemin du retour s'éternise. Bien-sûr, David l'explorateur ne descend plus vers le centre de la terre. Mais il lui semble bien pourtant

que le sol est différent de celui qu'il avait foulé à l'aller. Là, la roche est sèche. Dans l'air qu'il respire quelque chose a changé. À présent le chemin est bossu, il monte et descend, décrit des dos d'âne. Non, il en est sûr, il n'est jamais passé par là. Que doit-il faire ? Il s'assoit à nouveau. Il se sent fatigué et profondément inquiet. Son instinct de survie lui dicte de se poser et de réfléchir. Peut-être a-t-il besoin de repos ? Il s'assoit contre le mur rocheux et glisse sur le côté. Il ferme les yeux. Il dort.

Dehors les heures passent. Les vacanciers venus prendre des nouvelles de l'Américain sont tous repartis. Seuls restent les jumelles et leurs cinq sœurs. Le soir venu, sans nouvelles de David Becket, les secours sont prévenus et les sœurs sont rejointes par les musiciens devant la maison ensorcelée. Le ballet reprend, plus intensément encore qu'au petit matin. Jusqu'à tard dans la nuit, le cérémonial complet de la danse de l'envoûtement se déroule en l'honneur de la déesse de la montagne, la terrible Karaona. Les sept femmes décrivent un cercle autour d'un feu tandis qu'elles dansent et ondulent sous la lumière blafarde de la lune. Aux tambours maoris répond le crissement des insectes de la nuit. Les longs bras des danseuses dessinent d'étranges figures ; leurs poignets, leurs mains et leurs doigts écrivent dans le clair-obscur un alphabet mystérieux. Leurs pieds martèlent le sol humide, fixant dans la terre autant de signes cabalistiques, comme un autre langage codé adressé aux Dieux. Leurs hanches frémissent par vague. De temps à autre des vibrations agitent leurs cuisses et leurs genoux, comme si une réponse à cette prière sacrée remontait du plus profond de la terre, faisant vibrer tous leurs membres.

La nuit avance, les danseuses en transe poursuivent inlassablement leur épuisante prière. Les corps sont luisants de transpiration et les cernes se creusent sur leurs visages hagards mais elles tournent encore comme si leur vie en dépendait. J'observe que les percussionnistes se relaient parfois mais les sept femmes ne se sont pas reposées. Mon charmant guide est venu s'asseoir sur l'herbe non loin de là. Il n'a jamais été aussi près de la maison de Rapatoutou qu'il refuse habituellement d'approcher. Il regarde avec fascination les danseuses tourner autour du foyer. Le jeu des ombres et lumières sur leurs corps possédés est presque terrifiant. Non, il ne s'agit pas d'un gentil spectacle traditionnel pour contenter les touristes. J'assiste à quelque chose de puissant, d'intense et d'absolu. Je me demande comment cette chorégraphie endiablée va finir. Je commence même à être inquiète pour la santé de ces jeunes femmes. Mon guide, toujours aussi intuitif, semble encore une fois avoir deviné mes pensées.

« La danse s'arrêtera, dit-il, quand la première des sœurs tombera d'épuisement. Cela peut durer longtemps car plus longtemps l'envoûtement durera, plus généreuse sera Karaona. »

La brume annonce l'arrivée de l'aube. Elle sort de la forêt et engloutit toutes les formes. Bientôt les danseuses ne sont plus que des silhouettes fantomatiques qui surgissent et disparaissent autour du feu qui meurt. Soudain la musique s'arrête. Je ne vois plus que six des sœurs, la septième est à terre, terrassée par la fatigue. Mon guide se précipite vers le groupe pour s'enquérir de sa santé, puis revient vers moi.

« Elle va bien, dit-il. C'est l'aînée des sœurs, Tatamouna. Elle ne peut plus danser, elle doit se reposer.

- Tatamouna, dis-je, comme l'épouse de Rapatoutou ?

- Précisément. Cet homme, là, avec le masque, c'est un chamane. Il dit que l'Américain est vivant, que Karaona l'a épargné pour le moment mais qu'elle ne veut pas encore le libérer. Il faudra revenir la nuit prochaine pour une nouvelle danse de l'envoûtement. »

Nous décidons alors de rentrer au village. Si nous voulons revenir ce soir, il nous faut nous reposer. En quittant les lieux, je jette un regard sur les sept sœurs. Elles ont entre seize et trente ans, certaines sont mariées, d'autres pas, mais ce sont toutes d'incroyables danseuses qui offrent tout leur temps libre à leur art, ce qu'un touriste de passage ne pourrait jamais soupçonner.

À peine ai-je le temps de m'endormir dans mon faré que je suis réveillée par une musique joyeuse. Il y a comme une ambiance de fête qui monte depuis le petit port. Je me lève, les paupières encore collées, je me demande si je rêve. Une grande agitation règne à l'embarcadère autour de la navette Poséïdonia. C'est un joli bâtiment blanc qui relie les îles et assure le transport des hommes et des marchandises. Chacun de ses passages est attendu avec impatience par les îliens. Les caisses sont déchargées sur le quai et les passagers descendent par la passerelle avant. Beaucoup retrouvent des proches, certains sont particulièrement bien accueillis...comme ce grand escogriffe tout de blanc vêtu et coiffé d'un chapeau clair type borsalino. Les colliers de tiaré s'amoncellent autour de son long cou et il sourit béatement aux danseuses du comité d'accueil. Je ne le connais pas. J'interroge mes voisins. Qui est cet homme ? Que fait-il là ? Ce n'est pas un natif des lieux et il ne ressemble pas à un touriste. Trop bien habillé. Trop couvert. Il porte des pantalons longs, des chaussures fermées et ce chapeau de détective ou de malfrat... On me dit que c'est un détective privé, qu'il vient de Papeete, mandaté par les autorités locales pour retrouver le disparu. Il serait français et posséderait une certaine

réputation dans le métier. Curieuse, je m'approche. C'est un grand maigre, au teint mat et aux cheveux noirs. Il allume un cigare et scrute notre groupe de curieux d'un air satisfait. Il a d'immenses mains prolongées d'interminables doigts fins, des mains de musiciens, de pianiste peut-être. Il plonge deux doigts dans sa bouche et émet deux sifflements aigus. Presque instantanément, un invraisemblable quadrupède brun tacheté, haut sur pattes, chevelu sur toute sa tête mais tondu sur une grande partie du corps, surgit du ventre du bateau et bondit d'allégresse autour de son maître. Il porte de part et d'autre de sa truffe d'immenses favoris roux qui lui donnent l'air humain.

« Je vous présente Vidocq, c'est un braque à poil dur et c'est le meilleur équipier que j'ai eu ! Un flair hors du commun ! »

Tout le monde regarde le chien. On s'attend à ce qu'il parle à son tour pour présenter son maître, mais c'est le maître qui reprend la parole.

« Philémon Dhorville, détective privé. J'enquête sur les disparitions inquiétantes, les recherches d'héritiers et les événements inexplicables. On me dit que je trouverai de quoi m'occuper ici. »

Tout le monde approuve et déjà le grand homme s'éloigne, entouré d'une foule d'admirateurs subjugués et de son chien bondissant. Je décide de le suivre. Je n'ai encore jamais vu de détective privé à l'œuvre. Quelles sont ses méthodes ? Par quoi va-t-il commencer ? Je m'attends à ce qu'il se rende sur les lieux, mais il prend la direction du village et de son restaurant. Il dépose ses valises dans le logement qui lui a été réservé et réapparaît promptement à la table d'honneur qui donne sur le lagon. C'est la plus belle vue de l'île mais le dénommé Philémon Dhorville ne s'en émeut guère. Il est en grande conversation avec le chef du village. Vidocq, lui, a pris place sous la table et attend que son maître lui concède quelque os de cochon grillé, une tête de crevette ou une queue de bonite. La conversation va bon train entre le détective et le chef du village. Il est question des disparitions qui ont précédé celles de l'Américain et des avertissements donnés par le chamane. Philémon s'insurge, tempête, s'agite, contredit son interlocuteur. On sert le café. Vidocq vole un sucre. Puis le détective se lève.

« Moi, monsieur, je suis quelqu'un de cartésien et je vous dis qu'à toute disparition il y a une explication rationnelle ! Et je le prouverai en résolvant cette affaire. Mais d'abord je veux parler avec des gens d'ici ! »

Il s'éloigne flanqué de son chien et commence à interroger tout le monde. Mais pour les natifs de l'île, il n'est question que de Rapatoutou

et de ses sept femmes. Je le vois parler à présent avec mon guide, le beau Teata, car c'est ainsi qu'il se prénomme. Ils se dirigent tous les deux vers le bateau. Je comprends que le détective a embauché Teata pour une visite guidée de l'île par la mer. Pas bête...

« Attendez-moi ! »

Moins d'une minute plus tard je suis installée dans le bateau. Un grand sourire candide envers le capitaine sera mon seul prix de passage. Le grand escogriffe me jette un regard blasé et me tourne le dos. Mais Teata m'offre son plus beau sourire. C'est bien assez, je suis satisfaite.

Pendant ce temps, David Becket est au désespoir dans le ventre du volcan. Il a perdu la notion de l'espace et du temps. Depuis quand marche-t-il dans l'obscurité ? Il ne saurait le dire. La faim lui dévore l'estomac et il regrette d'avoir bu si vite le contenu de sa gourde. Si personne ne vient à son secours, il va mourir ici. Il ne pourra pas survivre longtemps. Il pense aux volcanologues qui un jour se sont perdus et que personne jamais n'a retrouvés. Il est près de pleurer sur son sort et maudit sa fâcheuse manie de se faire remarquer. Si seulement il s'était contenté de siroter son whisky sans rien dire, il n'en serait pas là à présent. Ses parents, ses sœurs, ses amis, tous vont le pleurer. Il deviendra l'un de ces chers disparus, au sens propre comme au sens figuré... Malgré l'épuisement qui l'accable, il se redresse et progresse encore dans les boyaux du ventre de la terre. À présent, il est presque obligé de ramper tant le passage est étroit. Mais il lui semble bien avoir senti un souffle d'air au bout de ce couloir aussi obscur que son humeur. Alors il avance encore, jette ses dernières forces dans cet ultime espoir. Quelque chose brille sur les parois, comme des traînées de poussières d'étoiles dans l'obscurité de cet espace inconnu. Il touche du bout des doigts une matière rugueuse, très concrète. Soudain, il se souvient d'un briquet qu'il a peut-être oublié dans l'une de ses poches et qu'il a l'habitude de garder sur lui pour allumer les cigarettes des jolies dames et avoir l'occasion d'engager la conversation. Là, le briquet est là, au fond de cette poche ! Avec son pouce il actionne le mécanisme. Une petite flamme tremblante mais aveuglante surgit de ses mains. Tout autour de lui, la roche étincelle. Devant lui un étrange objet gît à terre... Il s'en saisit aussitôt et l'examine tandis que le feu lui brûle les doigts. David comprend qu'il est dans une ancienne mine... Une mine de diamants peut-être ? Le briquet cesse de l'éclairer mais il serre à présent dans sa main gauche le précieux artéfact ouvrier : une pioche ! À cet instant, David ne le sait pas mais dehors il fait nuit noire et les sept sœurs dansent avec passion. Il sert contre lui le précieux outil que

le destin lui a envoyé. Il s'en servira désormais pour progresser. L'espoir revient dans son cœur car il sait que celui qui a laissé cette pioche est sûrement venu pas un chemin plus praticable. Il lui suffira de le trouver. Ne jamais se décourager.

Le bateau démarre sur les chapeaux de roues. Le détective est pressé. Mais les courants sont forts et le bateau ralentit rapidement face au vent. Armé d'une paire de jumelles, Philémon scrute les falaises de la face sud. Il s'attache à la moindre irrégularité dans la roche. De temps en temps, il s'attarde sur un vol de frégates, fasciné par ses malfrats à plumes qui n'hésitent pas à détrousser les sternes du produit de leur pêche. Teata et moi nous regardons jaillir ici et là et les nageoires dorsales d'un banc de dauphins qui précède le bateau. Ces compagnons des mers nous suivent en nous précédant ! Quel talent ! Mais le détective ne se laisse pas distraire. Nous contourmons la caldera et arrivons près de la portion de l'île où devrait se trouver la demeure de Rapatoutou. La navette ralentit et se rapproche des récifs. Teata et le pilote nous guident au pied de remparts rocheux naturels et soudain le détective pousse un cri :
« Je le savais ! »

Nous pénétrons à l'intérieur de ce qui ressemble de prime abord, à une grotte mais s'avère rapidement être une cathédrale souterraine. Le pilote allume ses feux et nous percevons rapidement tout autour de nous un environnement bétonné... Une base sous-marine ! Les quais sont là et nous permettent d'accoster. Sur le mur qui nous fait face est peint un soleil japonais. Ici des u-boat ont dû se cacher autrefois pour mieux surprendre ensuite les navires alliés, mais plus personne ne connaît cet endroit. Mais nous n'avons pas le temps d'entamer une visite touristique des lieux. Un coup de feu retentit et nous nous jetons à terre. L'arme qui nous vise s'enraie rapidement. Nous en profitons pour sauter dans le bateau et décoller en trombe. Le détective nous explique en chemin que contre toute probabilité la base est encore occupée. Il n'est pas de notre ressort de neutraliser le tireur. Un navire de la marine nationale patrouille dans le secteur et les gendarmes du territoire seront bien plus compétents que nous, vu ces circonstances.
« Vous comprenez, reprend-il, avant de conclure à une disparition paranormale, il faut rechercher une explication rationnelle. Je ne crois pas aux légendes. Moi, je suis un cartésien. Et je vous le dis, notre tireur n'est pas un fantôme. Il a très bien pu tuer le touriste américain. Et même les volcanologues. »

Notre bateau file droit vers le petit port. Ce détective n'a pas la vocation

d'un martyr. Pour lui, c'est aux militaires de prendre le relais. À peine de retour, il prévient les autorités et des effectifs qualifiés sont dépêchés sur l'île. Bientôt un bateau gris de la Marine nationale trace vers la cathédrale minérale qui dissimule la base sous-marine tandis qu'un détachement de commandos se prépare à investir les lieux. Quant à la maison de Rapatoutou, elle sera fouillée sans autre forme de cérémonie. Il n'y aura pas ce soir de danse de l'envoûtement. Place à la rationalité occidentale.

Lentement, péniblement, David Becket rampe sur le sol humide en s'aidant de la pioche. Il est rompu de fatigue et lutte à chaque instant contre l'endormissement. Il sait que le temps lui est compté. Il lui a semblé sentir devant lui un souffle d'air frais, alors il continue de ramper. Quelque part au bout de ce tunnel, il doit y avoir une sortie vers l'extérieur, c'est son seul espoir de survie. Soudain il entend comme des coups de feu qui résonnent sur les parois et rebondissent, encore et encore. Oui, cela vient de l'extérieur, il en est sûr. Il approche de sa délivrance, mais de toute évidence il n'est pas encore sorti du pétrin.

Au village, les sept sœurs sont interrogées par la maréchaussée. Que faisaient-elles toute la nuit devant le lieu de la disparition ?

« Nous dansions, répond la jeune Soulal.

- Oui, nous dansions monsieur l'agent, surenchérit sa sœur Vanæ.

- Vous dansiez ? Et bien parlez maintenant ! répond le policier excédé. »

Heureusement pour lui, le retour du détective met un terme à ce dialogue de sourd. Une autre piste s'est ouverte innocentant les villageoises. C'est Vidocq muni de son flair de fin limier qui conduira les secours sur les traces du touriste disparu. Le chien a tôt fait de flairer les affaires de David Becket et le voilà parti comme une flèche en direction de la maison de Rapatoutou. Les gendarmes le suivent au pas de course. Ils sont armés de cordes, de casques spéléo et de tout le matériel nécessaire. Vidocq trace en tête, suivi des militaires, puis du détective qui, à bout de souffle, est distancé. Bientôt toute l'escouade pénètre dans la demeure sans fond. Vidocq y retrouve Philémon et tous deux progressent rapidement dans des couloirs sombres taillés par la lave. Là où David s'est arrêté, a voulu rebrousser chemin et s'est trompé de direction, le chien, lui, ne se trompe pas. Il fait un tour sur lui-même et repart aussitôt. Tous le suivent. À l'arrière, un gendarme déroule une corde, un fil d'Ariane. Il faut pouvoir rentrer ensuite, on ne sait jamais.

Le Bougainville est en approche, une chance que ce patrouilleur croise

si près de notre île ! Il s'apprête à lancer une vedette rapide en direction de la grotte où sévit le sniper. Bientôt l'esquif fend les vagues avec légèreté. À son bord, un groupe de commandos, des gars qui ne se laissent pas intimider. Ils ont reçu du détective une description précise des lieux, des constructions, des bâtiments où se cachent le ou les tireurs. Ils sont eux-mêmes armés jusqu'aux dents, mais lorsqu'ils pénètrent dans la base secrète, rien ne bouge. La vedette accoste dans le calme. Les hommes se déploient en souplesse sur les quais selon un scénario bien rodé. Rasant les murs, le moins à découvert possible, ils explorent les bâtiments les uns après les autres, lesquels sont pratiquement en ruines. Ce lieu semble inhabité depuis longtemps. Mais les hommes ne baissent pas leur garde et ils ont raison car soudain une détonation retentit, puis une autre et une autre. Ce sont des tirs irréguliers et imprécis. Le commando a tôt fait de déterminer l'origine des coups de feu et d'isoler le tireur qui est neutralisé facilement. C'est un homme âgé, maigre, au visage émacié traversé par quelques traces de barbe grise. Son uniforme est en guenilles et ses cheveux poivre et sel sont longs et emmêlés. S'il n'y avait cet uniforme, on aurait pu croire à un Robinson rescapé de quelque naufrage. Mais il n'y a rapidement aucun doute sur son identité : c'est un soldat japonais et il est là depuis des années. Il est devenu fou de solitude et de privations. Coupé du monde, il ne sait pas que la guerre est finie depuis longtemps et se débat avec désespoir en insultant copieusement ses vainqueurs. Il faudra du temps pour que le pauvre homme retrouve la raison et quelques repères dans un monde complètement transformé. Dans un hangar, ficelé comme un saucisson, on retrouve l'Américain, dernière et glorieuse prise de guerre d'Hiroki Nakamura. David Becket n'a jamais été aussi heureux de sa vie de voir des Français et ne se fait pas prier pour les suivre sur le bateau qui le ramène à la civilisation.

Ce soir c'est la fête au village. Les danseuses sont là, et parmi elles, les sept sœurs qui avaient, durant toute une nuit, tenté d'amadouer la déesse Karaona. Mais la chorégraphie de cette soirée est bien plus simple, joyeuse et bon enfant, souvent interrompue par la course de jeunes bambins qui se poursuivent en riant et plus simplement par le bruissement des vagues qui vont et viennent sur le sable. Un grand buffet a été dressé sur la plage où l'on peut déguster à l'envie des crustacés, du poisson mariné dans du lait de coco, des moules géantes de couleur verte, des tranches de porcelet cuits sous la cendre, et bien sûr une quantité de fruits exotiques délicieux dont l'île est particulièrement prodigue.

Le soldat japonais est reparti sous bonne escorte, le Bougainville aussi, avec son équipage. Mais le héros du jour est resté pour jouir de son succès. N'a-t-il pas prouvé une fois de plus qu'un esprit cartésien vient à bout de toutes les superstitions ? Entouré d'une foule d'admirateurs, Philémon Dhorville ne se lasse pas de raconter comment il a eu l'idée de chercher une autre entrée de la maison maudite. Bien sûr, il n'a pas encore retrouvé les volcanologues, mais demain il conduira une nouvelle expédition afin d'explorer tous les boyaux du dédale souterrain dans lequel David Becket s'était perdu. Depuis qu'il a mis la main sur cette simple pioche de mineur, il a une petite idée de comment et pourquoi ces quatre personnes ont disparu et il en fera demain la démonstration avec l'aide d'une équipe de spéléologues. L'autre témoin de cette aventure, David Becket, a sa propre explication des faits : il prétend que son ravisseur est un sauvage anthropophage qui a mangé les scientifiques, et même que ce serait grâce à cela qu'il aurait survécu aussi longtemps ! Cette version des faits ne convainc personne.

Le lendemain je me mêle aux villageois qui suivent l'expédition jusqu'à la demeure de Rapatoutou. Teata est à mes côtés, je le sens intrigué par la méthode Dhorville. Cet occidental ose violer l'antique demeure sans la moindre cérémonie. La terrible Karaona risque de ne pas apprécier. Tout le monde retient son souffle et les heures passent. Dans l'après-midi, les spéléos ressortent enfin de la maison maudite, le masque à gaz encore à la main. Ils toussent, ils sont pâles et chancelants. Le chef du village et des représentants des autorités viennent à leur rencontre, impatients d'en savoir plus. Le détective apparaît enfin. Il porte son chien sur ses épaules, l'animal est visiblement groggy. Que s'est-il passé dans le ventre de la terre ?

Il nous faut encore attendre un jour pour que le détective donne une conférence sur la place centrale du village. Tout le monde est là pour connaître enfin la vérité. Dhorville a-t-il raison de prétendre qu'à tout mystère correspond une explication rationnelle ? Que ces anciennes légendes ne sont que l'expression de notre ignorance ? La première question à laquelle il répond concerne les volcanologues. Oui, leur venue ici était justifiée car le volcan Karaona n'est pas éteint. Il exhale toujours des vapeurs toxiques et celles-ci ont bien failli tuer le fidèle Vidocq. Le sommeil apparent de la montagne a cependant endormi la méfiance des scientifiques car c'est au cours d'une excursion dans les tunnels d'une ancienne mine qu'ils ont trouvé la mort. Karaona est bien la meurtrière des quatre explorateurs, mais elle ne pourra répondre de ce crime puisque c'est un volcan.

Le minerai de la montagne a été exploité par les Japonais pendant le temps où ils occupaient les lieux, abrités dans leur bunker souterrain naturel. Les sous-mariniers pouvaient s'approvisionner également en provisions de bouche grâce aux ressources de l'île, avant de repartir en chasse de navires américains. À la fin de la guerre, quelques soldats nippons y ont malheureusement été oubliés et le sergent Hiroki Nakamura était le dernier d'entre eux. En capturant et en retenant prisonnier David Becket, il lui a probablement sauvé la vie car sans cela l'imprudent Américain serait mort dans le dédale de cette montagne.

« Voilà, conclut Philémon Dhorville, il n'y a d'autres coupables que l'imprudence et le goût de la gloriole pour certains, la superstition et l'ignorance en général. Je retourne à Papeete où d'autres enquêtes m'attendent. Bien le bonjour chez vous ! »

Le détective rallume sa pipe et regarde en direction de l'océan. J'aperçois au loin un fil d'écume tracé par un navire qui contourne la barrière de corail pour se rendre au port. Dhorville sera parti dès ce soir, son taxi est déjà en approche. Il caresse la tête de son compagnon à quatre pattes qui remue furieusement la queue. Ce brave Vidocq a déjà l'air bien remis de cette aventure.

À mes côtés, Teata a écouté ce petit discours mais il garde un visage fermé. Je le sens contrarié. Il me fait signe de le suivre et nous commençons à gravir la montagne par un chemin connu de lui. Il commence à faire chaud et je suis un peu à la traîne mais au bout de deux heures, nous atteignons notre but, le sommet de la montagne Karaona. Je suis subjuguée par la beauté du paysage, immense, sauvage, absolu. Autour de nous, l'océan s'étend à l'infini, la ligne d'horizon se courbe, suivant l'inclinaison de la surface de la terre. Le ciel est d'un bleu profond à peine voilé ici et là par de petits nuages. L'océan, turquoise près des côtes, devient bleu indigo au large, dissimulant ainsi d'impénétrables hauts-fonds. L'île s'étend à nos pieds, pleine de vie, avec ses sources, ses cascades, ses forêts peuplées d'oiseaux, ses champs fertiles. Ici et là, la présence des hommes se devine par quelques maisons isolées ou quelques bovins, pas plus grands que des têtes d'épingles dans ce paysage grandiose.

« Regarde, me dit mon guide, c'est Karaona qui a fait tout ça et un jour elle reprendra ce qu'elle nous a donné. Il n'y a aucune superstition dans le fait de respecter, d'honorer et de craindre la nature. Nous sommes les gardiens de cette terre qui nous a été confiée. Nous devons juste la préserver, la protéger. Il n'y a rien à comprendre, rien à

expliquer. Le détective cherchait la vérité ? Il ne l'a pas trouvée. Il suffisait qu'il ouvre les yeux et regarde autour de lui...

- S'il l'avait fait, il aurait vu ce que je vois, Teata, la nature préservée... Le paradis sur terre.

- La terre est comme notre île, me répondit le jeune Maori, une île au milieu de l'espace infini. Une planète indigo, la plus belle, la plus fragile, la plus sacrée qui soit. »

Mention

Marie-Odile CORSETTI

CDBA Balard-Arcueil

Ligue Île-de-France

Vers l'horreur

L'heure est grave. Les temps sont durs. Le pays ne tiendra pas. Mais il y a cet homme. Lui, peut-être, fera quelque chose. Bien que la guerre soit finie depuis des années déjà, l'économie ne s'est toujours pas remise. Il propose du renouveau ; cela semble convainquant.

Ça y est, il est élu. L'espoir renaît, la vie reprendra son cours, c'est une évidence. Plus de pauvreté, plus de misère. Les journaux annoncent la nouvelle, elle se diffuse dans tout le pays puis traverse le continent. Tout va bien dans le meilleur des mondes.

Le Chef, car c'est ainsi qu'il se fait appeler, aime la droiture, la spontanéité et l'efficacité. Cela fera du bien. Il est un peu de la vieille époque, préfère que les femmes s'occupent du foyer ; c'est pour ça que la plupart d'entre elles ont quitté leur travail. Certains disent qu'elles ont été forcées, menacées. Le Chef n'en a pas parlé, il s'agit sûrement d'infâmes boniments colportés par les opposants au régime.

À la radio, ce soir, le Chef a annoncé une nouvelle. Elle en a choqué plus d'un, cependant, la majorité de la population n'y a pas prêté attention. Il a ordonné aux *yeux verts*, ces partisans du Malin, de ne plus aller dans plusieurs endroits comme les écoles (« ces enfants iront dans des écoles spécialisées » avait-il affirmé), les préfectures ou encore certains magasins. Il n'y a pas de problème, ils auront les leurs, tenus par des *yeux verts*, et ainsi, la race supérieure n'aura pas à se mélanger à eux. Nombreux étaient ceux, qui, déjà avant l'arrivée du Chef, ne toléraient pas les *yeux verts*.

Certaines personnes sont malades. Elles sont surnommées les « défaillants ». Elles sont envoyées dans les « camps de redressement ». Cela fait maintenant deux semaines que le premier a été inauguré. Aucune nouvelle n'a été transmise. Certains *yeux verts* commencent à fuir le pays, on entend parfois crier « Bon débarras ! ».

Les « camps de redressement » accueillent dorénavant les opposants au régime. Certains, dont on taira les noms, affirment que les *yeux verts* sont les prochains, que ce n'est qu'une question de temps. Ces derniers ont dû restituer leurs postes. Ils n'ont pas à effectuer de métiers importants, ils doivent rester à leur place.

La police d'État surveille chaque citoyen. Les *yeux verts* ont tous

été recensés. Leurs nom, âge et adresse sont rentrés dans une base de données. Des contrôles oculaires ont lieu et les *yeux verts* sont bien plus sévèrement traités que les autres citoyens. Il en faut peu pour qu'ils soient envoyés en « camp de redressement ».

Les personnes âgées ont peur. Elles parlent d'un temps ancien durant lequel de semblables événements se sont déroulés. Elles disent que le monde a oublié et que ça n'aurait pas dû se reproduire. Beaucoup de gens les traitent de vieux séniles, ils disent qu'ils perdent la tête.

Des razzias ont lieu. La police d'État fouille chaque maison, les *yeux verts* n'ont plus aucune échappatoire. Une fois débusqués, ils sont mis de force dans d'immenses wagons. Hommes, vieillards, femmes et enfants. Puis ils partent. Et ne reviennent pas. Personne n'est encore revenu. Il n'y a pas eu de nouvelles non plus. Les yeux verts ont peur. Les autres aussi ont peur. C'est une terreur sans nom, vos compères vous dénoncent, vous n'êtes à l'abri nulle part. Vous ne pouvez plus faire confiance à personne.

Une famille, cachée dans le grenier d'amis de confiance, prie, chaque jour, pour ne pas être découverte. Un matin, il pleuvait et faisait froid, ils furent débusqués. Ils avaient été dénoncés par des voisins. Très vite, ils se retrouvèrent enfermés dans un wagon à bestiaux, plein de monde, sentant le renfermé, la peur et l'urine. Trois enfants, deux adultes, des larmes et de la sueur. Leurs visages sont déformés par l'horreur.

Le train circule depuis maintenant trois jours. Trois jours sans dormir, trois jours sans manger. Une odeur nauséabonde se répand dans le wagon. Un vieil homme est décédé la veille, le corps n'a pas été évacué. Les enfants, affamés, ne peuvent retenir leurs cris et leurs larmes. Baignés dans la terreur, les passagers de ce wagon de la mort ne peuvent plus s'extraire de cette course au désespoir ayant pour terminus une mort certaine.

Le plus jeune est mort. D'une maladie. Ou de faim peut-être.

La mère, inconsolable, ne peut plus supporter ces conditions inhumaines. Enfin ils arrivent à destination. La mère, le corps froid de son enfant encore dans les bras, ne peut se résoudre à le lâcher. Les cadavres sont évacués dans une fosse déjà pleine dont s'échappe la terrible odeur de la mort et des corps en décomposition. La famille sort du wagon, un officier sépare les passagers en deux files : quelques-uns

sont retenus pour s'occuper du camp, les autres doivent se résigner. Dictée par son instinct maternel, ou peut-être était-ce de la folie, la mère pousse, d'un coup franc, son fils dans la deuxième file. Il résiste, ne veut pas la quitter. Elle le gifle. Fort. Surpris, il la lâche. Il ne la reverra plus jamais.

Serrant sa fille d'une main et tenant son défunt nourrisson de l'autre, elle part. Tous partent pour un voyage dont ils ne reviendront pas.

« On va où Maman ? Pourquoi on va pas avec Papa et Elliot ? »

Jeune auteur remarqué par le jury
Mia RIVERA -- LÉON -17 ans
Prytanée National Militaire La Flèche
Ligue Ouest

Réflexions

L'Infini

Que l'Univers est grand se dit le petit Homme !
Que suis-je dans ce monde et quel est mon destin ?
Notre épopée humaine qui, depuis son phylum,
Envahit sa planète aura-t-elle une fin ?

Depuis que le *Sapiens*, il y a bien longtemps,
Se mit à réfléchir, le ciel, dans sa splendeur
Toujours l'a fasciné. Toucher cette grandeur,
Atteindre l'infini, est son rêve obsédant.

Dans un beau ciel d'été, par une nuit paisible,
Quand la lune discrète daigne ne pas masquer
Par un trop vif éclat les lucioles visibles
Qu'il fait bon admirer cette voûte étoilée !

Les yeux levés au ciel, il y peut discerner
Ursae Minoris, tout au bout de l'Ourson
Ceint par les Draconis de la queue du Dragon.
Ou encore Arcturus, lumière du Bouvier.

Il y a tant d'étoiles que la pensée s'y perd.
Un vertige inouï surprend l'observateur
Qui, en se demandant : « *qu'y a-t-il donc derrière ?* »
Devient soit un chercheur, soit un adorateur...

Car devant l'inconnu, l'Homme en cherche le sens,
Il veut en découvrir tous les secrets cachés.
Ignorant, il se tourne, face à son impuissance,
Vers des forces divines dont il peut s'enticher.

L'avantage des Dieux, qu'ils soient un ou nombreux
Est qu'ils donnent réponse où se pose question.
Et qu'il suffit de dire : « *j'y crois, ce sont des dieux* ».
Miracle de la Foi, ferment des convictions.

Mais, la curiosité ne peut s'en satisfaire,
Et quand sa piètre vue manque trop de pouvoir,
L'Homme sait inventer de quoi y voir plus clair,
Des outils ingénieux pour mieux percer le noir.

Partant d'un petit point, il découvre un soleil,
D'une pâle lueur, trouve une galaxie,
Et se cachant derrière, de nouvelles merveilles.
Il ne peut s'en lasser, tant il est ébloui.

Et plus l'Homme s'enfonce dans cette immensité,
Découvrant à l'envi tant d'étranges objets,
Il a beau réfléchir avec ténacité
Il ne comprend pas bien quel en est le projet.

Malgré tous ses efforts, la science ne peut
Donner une réponse à ses questionnements.
Plus le savant en sait plus il doit faire aveu
De sa grande ignorance tant le mystère est grand.

Une vie ne suffit à tout bien découvrir
Dans l'Univers profond. D'où vient-il, où va-t-il ?
L'Humain le cherchera jusqu'à s'en étourdir
Dans cette infinité si obscure et subtile.

Ainsi on se partage, d'un côté les croyances
Convaincant fermement les esprits pénétrés
Et d'un autre côté toutes les connaissances
Qui, bien que très fournies, échouent à démontrer.

De tout ça, l'être humain ne ressort pas grandi.
Être de peu de poids à la pensée féconde,
Poussière de poussière perdue dans l'infini,
Saura-t-il bien un jour ce qu'il fait en ce monde ?

1^{er} Prix

Jean COPPONNEX

CSA BA 701 Salon-de-Provence

Ligue Provence-Alpes-Côte-d'Azur - Corse

La libération de l'abandon

J'ai une question. Je me pose une question ces derniers temps. Sur la lâcheté des abandons, sur le soulagement des libérations. Ces deux mots sont si similaires, ne trouvez-vous pas ? Pourtant... Donnez-moi votre avis s'il vous plaît, sont-ils si différents ? Suis-je, serais-je lâche de vouloir tout abandonner pour me libérer de mes chaînes ? Je suis en proie à une tristesse permanente. Une remise en question perpétuelle, récurrente, infinie et éternelle. Suis-je vraiment, suis-je réellement à ma place ici ? J'ai un rêve. Sur un coup de tête réfléchi. Partir, tout lâcher du jour au lendemain. Veuillez m'excuser, ne prenez peur ce n'est qu'une image mais les termes seront durs et sanglants.

J'aimerais... « me tuer ».

J'aimerais tuer celle que je suis, étouffer l'oisillon dans son nid.

Abandonner cette enfant brisée par la société.

Abandonner cette enfant dont on a noirci de suie l'enfance, la rendant dure, violente et épuisante.

Trop intelligente pour être heureuse, trop différente pour trouver sa place.

Cette enfant qui avait à peine onze ans, mais également cette adolescente, jeune femme en devenir qui n'avait, elle, que seize ans, brisée par un monde d'adultes cruels et égoïstes.

Mais comment des adultes peuvent-ils être aussi sanglants ?

J'ai envie, je ressens, j'ai le souhait profond de tuer cette enfant qui n'a que trop souffert.

J'ai un rêve. J'ai fait un rêve. Je me souviens du début, je me souviens de la fin, mais... le milieu est encore flou. Au début, je me souviens, je me vois dans le corps d'un oisillon gris, sale et déplumé, trempé par l'averse, recroquevillé au fond de son nid de jonc en pleine mer dans un océan déchaîné ; un orage, une tempête rendant le ciel sombre à feu et à sang. En un battement de cils, c'est le calme plat. Une belle colombe blanche plane, glisse dans une douce brise fleurie. Sous ses ailes, un lac lisse et scintillant de mille feux comme si des étoiles couraient sur une peinture turquoise. Au-dessus de cet ange à plumes, un ciel clair calme et reposant. Et enfin, ce tableau est éclairé, illuminé par les rayons d'Hélios, diffusant une douce lumière. Serait-ce le paradis ?

Mais comme après tous les rêves, comme toutes les nuits, il a pris fin et je me suis réveillée allongée dans cette sombre chambre, les yeux rivés au plafond.

Je réfléchis. Mes pensées se bousculent, tourbillonnent dans ma tête. Et si... Et si ce n'était pas le paradis ? Et si cette image de la mort n'était justement qu'une image, une métaphore ? Tuer celle que j'étais à travers celle que je suis, tuer celle que je suis à travers celle que j'étais... Et si je changeais de vie ? Je disparaissais du jour au lendemain, je disparaissais des radars sans prévenir personne ? Et si je changeais tout du jour au lendemain ? Quitter ce monde en parlant des normes et des pressions de la société, partir d'ici et trouver mon coin de paradis, un endroit calme, loin des bruits mondains ; un endroit où je serai en paix, où je trouverai une paix intérieure... Un endroit où je pourrai apaiser et guérir mon âme... Les blessures du cœur sont surmontables. Les blessures de l'âme sont délicates. Petit cœur meurtri, petite âme en lambeaux... Petite Marguerite est brisée comme une poupée de porcelaine passée entre de mauvaises mains.

Je réfléchis encore. Mes pensées se bousculent et tourbillonnent encore dans ma tête.

Encore, encore et encore.

Une lumière apparaît.

C'est décidé. À l'heure où je prononce ces mots silencieusement dans ma tête, ma décision est prise. Vous m'excuserez. Peut-être, peut-être pas. Mais peu m'importe.

Chers humains,

Un jour à l'aube je partirai.

Je partirai à travers les campagnes, je traverserai des champs, des lacs et des rivières ;

Je franchirai des frontières, je parcourrai des contrées inconnues ;

Un jour à l'aube je disparaîtrai.

Et ce jour, grand jour,

Vous n'aurez de moi plus que des souvenirs.

Vous vous souviendrez du son de ma voix qui finira par être oubliée,

Vous vous souviendrez de mon visage qui finira par être déformé.

Souvenez-vous de mon sourire chaleureux et pétillant,
Non de mon regard brillant, larmoyant, hurlant des appels à l'aide à des
murs dont les oreilles sont totalement sourdes et closes.

Je ne serai peut-être plus parmi vous en tant que corps physique, mais
je serai encore là, à vivre à travers vos souvenirs.

Ne pleurez pas ce jour-là, car dites-vous que là-haut, là-bas, je serai
beaucoup plus heureuse sur cette terre que parmi vous ici-bas.

J'ai réfléchi et désormais je sais.

Je vous abandonne, j'abandonne ce « monde » mais je me libère,
abandonnant mes lourdes chaînes, mes poids de prisonnière,
retrouvant une liberté perdue il y a des siècles par nos ancêtres qui,
jadis, ne se souciaient guère de ce qu'ils « doivent » et « devraient »
être.

Remarquée par le jury

Margaux MATHÉ

CSA EETAA BA 722 Saintes

Ligue Nouvelle-Aquitaine

Comment aimez-vous les livres ?

O n nous demande souvent, ce que l'on aime manger, faire, écouter, mais vous a-t-on déjà demandé quels sont les livres qui vous font vibrer ? Alors, moi, je vous la pose, cette question. Quels sont les écrits qui ont fait de vous un spectateur de la beauté, qui vous ont transcendé, qui vous ont saisi à la gorge de telle sorte que vous ne pouviez plus arrêter cet écoulement d'évocations, le palais déchiré jusqu'à l'étranglement ?

Il y a ces mots dont vous rêviez les yeux ouverts et qui, lors d'un réveil brutal, vous ont giflé violemment dans le froid de l'hiver, comme cet alcoolique rencontré au détour d'une page qui se prénomrait comme vous, et qui vous a englouti le jour de la mort de votre sœur.

Rappelez-vous le recueil qui a fait de vous le plus grand minable que vous n'ayez jamais rencontré, et qui vous a fait douter des choix que vous pensiez les plus certains, votre mariage, votre voie professionnelle, « Orfèvre quel beau métier ! », vous exclamiez-vous devant Chaumet, ou même votre enterrement déjà organisé, vous aviez choisi du granit bleu-grisé de Lanhélin, mais c'était sans compter sur ce livre, ce bouquin qui vous a persuadé de vous faire enterrer dans la *Capsula Mundi*.

Faites appel à vos souvenirs, ceux d'un livre dont la couverture était aussi peu convaincante que les discours défendant les assassins. Oui, celui en bas d'une vieille étagère qui prend la poussière, et dont la caractéristique principale est cette étiquette orange fluo qui indique deux euros. Vous l'avez saisi presque par pitié et sûrement acheté par charité. Vous n'en attendiez rien, le libraire, songeant que le proposer était une tâche trop ardue, ne savait lui-même comment vous le vendre. Sitôt payé, vous l'avez d'ailleurs oublié un mois ou deux dans le coffre de votre voiture sous d'inutiles objets disloqués.

Le retrouver un jour fut comme une bonne surprise. Vous avez décidé de lui consacrer une heure et fini par y passer l'après-midi. Le livre avalé d'un trait vous a appris presque plus de choses que ce que vos parents ont essayé de vous inculquer pendant vingt ans.

Reprenant votre souffle, comme sorti d'une longue méditation, presque un coma, frissonnant, vous regardiez autour de vous. Vous n'aviez alors plus qu'une envie, vous dégager de ce silence étouffant, de cette invisible étreinte. La lecture de chaque chapitre fut une expérimentation, une aventure risquée. Dès la première page, vous avez perdu l'équilibre, glissé entre les mots, disparu dans les images. Le bouquin reposé sur une table, petit à petit, vous vous êtes reconstruit.

Savez-vous comment vous aimez les livres ? Quelles sont les saveurs que vous préférez lorsque vous lisez ? Comment aimez-vous lire ? Préférez-vous assis, debout, à genoux, en marchant, en lisant à haute voix, en chuchotant comme on murmurerait à un confident ? Aimez-vous vous arrêter lorsqu'un passage vous charme ? Aimez-vous décrypter le contenu d'un livre afin de vous rendre compte de ce qui est authentique, incontestable, ou préférez-vous tout avaler d'un coup, tout lire d'un trait, sans vous poser de questions ?

La lecture en fait est une histoire de cuisine. Il est impératif que vous créiez une atmosphère favorable à la curiosité. Découvrez à quel point lire est personnel. Imaginez, appropriiez-vous le monde que l'on vous propose et faites de cette histoire la vôtre, ou choisissez que l'on vous en lise une, et soyez simplement auditeur.

Je vais vous dire, comment j'apprécie les livres. Tout d'abord je les aime au grain épais, aux pages presque Canson, sentir que les mots ne sont pas écrits mais dessinés, pouvoir les annoter de croquis et d'interjections au crayon à papier. Je veux qu'ils soient assez larges pour les saisir comme si je les étreignais à chaque fois que je les ai en main, car je ne les lis pas simplement, je les aime. Je veux leur couverture simple et leur histoire baroque, je les veux pleins d'extravagances ou alors contemporains. Je veux le contenu surprenant, renversant, me permettant de les reconnaître sans même en effleurer la jaquette.

J'aime lorsque les chapitres sont nombreux mais succincts, j'aime les idées clairement énoncées bien que détaillées, mais je déteste les paroles pleines de prétention qui ne servent qu'à une chose, gonfler l'égo de l'auteur et perdre le lecteur. J'aime les histoires d'amour simples mais si bien racontées que nous tombons amoureux des personnages et vivons avec passion leurs relations. Malgré leur naïveté et grâce à leurs détails insolites, chacune d'entre elles reste une pièce unique, pièce d'un puzzle passionnel.

J'aime les livres dont je ne peux m'arrêter de parler, dont la lecture est abusive, addictive, le détachement comme un divorce entre des êtres qui s'aiment et s'aimeront encore, et dont le seul remède est l'oubli. J'aime les livres dont la matière est si dense que l'étude en sera inappropriée, il faudra les vivre comme dans *Le cercle des poètes disparus*.

Je veux que malgré l'Alzheimer qui nous guette, l'oubli en soit impossible. Je les veux révélateurs, rêveurs, libérateurs... Enfin je veux que la fin me marque et que le point final soit aussi difficile à avaler qu'un comprimé indigeste. Après toute lecture, je veux que ma voix devienne hésitante, que mes yeux soient rouges, le silence impossible

à supporter.

Les livres servent à apprivoiser la vie, la lecture à éloigner la mort.

Et vous, comment aimez-vous la vie ?

Prix Jeune auteur

Amandine NICOLAS – 16 ans
Prytanée National Militaire La Flèche
Ligue Ouest

Poésies

Le dernier vol

H eureux qui, mieux qu'icare, un jour s'est élevé,
En laissant sur la Terre les Hommes piétiner
Pour découvrir un monde jusqu'alors ignoré
Dans le grandiose espace qu'il voulait dominer.
Celui-ci se souvient de son premier envol
Où se mêlaient, confus, lorsqu'il quittait le sol,
Des sentiments troublants emplis d'excitation
Et de vive impatience teintée d'appréhension.
Le manche bien en main, en quittant le hangar
La machine vibrait pour le fameux départ
Le maître démontrait, l'apprenti observait,
Et par imitation, doucement, appliquait.
Enfin vint le moment, après moult reprises,
Où le jeune devint, les leçons bien apprises,
Digne de démontrer tout ce qu'il savait faire.
Il fut autorisé tout seul à prendre l'air
En en ayant rêvé durant toute la nuit.
Enfin bien dégrossi, l'oisillon, fier de lui,
Fut prêt pour le premier de son dernier envol
Sur la belle machine où il fit son école.
Ce premier dernier vol, comme tous les suivants,
Était sinon joyeux, tout au moins très grisant
Car il était certain que pour l'avion suivant
Viendrait un premier vol, toujours enthousiasmant.
Et il en est ainsi tout au long du chemin
Où, de jeune aspirant, voilà qu'un beau matin,
Les étapes franchies, il a rejoint ses pairs
Devenu assez grand pour dominer les airs.

Volant sans hésiter, bravant les aléas
Il ne peut deviner, quand l'heure sonnera
Du dernier de ses vols. Pourtant, il le sait bien,
Quand il quitte le sol, qu'il suffira d'un rien,
D'un petit grain de sable, pour que ce bel envol
Pourtant si bien vécu, devienne course folle
Où la bonne maîtrise ne tient plus de sa main.
Celle-ci toujours ferme ne pouvant décider
De l'issue de son vol, s'en remet au destin
Qui frappe aveuglément, passager clandestin !
De ces derniers envols, il en a vu... combien ?
Jamais il ne croira que tel sera le sien,

Et il en est heureux. Son regard de vainqueur
L'a préservé toujours d'une sombre terreur.
Ainsi, ce valeureux survolant les années
Finit par arriver, aviateur passionné,
Au dernier rendez-vous, attendu, redouté.

Il a fini son temps, ne peut en rajouter,
Le jour est arrivé et c'est la fin du jeu,
Plus jamais il n'ira, dans le ciel lumineux,
Enrouler les nuages, ou raser les montagnes,
Et traverser d'un souffle villages et campagnes.
Il ne lui restera que tous ses souvenirs,
Les tristes et les bons, ceux qu'il peut retenir.
Et au moment venu de monter dans l'avion,
Il se voit submergé d'une grande émotion.
Mais, pour ce vol ultime, il se doit de veiller
À se montrer bien sage, sans se laisser aller
À quelque griserie, pour que l'évènement
Reste bon souvenir, et qu'il dure longtemps.
La gorge un peu nouée, il se retrouve au sol
Disant adieu à tout ce qu'il vécut en vol
Et qu'il racontera, plus tard, à la veillée
À ses petits-enfants, tout ouïe, émerveillés.

1^{er} Prix

Jean COPPONNEX

CSA BA 701 Salon-de-Provence

Ligue Provence-Alpes-Côte d'Azur - Corse

Le vent

Qui n'a vu le Mistral ne sait ce qu'est le vent !
Ce souffle époustouflant qui arrive du nord
Par violentes rafales et qui, soufflant si fort
Des arbres plie la cime et vous fige le sang.
Le Rhône et la Provence sont son terrain de jeu
Qu'il envahît gaiement quand le ciel est bien bleu.
Il peut être gentil, en restant modéré
Apportant la fraîcheur au plus fort de l'été
Mais il sait se montrer d'une folle violence
Quand il vient estourbir ce joli coin de France.
Rien ne peut résister à ses coups de boutoir.
Les charpentes ébranlées geignent sous sa fureur,
Les branches des grands arbres se tordent de douleur,
La poussière et les feuilles prises dans la tourmente
S'insinuent en tout lieu par la moindre des fentes.
Il élève la voix, il gronde et fait grand bruit
Ne s'essouffant jamais, pour des jours et des nuits.
Et quand l'hiver s'en vient, rien n'est plus redoutable
Que les masses glaciales de cet air indomptable
Arrivant en des flots furieux et incessants.
Ses sinistres rafales, en des à-coups glaçants
Agressent méchamment le pauvre paroissien
Qui brave imprudemment ce géant éolien.

Il y a, il est vrai, comme une imitation,
Une faible copie, une ventilation
Qui balaye fréquemment les plaines occitanes,
Une proche cousine, appelée Tramontane.
Pour les gens de là-bas, elle est la référence
Et, bien qu'ils en soient fiers, la vantant à outrance
Elle ne peut être égale, bien que méridionale,
Au souffle surpuissant du vrai vent Provençal.
De ces deux vents du sud, chacun a son signal,
Pour l'un, c'est le Ventoux et pour l'autre l'Aigoual
Et tous deux vont mourir au plus loin dans les flots
D'une mer démontée en de méchants rouleaux.

Des vents, on en connaît, de toutes directions,
Sévissant à l'envi dans toutes les régions.
Depuis le doux Zéphyr de la mythique Grèce,
Des méchants Aquilons, de la Borée traîtresse,

Ou bien du vent d'Autan, « du Diable » qui rend fou,
Noroît, Suroît, Nordé, trop froids, trop chauds, trop doux,
Chacun vante le sien, le voue aux gémonies
Selon qu'il est perçu, bienfaisant ou honni.
Le Fœhn est bienvenu car lui, c'est le beau temps ;
Mais pour le Vent d'Aval, c'est la pluie qu'on attend.
La Bise des montagnes, la Hâle de Lorraine,
L'Albe du Roussillon qui souffle dans la plaine,
Le Cers du Languedoc, le Farou de l'Isère
La Balaguère chargée des sables du désert,
Et l'Ageuil des Cévennes, de tous ces vents de France,
Aucun n'est si vaillant que celui de Provence.
Lui seul est le seigneur, le très puissant Mistral,
Tout autre se vantant n'est qu'un simple vassal !

1^{er} Prix

Jean COPPONNEX

CSA BA 701 Salon-de-Provence

Ligue Provence-Alpes-Côte-d'Azur - Corse

Aquarelle énigmatique...

L'aquarelle c'est quoi ? De l'illusion, tu vois !
Le moyen de voyager, sur un bout de papier !
L'espace d'un moment, libre du mouvement,
Laisser tes émotions oublier la raison...
L'esquisse est malhabile, le début est fragile
Ta main est hésitante et demande assistance.
Surtout, te libérer et te laisser aller...
Car là est le secret, tu dois t'y conformer !
Pourtant, rapidement, ça devient un jeu d'enfant,
Où tout est découverte... Ta main n'est pas experte !
Bientôt, sur le papier, humide à souhait,
Ton pinceau, timidement, diffuse les pigments.
Les couleurs se mélangent... l'effet est étrange... !
Les couleurs se déclinent, des formes se devinent...,
Plus rien n'est comme avant ! Étonnement troublant !
Le fondu des couleurs, a créé du bonheur !
Sans trop savoir pourquoi... Quel magicien en toi
A pu anticiper et opter pour ce choix ?
L'harmonie accomplie t'a soulagé, ravi !
Car l'œuvre exécutée est là, parachevée !
Nul besoin d'y toucher, surtout ne rien tenter !
Limpide et transparente, ta peinture est fascinante !
Quoi de plus motivant, de te sentir géant,
Juste quelques heures, parce que tu en es l'auteur !

2^e Prix

Martine JARNIAC

Ligue Bourgogne-Franche-Comté

La plainte du banc

Un matin d'hiver j'ai été installé dans ce parc,
Entre un filaire et un parterre de tulipes.
J'étais beau, fier, et fraîchement peint en vert,
J'étais beau, je connaissais mon heure de gloire.

Mais voilà que je suis aujourd'hui oublié,
Moi qui ai été le reposoir de tant d'histoires.
On me laisse à l'abandon,
On préfère mes congénères qui ne sont pas encore rouillés.

J'ai soutenu des mamans,
Qui discutaient en surveillant à peine leurs bambins.
J'étais l'obstacle préféré
À franchir en planche à roulettes.

J'ai, je l'avoue, cassé le bras une fois,
D'une petite fille trop téméraire.
Même mes amis les oiseaux m'aimaient,
Car je fus un bon abri en cas de pluie.

J'ai connu l'amour dans ma vie,
Elle avait dix ans,
Et trop timide pour jouer avec les autres enfants,
Elle restait avec moi.

Toujours plongée dans un livre,
Ou occupée à dessiner mes amis les oiseaux,
Elle a reçu un jour une balle perdue
Venant du terrain de jeu d'à côté.

Il avait onze ans
Et tout penaud il s'est approché d'elle,
Lui a embrassé la joue,
Lui demandant de lui pardonner.

Elle refusa d'abord, vexée par le coup,
Puis le mit au défi de récupérer son objet précieux.
S'il la rattrapait,
Il pourrait partir avec son jouet.

De ce petit accident,
Se créa un rendez-vous hebdomadaire.
Il aima lire grâce à elle
Et elle se fit des amis.

Les années passèrent,
Et les rencontres persistent
Jusqu'au doux soir
Durant lequel ils échangèrent un baiser.

Ils venaient toutes les semaines,
Même en jour de pluie.
En hiver ou en été,
Ils s'aimaient toujours plus.

Un jour ils sont venus un samedi,
Ils étaient beaux.
Elle portait une longue robe blanche,
Et lui était tout de noir vêtu.

Voilà cinquante années que nous nous voyons, mais nous ne sommes
plus que deux.
Lui reste fidèle et m'apporte toujours une rose,
Elle ne vient plus, depuis vingt ans,
Mais je la porte dans mon cœur, qu'ils ont gravé sur moi.

Ce matin je suis seul,
Il m'a aussi oublié.
Plus personne ne m'aime,
Je suis un banc abandonné.

Voici la complainte d'un banc,
Un pauvre et simple banc,
Que le temps a rouillé,
En même temps qu'il m'a pris mes amis.

Prix Jeune auteur

Diane BUDAN de RUSSÉ – 17 ans
Prytanée National Militaire La Flèche
Ligue Ouest

Lettre à...

Lettre du monstre Angoisse à une petite fille

C hère petite hôtesse,

Tu ne me connais pas tel que je suis, mais tu connais l'effet que je te fais. Je suis ton monstre Angoisse. Bien tapi au fond de ta tête, j'attends, perfide, le moment opportun pour surgir de ma cachette et venir te ronger les pensées. Ne te méprends pas sur moi, je ne suis pas cruel, je suis même là pour t'aider.

Tu as déjà croisé mon ami, Boule de Tristesse. Ensemble, on travaille bien. Il n'est pas vraiment méchant, ni trop insistant. Il cède facilement la place à sa jumelle, Boule de Joie. Elle, par contre... je préfère m'en tenir éloigné. Elle a le don de ruiner tous mes efforts. Joie et Tristesse se tiennent ensemble au fond de ton cœur. Parfois, ils se chamaillent et tentent de sortir en même temps. Alors tu te retrouves débordée par toutes ces émotions et ça devient le bazar ici.

Mon petit frère, monstre Dégoût, est encore assez timide. Il guette, dans le fond de ta gorge, l'heure de ta puberté. À ce moment, il aura atteint sa pleine puissance. Je lui montre déjà le chemin. Je lui explique comment la peur peut amener au dégoût. Comment collaborer.

Et enfin, mon grand frère : monstre Colère. Au fond de ton ventre, il se déchaîne quand tu vis une situation injuste. Il est bruyant, il casse les choses autour de lui, il se plait à attirer l'attention. Je l'aime bien mais il manque souvent de subtilité.

Moi, j'agis dans l'ombre, je suis plus raffiné et bien plus démoniaque. Je suis là, à guetter la moindre piste pour me renforcer.

Une image violente : hop je me nourris d'elle.

Une conversation incomprise : hop je me nourris d'elle.

Une situation nouvelle : hop je me nourris d'elle.

Et dans ta jeune tête d'enfant, il y a tellement de choses difficiles à appréhender ! Certains jours sont de véritables festins.

Puis, une fois rassasié, je passe à l'action.

Méthodiquement, sans me presser, j'attends le moment parfait. L'extinction de la lumière après le coucher. Le bruit du vent imitant le cri lointain d'un loup. L'irruption d'un insecte inconnu dans ta chambre.

À ce moment, je m'insinue sournoisement dans tes pensées pour te faire douter.

Et si tes parents t'avaient laissée seule à la maison ? Que se cache-t-il dans le noir ? Qui pourra t'en protéger ? Les adultes te disent qu'il n'y a pas de monstre. Souviens-toi de l'histoire du petit chaperon rouge dévoré par le méchant loup. Et ce bruit ? Le connais-tu ? Ne serait-ce pas une bête qui t'espionne ? As-tu vérifié sous ton lit avant de te coucher ? Ces lumières ressemblent beaucoup à deux petits yeux.

Ton imagination est sans limite.

Je prends mon temps, une peur se construit doucement. Au début, tes parents parviendront à te rassurer. Je retournerai tranquillement dans mon coin. Seulement, je suis tenace et je ne m'avoue pas vaincu. Mon combat est de longue haleine. Une autre occasion se présentera bientôt. Fais-moi confiance, je serai là.

Nous bataillerons dur toi et moi. Tu déploieras mille astuces pour te protéger : un doudou rassurant, une couette protectrice, une veilleuse réconfortante... Ne t'inquiète pas, je saurai déployer mille astuces pour riposter : une ombre menaçante, une odeur inquiétante, un bruit effrayant... Ce petit jeu entre nous, te terrorisera ? Moi, il m'amusera.

Malheureusement, un jour tu grandiras. Je ne me fais pas d'illusion, ça arrivera. Tu deviendras suffisamment forte pour me combattre. Ne te réjouis pas trop vite, ce sera difficile pour toi, je ne me laisserai pas faire. Toutefois, tu gagneras de plus en plus souvent, et je retournerai me cacher. Je retenterai une attaque de temps en temps. Même après que tu sois devenue une adulte. Tes peurs changeront, je me nourrirai de nouvelles choses. Tu parviendras cependant chaque fois à me domestiquer, avec de plus en plus d'aisance. Je ne dis pas que cela sera toujours facile, mais tu y parviendras.

Étrangement, ce jour-là, je serai fier. Car grâce à moi, tu seras devenue plus forte ! Je t'écris tout ça aujourd'hui, car à cet instant, j'aurai presque disparu, vaincu et sans plus aucune résistance. Il te faudra alors prendre conscience que je n'ai jamais été ton ennemi. Malgré notre combat, mon but a toujours été de t'aider à devenir adulte.

Et même si ma disparition te rendra heureuse, s'il te plait, ne m'oublie pas.

Ton Monstre Angoisse

1^{er} Prix
Anaïs MONCEAUX
CELAR SPORTS Bruz
Ligue Ouest

Amère de t'aimer

Attends ! S'il te plaît... Quelques secondes. Je te demande juste quelques secondes ou quelques minutes, mais c'est la même chose non ? Revenons-en au fait, tu veux bien ? D'accord. Je prends la peine de t'écrire, je perds mon temps à t'écrire parce que j'espère que tu liras mes mots, même si je sais que tu ne le feras pas. Cela fait longtemps. Très longtemps même. Un an peut-être ? Non, un peu plus que ça. Dix-neuf mois et douze jours. Dix-neuf mois et douze jours que cela s'est terminé entre nous. Dix mois et dix-neuf jours que j'ai réussi à tourner la page... Je me suis rétablie de ton passage en... une dizaine de mois à peu près. C'est énorme n'est-ce pas ? Je ne sais pas si tu t'en rends compte, mais oui. Je n'ai pas juste claqué des doigts pour t'oublier.

Et maintenant, je vais mieux.

Enfin... j'allais mieux jusqu'à ce que tu réapparaisse comme ça, du jour au lendemain. Je ne comprends pas non plus. Des excuses, des phrases dénuées de sens, un flou artistique total. Apocalyptique même. Pourquoi ? Ta voix... Elle m'a glacée le sang, elle m'a traversée comme un éclat d'éclair, foudroyée.

Et en fin de compte, dix-neuf mois, douze jours et quelques heures plus tard, je te déteste. Tu n'es pas mon premier amour et pourtant tu es celui qui m'a fait le plus mal. Après ton départ, je suis devenue... une personne, quelqu'un que je ne reconnais même pas. Tu m'as transformée, détruite et je te hais juste pour cette raison. Pourtant le pire dans tout ça, c'est que je me hais, moi et mon corps encore plus que tout ce que tu pourrais imaginer.

Et tout ça ? Grâce à toi. Je te déteste. Mes pansements se sont arrachés, les coutures de suture se sont défaites et les plaies se sont rouvertes. Le sang coule désormais à flot, trop longtemps contenu derrière des pseudo-médecines. Je te hais. Oh oui que je te hais. Est-ce que ça te plaît de revenir ouvrir mes plaies et d'y remuer une hache ? Ce que j'ai fait de mal ? Te souhaiter tout le bonheur du monde avec une autre alors que mon bonheur c'était toi.

Tu n'étais pas mon premier amour, loin de là, mais *putain* que je t'aimais, et *putain* que j'ai mal ! J'aimerais que tu puisses ne serait-ce qu'entendre l'un de mes cris de douleur rien qu'en touchant cette feuille...

Mais tu ne liras même pas ces mots.

Est-ce que je t'aime encore ? Peut-être. Oui. Non. Je ne sais pas.

Mais ce que je sais maintenant, c'est que je me déteste de t'avoir aimé parce que mon cœur n'est désormais plus qu'une immense plaie béante, dégoulinante et sanglante.

2° Prix
Margaux MATHÉ
CSA EETAA BA 722 Saintes
Ligue Nouvelle-Aquitaine

Parce que je vous aime

Mon cher... ami ?

J'espère que ma lettre vous trouvera en bonne santé et vaillant. Vous savez ? Cela fera bientôt trois ans que nous ne nous sommes pas adressés un mot.

Trois ans que je n'ai pas vu votre nom apparaître dans ma boîte aux lettres.

Nous avons correspondu pendant deux ans. Deux ans de larmes, de rires et de phrases dénuées de signification.

Mais... deux ans... qu'est-ce dans la vie d'un homme ? Il y a tant de choses que j'ai toujours voulu vous dire, mais que je n'ai jamais osé prononcer ni même coucher sur papier...

Et pourtant, cinq ans après notre première correspondance, je ressens ce besoin, cette nécessité, comme quelque chose de... vital, de vous délivrer ce que j'ai sur le cœur, de vous exprimer l'entièreté des sentiments que j'éprouve pour vous ; de vous montrer, de vous écrire à quel point vous avez été... vous m'avez marquée.

Dans mes souvenirs, vous n'avez jamais été une personne vraiment bavarde. Vous ne me parliez jamais de vous, alors que moi, j'étais un véritable moulin à paroles. Je pourrais même avancer que vous me connaissez par cœur. Si nombreuses sont les soirées, les nuits où je me suis saisie de ma plume pour vous écrire des romans entiers, autant dans des instants de tristesse que de joie...

Et vous, alors que le monde disait de vous que vous n'étiez qu'un insensible dénué de bons sentiments et d'une once de gentillesse ; vous m'avez toujours répondu avec une spontanéité, une gentillesse et une bonté sincère... votre bienveillance m'a toujours émerveillée et honnêtement, je n'ai jamais décelé une once de malhonnêteté en vous. Dieu seul sait à quel point ma confiance est difficile à accorder et pourtant, sans même être capable de vous en donner une raison, j'éprouve une confiance aveugle, totale et absolue en votre personne. Et pourtant... nous n'avons jamais été ni amis, ni amours, ni amants. À vrai dire, nous n'avons jamais été quoi que ce soit l'un pour l'autre.

Vous ne me deviez strictement rien, nous n'avions aucun engagement l'un envers l'autre et pourtant... vous avez toujours été là. Vous ne m'avez jamais laissée tomber, ni abandonnée une seule fois.

Vous savez ? J'ai toujours cru savoir ce qu'était l'amour.

Oh oui, je suis tombée amoureuse bien des fois, j'ai essayé tant de peines de cœur qu'aujourd'hui mon petit cœur est malheureusement bien meurtri, mais vous...

Je me suis rendue compte que ce que je croyais être « aimer » était vil, superficiel, enfantin et passager. Mais vous... vous êtes la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, vous êtes le rayon de soleil qui a percé la couche nuageuse qui stagne au-dessus de mon monde.

Ce que j'éprouve pour vous est inconditionnel, immuable et... éternel.

Ne prenez pas peur de l'ampleur des mots que j'use / de mes mots, ce que je dis est bel et bien réel et je me confie à vous, j'ai moi-même quelques difficultés à vous l'avouer, à m'entendre le dire, à me voir l'écrire, mais... ni le temps ni la distance ni les dieux n'y changeront quoi que ce soit...

Alors éternellement je puis le dire...

Je vous Aime.

Margaret.

2^e Prix
Margaux MATHÉ
CSA EETAA BA 722 Saintes
Ligue FCD Nouvelle-Aquitaine

Au-delà des maux

C hère-moi,
Aujourd'hui une décennie s'est écoulée depuis cette lettre...
J'ai choisi de t'écrire par espoir d'un futur accordé.
Je suis là, sur ma chaise à Saint-Honorat, j'entends les cris des goélands, rois de Lérins.
Leurs cris se mêlent aux chants des feuilles de palmiers qui s'agitent avec le vent.
Le soleil se fait ressentir sur ma peau pâle à la faire rougir.
Mes camarades ou plus justement notre nouvelle famille est là près de moi autour de cette table.
Je peux avoir confiance, je le sais.
Alors j'autorise mon esprit à partir en balade...
Dis-moi !
Te souviens-tu encore de cette île aux embruns chauds ?
Te souviens-tu de ces premiers sourires qui t'ont accueillie ?
Je l'espère sincèrement car aujourd'hui, ces personnes et ces souvenirs, me sont chers.
Le temps a marqué ton visage mais je sais que tu es restée toi.
J'ai pour espoir que ton quotidien soit léger de ces ombres..., de ces cris d'agonie sous la douleur que tu cherchais à atténuer... Ces odeurs charnières soufrées..., qui te hantent nuit et jour depuis toutes ces années à n'en plus trouver le sommeil.
Que tu as appris à nous aimer tout entière avec cette blessure qui t'a transformée physiquement, mais surtout mentalement.
Je sais que ce n'est pas chose facile, il y a 1m75 à découvrir et autant à l'intérieur à adorer.
J'ai pour toi cependant la conviction et l'espoir que tu vis en paix et en harmonie avec « notre » blessure...
À l'heure actuelle, je lutte à trouver les couleurs qui nous composent.
Tu dois en rire en me lisant, mais aujourd'hui je n'en suis qu'au gris !
Au gris car la douleur est là, elle est réelle...
Aussi réelle que le changement des saisons.
Cependant, pour moi elles ne font que se ressembler comme un long film en noir et blanc.
Avec pour seule émotion la douleur, parsemée de tristesse avec une dose de colère.

Lorsque le gris m'emporte, je regarde devant et j'arrive à me laisser transporter et m'imaginer étant déjà toi.

Avalant les démons qui me violentent afin de sortir de la tourmente.

Fièremment je me convaincs que ce mal-être est passé, j'arrive à ne plus l'écouter.

Je me fatigue, je deviens irascible.

Les battements de mon cœur prennent de l'ampleur.

Mon ventre me fait souffrir... J'explose...

Voilà, je suis là, recroquevillée... de nouveau, dans cette pénombre à vouloir m'isoler.

Encore à affronter le quotidien à m'en déchirer doucement la poitrine...

Suffoquant sous la douleur qui m'inhibe à chaque inspiration.

L'anxiété, celle qui m'a épousée contre ma volonté qui parfois me fait marivauder dans les bras du stress.

Alors j'ai accepté récemment les mains tendues.

Ces mêmes mains qui m'ont relevé la tête en me faisant entendre qu'être blessé n'est pas une honte.

J'avance sur le chemin pour accepter d'être un soldat blessé en servant son pays.

Puis mon armure a commencé à se détacher au fur et à mesure.

C'est alors que j'ai découvert que j'avais le droit d'être femme.

Car non, ce n'est pas rien et ça ne va pas passer et que seul, on ne peut s'en sortir.

Alors pour toi, j'ai décidé de regarder en face ceux qui s'amuse à me tourmenter ...

Et... j'ai pleuré...

Ça m'a torturée...

Je suis tombée régulièrement à genoux pensant à abandonner, voulant aller danser avec les nuages afin d'en être soulagée à tout jamais.

On m'a retenue de sauter...

Heureusement, et aujourd'hui plus malheureusement ; ma conscience me rappelle tout le mal que « notre » blessure a déjà fait...

J'ai lutté...

Je reste encore paralysée dans le passé, ma tête ne veut pas rester ancrée.

L'espoir me reste de t'offrir un jour de paix.

Afin de me faire pardonner auprès de celle qui m'a tout donné.

Celle qui m'a donné la vie, cette vie qui faillit m'être retirée sur le son

d'une balle tirée.

Je n'arrive pas à me pardonner les perles salées que je lui ai occasionnées.

Je me dois aujourd'hui de lui montrer que tel un guide sur les sentiers escarpés, je lutterai pour trouver le chemin de la tranquillité.

Que notre douleur actuelle soit notre force de demain.

N'oublie pas d'où l'on revient.

À toi, qui a appris à vivre au-delà de mes maux.

À très vite.

Celle qui reste toi.

3^e Prix

Aurore DELCOURT

Association Au-delà de nos handicaps

Ligue Provence-Alpes-Côte d'Azur - Corse

Lettre à toi, papy

C her papy, tout ne tient qu'à un fil.

Maman me raconte, assise dans son fauteuil, que tu as conservé une habitude bien particulière de la guerre : te laver les cheveux et les dents au savon de Marseille. Je me tourne vers ton portrait sur le bureau de maman : tes beaux cheveux ivoire contrastent avec cette couleur ébène, profonde, de tes yeux. Ton nez busqué reflète la force de ton caractère mais la ligne de tes lèvres est courbée en un mince sourire. Une expression de sévérité mêlée de douceur parcourt ton visage.

Maman me raconte, assise dans son fauteuil, les leçons que tu lui as apprises si justes et humbles. Lorsque tu prenais des décisions tu étais résolu et inflexible. Tu ne disais les choses qu'une seule fois, si bien qu'à la maison (en campagne), il n'était pas question d'un quelconque gaspillage de nourriture. Le pain, acheté d'un boulanger en camionnette qui passait chaque semaine, se finissait jusqu'à la dernière miette. Les légumes étaient du potager et les produits laitiers de la ferme d'à côté. Des conserves étaient faites : de cochon (l'enchaud), de champignons (cèpes, girolles, morilles, chanterelles, trompettes...), de légumes... et une fois à table, on n'en prenait pas trop. Il était hors de question de ne plus avoir faim alors que son assiette n'était pas finie. Je souris, imaginant avec amusement maman devant son assiette de tomates qu'elle détestait petite.

Maman me raconte, assise dans son fauteuil, que tu allais au travail à vélo. Elle me dit qu'il s'agissait d'un vélo basique, sans vitesses, avec lequel tu allais travailler sous n'importe quel temps, de jour ou de nuit. Tu étais infirmier en usine, au travail soit de quatre heures à midi, de midi à vingt heures ou de vingt à quatre heures du matin. Tu étais hardi et ne manquais le travail sous aucun prétexte. Ces huit kilomètres, papy, tu les parcourais sous la pluie ou le soleil, dans le froid de l'hiver ou dans le chaud de l'été. Maman me raconte que tu portais aussi une petite musette sur ton dos avec, à l'intérieur, ton repas du midi. Je souris encore, imaginant les champs que tu parcourais, les pâtés de maisons que tu passais et la route faite de nids de poules. J'imagine les belles côtes et descentes au milieu des champs dorés de blé et les grandes prairies de vaches périgourdines.

Maman me montre à présent, assise dans son fauteuil, des photos de toi jeune. Tu es né le 26 novembre 1929 et tu as vécu la Seconde Guerre mondiale à la campagne. Sur certains clichés tu es jeune et entouré de tes deux frères René et Jean devant une maison. Sur d'autres, tu es jeune adulte. Tu as si fière allure ! Avec ton uniforme d'infirmier à Tunis (tu faisais ton stage) et tes autres costumes à cravates. Tu es droit, mâchoire dessinée et menton relevé, mais tellement humble. Je vois ton regard évoluer à travers ces clichés, passant d'un noir ébène à une couleur d'olives noires, grisée, marquée par le temps. Tes cheveux sont aussi passés d'un noir chaud à cette belle couleur de neige aux reflets argentés. Tu avais des traits si fiers et sérieux, jeune, et le temps les a rendus si doux. Je te revois en nos visages, car il y a bien une chose dont je suis à présent certaine : maman et moi avons hérité à la fois de ton nez busqué mais également de la puissance de ton regard noir.

Tu sais, papy, c'est déstabilisant de savoir que tu as fait partie de ma vie sans que je ne m'en rappelle. Tu as laissé cette petite empreinte ineffable au fond de mon être : tu m'es à la fois si étranger et familier... C'est remarquable comme une absence dont on a conscience peut troubler.

Je ne possède que de toi ces précieuses photos et des anecdotes dont la vie aurait pu me priver. Grâce à maman, je connais ton caractère (sans en avoir goûté la douceur ou subi le courroux) et j'imagine même la tessiture de ta voix marquée par ton accent fort prononcé du Périgord. Quand j'y pense, papy, c'est que, certes, je ne me rappelle pas de toi, mais j'aurais pu finalement ne jamais te connaître. Il aurait suffi que ces photos, témoignages du temps et preuves flagrantes de ton existence, disparaissent et que maman se taise. Je ne t'aurais pas connu. C'est fou comme tout cela ne tient qu'à un fil.

Ta petite-fille.

Prix Jeune auteur

Ysatis BOURDIL-MONIE – 17 ans
Prytanée National Militaire La Flèche
Ligue Ouest

Grande et petite Histoire de la FCD

Préambule : cette Gazethéa est un pastiche. Si la date, les lieux et certaines mesures sanitaires sont réels, le reste n'est que pure affabulation.

L'auteur

GAZETHÉA

La gazette du théâtre amateur des armées
Édition Spéciale 2020

En ce mercredi 20 mai 2020 au centre d'hébergement IGESA de Saint-Georges-de-Didonne (17) l'ensemble des troupes de théâtre amateur des armées et le staff organisateur se sont retrouvés comme chaque année avec un pass spécial leur autorisant à se déplacer à plus de 100 km de leur domicile.

Voici un récapitulatif de votre correspondant testé négatif au test antigénique avant de les rejoindre lors de ce week-end de l'Ascension 2020 après la fin du confinement mais régi par de nombreuses règles distancielles.

PROGRAMME

- 18h00 : Réunion des responsables de troupe (tellement bien masqués qu'ils ne se reconnaissaient pas). Le vice-président de la Fédération des clubs de la défense nous a annoncé que cette année le parrain de la Renathéa était la Covid 19. Notons que son omniprésence a quelque peu perturbé le bon déroulement de cette rencontre (caprice de star ?).

- 18h45. Traditionnel apéritif offert par le centre IGESA (N.B. l'abus d'alcool est dangereux pour la santé, à consommer avec modération). Cette année nous avons eu droit à des bouteilles individuelles (25 cl pour les alcools - oui c'était vraiment avec *modération* et 33 cl pour les jus de fruits veinards d'abstèmes !) et un sachet de cacahuètes individuel chacun (pour les personnes allergiques, des sachets de carottes miniatures ont été proposés).

-19h20. Dîner pris en une heure chrono au réfectoire avec plats sous vide et distanciation d'un mètre entre les dîneurs. Aussi chaque troupe occupait deux tables et une file d'attente immense dans l'escalier s'instaurait.

- 20h30 précises : Départ du bus. Consigne : 25 personnes maximum par trajet, aussi le bus faisait un certain nombre d'allers-retours.

Petit aparté : pour occuper les enfants, voici un petit problème de maths ; étant un certain nombre d'adultes (comédiens et staff Renathéa), combien de fois le bus devra faire de trajets ? Attention il y a une colle : n'oubliez pas qu'après les représentations, tout ce petit monde doit revenir au centre IGESA.

Petit problème de logistique pour le staff : les représentations commençant à 21h00 et les bus arrivant au Relais de la Côte de Beauté à... (cf ci-dessus) à quelle heure doit partir le bus ?

Félicitons le staff pour sa réponse pragmatique : partez en voiture !

- 23h00 ou plus : retour au centre IGESA : quartiers libres ou dortoirs*, sauf pour la troupe passant le jeudi matin qui est restée à la Salle Bleue le mercredi soir monter son décor et tester le son et les lumières. L'avantage c'est qu'ils ont pris leur voiture et donc cela enlevait un aller-retour du bus (à noter pour trouver le résultat du problème de maths ci-dessus).

* La gestion des bungalows-dortoirs a été, elle aussi, compliquée : une seule personne par pièce et comme chaque bungalow ne contient que deux pièces, le centre IGESA était entièrement réservé aux participants de la Renathéa. Sans parler des sanitaires et salles d'eau qu'à chaque utilisation il fallait désinfecter et aérer. Heureusement il a fait beau tout au long de ce week-end.

Les autres jours même programme SAUF les horaires :

- 07h15 : Yoga avec un Gentil Organisateur (pour les lève-tôt) sinon footing sans s'arrêter sur la plage, ou baignade, MAIS surtout PAS d'arrêt bronzette ! Pratique de la marche dynamique imposée !

Pour les lève-tard le petit déjeuner était servi via un panier individuel (ou plutôt un sac en papier) contenant une thermos (enfin un gobelet en carton brûlant et qui ramollissait vite) et le beurre, confiture, pain et croissant sous emballage individuel.

Réflexion personnelle de votre correspondant de la *Gazethéa* 2020 : au sortir du Covid, si nous en sortons, la planète aura du mal à digérer tous ces plastiques...

- 09h00 : Départ du bus pour la première représentation.

- 12h30 : Déjeuner en 3/4 d'heure.

- 13h15 : Jeu-café. Les lots de cette année 2020 ont été un lot de masques, un flacon de gel hydroalcoolique et pour les plus chanceux une visière en plexiglas !

- Départ du bus pour la seconde représentation.

- 18h30 : Retour au centre IGESA : quartier libre ou plutôt apéritif entre les bungalows des troupes. Intermède durant lequel nous nous sommes bien amusés pour se passer les cacahuètes et les glaçons façon bière-pong !

- 19h15 : Dîner. Rappelons que le repas du samedi soir fut particulièrement réussi avec sa paëlla en portions individuelles sous cellophane (crevettes sous plastique, riz sous plastique, cuisse de poulet sous plastique) à déballer et à déguster en une heure chrono.

D'ailleurs nous tenons à saluer (de loin) le personnel du réfectoire ainsi que les membres du staff organisateurs : bravo à l'ensemble des Gentils Organisateurs gantés, masqués et visières devant les yeux toujours souriants (enfin, c'est ce que nous pensions, vu que l'on ne voyait pas leurs expressions sous ce fichu masque).

Retour sur les représentations présentées par les troupes ainsi que sur le concert d'un groupe musical invité afin de combler une matinée.

L'organisation de la Renathéa a été très particulière en ces temps de

Covid 19, en effet, les représentations se sont faites sans public extérieur juste entre comédiens et le jury qui pouvaient être présents dans la salle après avoir signé une décharge sanitaire. Les Gentils Organisateurs avaient bien mis en place la visio-conférence, malheureusement le système n'était pas encore très au point et les images retransmises ne donnaient pas envie, par de brusques arrêts sur images ou de coupure du son, de suivre les représentations.

Pour la première fois nous avons assisté à la prestation d'un groupe musical venu de *Jenesaisoù*. Ce groupe nous a interprété avec brio des reprises de Jean Ferrat en air-musique. Le public a failli se lever pour danser mais, mesures Covid 19 obligent, il fallait respecter une distance de 3 m entre chaque danseur...

Les troupes ont comme chaque année présenté un travail de qualité. Notons au passage qu'une nouvelle troupe venue de *Seihouceblaid* a fait ses débuts à la Renathéa, la question est : reviendront-ils vu les conditions ?

Enfin, le samedi après-midi, après le résultat du concours littéraire (annonce du thème de l'année 2021 : « quels sont vos meilleurs souvenirs de cette année 2020 ») ce fut au tour de celui du concours du théâtre amateur des armées. Les récompenses saluant le travail des troupes ont été remises sans embrassade, juste avec un check du coude ou du pied et avec pour consigne de désinfecter les médailles avant de les ramener dans les différentes contrées.

La clôture de la Renathéa 2020 s'est terminée en beauté par une soirée dansante de tous les diables, des cercles de 2 mètres de diamètre étaient tracés sur la piste avec interdiction de danser des rocks endiablés ou des slows langoureux.

Signé : l'envoyé spécial testé négatif au test antigénique au retour de ce week-end atypique

Mention
Valérie ISSERT
ESCALL Biscarrosse
Ligue FCD Nouvelle-Aquitaine

Catégorie H

Sports Olympiques

Compromis

Pour l'État civil, je suis « Joseph Anatole Gustavo Paris ». Mais pour tout le monde, je suis « Jo » ; « Jo Paris ». Alors forcément, les J.O. de Paris : cela me parle. Je me sens concerné. C'est un peu moi.

À bien y regarder, le lien a commencé à se tisser dès le berceau. Je ne sais si les Dieux de l'Olympe se sont penchés dessus mais mon père y avait assurément versé ses espoirs en une vie meilleure et sa foi dans les vertus du sport pour s'élever au-dessus des contingences. En s'arrangeant pour l'inscrire à un meeting international d'athlétisme, son entraîneur ne lui avait-il pas permis de passer à l'Ouest et de quitter l'avenir sans lumière auquel le condamnait le bloc soviétique ? Cet homme providentiel à qui mon père devait la liberté, s'appelait Joseph Karpensky. L'histoire a oublié son nom. Moi, j'ai hérité de son prénom.

Ma mère, fille de réfugiés du franquisme, vouait quant à elle une admiration sans borne pour le maître du cubisme. Si elle n'eut pas voix au chapitre pour prénommer son aîné, elle reçut par contre carte blanche pour le reste de la fratrie. Mais Paloma, Daniella et Isabella ne purent satisfaire malheureusement son désir d'un petit Pablo. Elle dut ainsi se résoudre à composer avec le destin qui me donna trois sœurs et se contenter en me bordant le soir, de me souffler amoureuxment à l'oreille : « Pablocito ». Le moins que l'on puisse dire est qu'elle avait de la suite dans les idées car lorsque mon père m'offrit mes premières chaussures à crampons pour la course de fond, elle m'inscrivit à un cours de dessin.

Finalement, le diminutif « Jo » auquel j'étais désormais identifié, convenait bien à tout le monde. Il évoquait par sa consonne initiale celui auquel mon père serait à jamais redevable et il chantait par sa voyelle finale celui que ma mère vénérât. J'étais donc un compromis. Mais à tenter de concilier ainsi deux aspirations, n'allais-je pas finir par tout compromettre ?

Arriva un moment dans ma vie où je fus en effet dans une impasse. Licencié d'un club d'athlétisme qui me reprochait mon manque d'assiduité, je venais de l'être également du studio de création pour raison économique. Dans ma course effrénée contre le temps, j'avais par ailleurs fini par me heurter à l'incompréhension de mes amis et à la porte close de mon amie. J'enchaînais en effet les « boulot-méto – cardio-abdos » et ma fiancée avait fini par y ajouter un *tchao* après que mes amis m'aient peu à peu tourné le dos. J'avais pourtant fait de mon

mieux pour tout concilier mais ce n'était manifestement pas assez. J'étais fatigué, sur les rotules. De squat, il ne fut plus question dès lors que de celui d'une chambre de mes sœurs, dans l'appartement de mes parents.

Pourtant, à force d'en avoir vu de toutes les couleurs sur les pistes d'athlétisme, je m'étais composé un joli tableau de médailles. En parallèle, en laissant courir mon imagination sur la planche à dessin, j'avais été plusieurs fois récompensé pour mes projets. Mais en cet instant, ma vie sembla grippée. D'ailleurs, je fis de même. À force de me donner à fond je l'avais touché, à commencer par celui de mon lit où fiévreux et affaibli, je restais plusieurs jours à semi-comateux sous la couette. Ensuite, sans plus de motivation, ma convalescence s'éternisa. J'eus alors tout loisir de passer en revue les années écoulées pour comprendre comment j'en étais arrivé là.

Même s'il ne comptait que deux lettres, mon prénom n'était-il pas trop lourd à porter ? Ne pourrais-je jamais être à la hauteur de ces différents « Jo » que l'on voyait en moi ? Ces deux lettres associées, porteuses chacune de tant d'espoirs, étaient-elles réellement conciliables finalement ?

Je n'avais pas vraiment de réponse mais je savais seulement qu'il me fallait me remettre en piste. Dans mon pyjama, derrière la fenêtre du HLM familial, je devinais au loin celle de l'aéroport d'Orly d'où les avions prenaient l'air. Il y avait bien longtemps que je ne l'avais fait pour ma part. Mais je me suis accroché à cette vision. Je me suis dit que moi aussi j'allais décoller. J'ai commencé par le faire avec les posters de ma petite sœur : exit Lady Gaga et Selena Gomez. Place à mes héros dont les portraits avaient été soigneusement roulés par ma mère dans un placard : Guy Drut avec son mémorable titre olympique de 1976 à Montréal sur 110 mètres haies. Carl Lewis avec ses 9 médailles d'or olympiques en sprint et en saut en longueur. Et bien sûr, Usain Bolt avec ses titres sur 100 et 200 mètres lors de 3 Jeux consécutifs et ce surnom de légende : « La Foudre ».

Elle n'est heureusement pas tombée sur l'appartement mais l'annonce de ma décision fit cependant grand bruit dans le giron familial : je voulais prendre part aux Jeux. Jo Paris allait participer aux J.O. de Paris ! Je voulais y inscrire mon empreinte. La route était longue et le chemin semé d'obstacles, j'en avais conscience. Mais toutes ces années ne m'avaient-elles pas préparé à ce défi ?

Plus de compromis désormais. Je n'avais plus qu'un seul but en tête, un seul horizon en point de mire : J.O. 2024. Le compte à rebours était

lancé. Pour être au rendez-vous, je me suis construit un programme où rien ne fut laissé au hasard : l'alimentation, le sommeil, des phases de travail au calme encadrées évidemment d'une solide préparation physique.

Même s'il ne l'exprima pas clairement, mon entourage apparut réservé quant à mes chances d'être sélectionné. Bien sûr Maman, la plus fidèle de mes supporters, se voulait confiante et ne cessait de répéter : « Tu vas y arriver, mon Pablocito. Tu vas y arriver ! ». Ce leitmotiv prononcé d'une voix vibrante d'émotion, relevait sans doute tout autant de l'auto persuasion que de l'encouragement. Du reste, mon père ne s'y trompait pas, lui qui face à l'expression de cet amour maternel se tenait coi, observant intrigué les faits et gestes de son aîné. Il s'étonnait sans doute que je ne foule pas la piste toute proche du stade de mon enfance et lui préfère l'asphalte parisien. Curieuse habitude en effet que j'avais prise d'aller caresser le bitume au cœur de la capitale pour courir. Comment leur expliquer sans les heurter que j'avais besoin, l'espace de quelques heures, de m'éloigner. Pour protecteur qu'il fût, le cocon familial n'en devenait pas moins étouffant. Entre l'amour quelque peu envahissant de Maman et le silence scrutateur de Papa, j'avais besoin de sortir pour m'évader. Ainsi, les trois quarts d'heure de transport en commun mettaient-ils de la distance avec ma banlieue natale et reléquaient mes doutes et mes soucis loin derrière moi... en périphérie.

Alors bien entendu, je n'ai pas coupé le cordon ombilical pour autant. Pour preuve, j'emportais avec moi les sandwiches que m'avait amoureusement préparés celle qui confiait à ses connaissances dans le quartier : « Il travaille pour les J.O. Il va y arriver ! ». Aussi, me voyant quitter le domicile familial baskets aux pieds, les voisins m'assuraient-ils de leur soutien par un geste amical : un sourire, un pouce levé, un clin d'œil ou même pour certains, une tape chaleureuse sur l'épaule : « Ça va, mon Jo ? ».

« Mon Jo » ! L'expression était nouvelle. Le seul fait que j'entreprenne de participer à l'aventure olympique de Paris 2024, avait suffi à leur donner du rêve. Avec ma tentative, une sorte de feu nouveau les animait, mélange de fierté et d'espérance. Elle était là peut-être, la véritable flamme olympique : cette passion qui soudain embrase tout un chacun et le porte naturellement à voir plus haut, plus fort, plus loin. Plus loin, ce n'était que le centre de Paris que je gagnais chaque matin de bonne heure pour aller m'entraîner. Mais cela suffisait à leur faire toucher du doigt cette part de magie que revêtent les Jeux. J'étais en quelque sorte un porteur de flamme et à travers mon aventure personnelle, c'est la ferveur de l'olympisme qu'ils vivaient par

procuration. Et dans mon vieux sac de sport, c'étaient leurs secrets désirs de gloire, leurs envies de pouvoir briller un jour ou tout simplement, leur aspiration à une vie en plus grand, que j'emportais avec moi.

Je pensais à eux en courant, comme je pensais à tous ceux qui un jour prochain allaient assister aux compétitions. Courir pour bâtir un cardio et aiguiser mes sensations. Courir pour sculpter mes muscles et me forger un mental. Mais surtout courir en centre-ville, dans le cœur même de Paris. Là résidait la seconde raison de mes transhumances quotidiennes dans la capitale : pouvoir déjà ressentir la fièvre du public et vibrer comme si j'étais à son contact. J'en avais besoin pour me placer dans les meilleures conditions. Cela faisait partie de ma préparation.

En courant sur les quais, j'imaginai la clameur de la foule massée sur les ponts, agglutinée sur les berges ou groupée sur les péniches. Ils étaient là, ces milliers d'inconnus qui criaient et applaudissaient. Je palpais cette ferveur populaire, cette passion contagieuse dont l'onde formidable se propageait comme un feu électrique jusqu'à me traverser de part en part. J'avais besoin de contacter cette sensation. Elle me galvanisait et me poussait à continuer, à poursuivre mes efforts malgré les doutes et les peurs de ne pas y arriver. Cette fièvre délicieuse me rendait plus fort et aiguisait mes perceptions. Elle emplissait mes muscles d'une énergie pure qui me transcendait en même temps qu'elle me rendait plus clairvoyant. Ces sorties d'entraînement étaient c'est vrai d'authentiques respirations mais il me fallait avant l'expiration du délai imparti, trouver l'inspiration.

Elle vint un matin, alors que je remontais les quais en allongeant mes foulées. Arrivé à hauteur du Trocadéro, Elle m'est apparue comme une évidence. En face, sur l'autre berge de la Seine, Elle s'élevait sobre et élégante, dans la clarté douce de ce matin de printemps, offrant ses formes à la caresse amoureuse d'un soleil naissant. Elle : la Tour Eiffel. Qui mieux qu'Elle pouvait parler des J.O. de Paris ? Elle, qui représentait parfaitement le juste compromis entre solidité et légèreté. Elle, dont la silhouette évoquait tout à la fois l'élégance et le génie à la française. S'élançant vers le ciel comme pour conquérir l'or des étoiles, elle incarnait les valeurs d'audace et de dépassement de soi.

Dès lors, je fis du Champ-de-Mars mon camp d'entraînement, enchaînant les séries de courses sur son pourtour. Bien loin de tourner en rond, j'avais les idées claires et ma tête fourmillait d'idées. C'est autour d'Elle que j'ai bâti mon projet. La Dame de Fer me donna un

moral d'acier pour mener l'aventure jusqu'à son terme et, le croyais-je alors, un dossier en béton pour concourir.

Nous sommes le 14 novembre 2022. La décision du comité Paris 2024 vient de tomber. J'étais bien parmi les candidats sélectionnés, d'où ma présence dans le salon d'honneur de la mairie de Paris en cette fin de matinée. Mais je n'ai pas viré en tête dans le dernier virage. C'est le bonnet phrygien qui a franchi la ligne d'arrivée à la première place. Mon projet de mascotte des J.O. construit à partir de la Tour Eiffel, ne l'a pas emporté. Le coup est rude. Tous ces efforts, toute cette préparation, tous ces espoirs aussi et au final : rien. Alors bien sûr, me viennent en tête les mots du baron Pierre de Coubertin mais à ce moment-là, l'avenir me semble bien compromis.

« *L'important, c'est de participer.* N'est-ce pas ? »

L'homme qui vient de prononcer ces mots à mon attention est élégamment vêtu d'un costume trois pièces à carreaux. Il porte une fine moustache dont les extrémités relevées semblent donner la réplique à des yeux malicieux qui m'interrogent, satisfaits manifestement de l'effet de surprise ainsi créé.

Il est vrai que je suis quelque peu décontenancé par cette entrée en matière et pour toute réponse je lui adresse un *merci*, en saisissant la coupe de champagne qu'il me tend.

Sans se départir d'un sourire bienveillant, l'homme me présente sa carte de visite.

« Je suis responsable de la communication du Grand Paris. J'ai beaucoup aimé votre dossier construit autour de la Tour Eiffel. J'ai des projets. J'aimerais qu'on en parle. Demain 12 heures, ça vous va ? »

Sa carte en main, je balbutie un *oui* sans réaliser vraiment ce qui est en train de m'arriver.

« Très bien. On se donne rendez-vous à la Tour Eiffel. Il y a un restaurant au 2^e étage. Et puis pour la vue, entre le 1^{er} qui est bondé et le 3^e toujours un peu venté, c'est un bon compromis. »

1^{er} Prix
Philippe PILLARD
ASASP Paris
Ligue Île-de-France

Handicap

Prénom : Handi
Nom : CAP

Dans la tradition biblique,
Quand la main de Dieu,
Touche à l'homme,
Il reçoit en lui,
La force divine.

Handi faisait partie de ceux-là.
Depuis sa naissance,
Il était programmé sans le savoir,
À vivre dans un corps différent,
À subir des regards moqueurs,
Furtifs ou bien compatissants.

Il ne s'apitoyait pas sur son corps.
Il ne cherchait pas à trouver,
La raison de sa tétraplégie.
Il était là présent,
Avec un cœur grand comme ça,
Une détermination sans faille,
Qui le poussait à se battre,
Et s'ouvrir à la vie.

La première aventure fut,
D'être confronté à un fauteuil motorisé.

Assis les yeux écarquillés,
La bouche entre-ouverte,
Un peu gêné.
Handi contemplait *la chose*.
Pourquoi lui avait-on accordé cette faveur ?
Était-ce la baguette magique d'une bonne Fée !
Ou l'avis favorable du corps médical ?

Il n'en savait rien, mais il préférerait s'en tenir à la Fée,
La seule représentante de l'homme, celle qui aide
À réaliser en imagination, tous les projets les plus fous.

Handi était submergé par l'émotion.
Il lui fallut dans un premier temps,
Comprendre *la chose*,
L'apprivoiser, avant d'en prendre possession.

Handi et son nouveau fauteuil ne faisaient plus qu'un.
Souriant, heureux, il était prêt à partir.
La casquette à l'envers,
Le balbutiement sur ses lèvres *vroom ! vroom !*
Son seul bras valide en action,
Ses doigts bien positionnés sur les commandes,
Il s'élançait fougueusement dans le parc de l'institution.

Il tournait sans cesse, dans ce circuit improvisé,
Les joues rougies, le front perlé de sueur,
Il devenait *le champion*, l'intrépide,
Chevalier sur son vaillant destrier, il était libre de se mouvoir et
Avait acquis la liberté. Sa LIBERTÉ.

Un jour peut-être Handi s'orientera vers la compétition ?

Qui sait !

2^e Prix
Patricia JACQUEMIN
CSA BA 113 Saint-Dizier
Ligue Nord-Est

Ad Victoriam !

Jadis par trois fois, Paname accueillit la flamme.
Encore d'étincelles émoustillée, une prune
Unanimement se forme dans les yeux pétillants ;
Xérés et stress s'éprennent dans les ventres des curieux...
Oh mon Dieu ! Seront les mots sur leurs lèvres orfèvres...
Les vétérans, taillés en diamant, rassèrent,
Yearlings et champions mènent un combat de Brutons !
Mais les vainqueurs seront ceux qui portent ces couleurs :
Pourpre, albe et azur, qui vont occlure les paupières,
Infailliblement légères des enfants dormant...
Que téméraire et vaillant soit le coq vainqueur !
Un fief d'or lui sera remis pour sa patrie.
En triomphant, il fera rayonner notre France.
*Sursum Corda**, deviendra notre cri d'espérance !

Mention Jeune auteur

Diane POSWIAT – 15 ans
Prytanée National Militaire La Flèche
Ligue Ouest

*Élevons les cœurs

Lettre à l'Olympisme

Honorable Olympisme,

J'ai conscience du privilège qui m'est donné d'adresser la parole à votre figure. Figure à laquelle l'Humanité doit tant dans son aspiration à l'excellence et à l'universalité. En ces mots, je m'efforce de tisser une lettre sincère pour célébrer l'héritage que vous représentez. Je m'adresserai alors à vous, à vos porteurs et à vos symboles avec tout le respect qu'impose votre gloire.

Depuis votre renaissance moderne, orchestrée par le visionnaire Pierre de Coubertin, vous avez transcendé les frontières géographiques, culturelles et linguistiques, pour devenir un symbole universel d'harmonie. Vos jeux ont unifié les peuples à travers les générations, les invitant à triompher dans un esprit de compétition loyale.

Votre engagement révèle vos valeurs – l'excellence, l'amitié et le respect – qui sont un phare qui éclaire le chemin d'une multitude d'athlètes. Athlètes qui, avec dévouement et persévérance, se sont hissés vers l'apogée de la réussite sportive. Vous avez encouragé les âmes à se transcender, à donner le meilleur d'elles-mêmes.

Au-delà du terrain de jeu, vous êtes un fervent défenseur de l'Éducation et de la Culture, incitant les jeunes esprits à développer la connaissance et parfaire l'épanouissement de leur corps et de leur esprit. Vous avez sublimé le pouvoir du sport, enseignant que le respect tant des règles que des autres est une vertu fondamentale.

Votre rôle dans la promotion de la paix est tout aussi nécessaire. Vous avez su établir des trêves pendant les périodes de conflit, rappelant au monde l'inanité des hostilités devant la noblesse des athlètes. Vous avez agi comme un *missi dominici* de la diplomatie sportive, favorisant la compréhension entre les nations.

Vous transfigurez le simple spectacle sportif pour accueillir un forum entre des nations parfois en conflit, offrant un espace unique où les rivalités politiques et les tensions internationales peuvent être mises de côté, où les drapeaux nationaux se côtoient dans un océan de solidarité et de respect.

Votre rôle en tant qu'instrument de diplomatie ne peut être sous-estimé. Vous seuls avez la légitimité de réunir des dirigeants et des citoyens du monde entier, offrant un terrain neutre pour les discussions et les échanges culturels.

Lorsque les nations se réunissent sous votre bienveillance, elles témoignent de la possibilité d'une coexistence harmonieuse. Vos jeux

personnifient l'esprit humain dans sa quête éternelle pour la paix et, en cela, ils demeurent une source d'inspiration inestimable pour l'Humanité.

À ceux qui portent la flamme olympique,

Je me dois de reconnaître votre noble mission. Vous symbolisez la quintessence de l'esprit olympique, transportant avec solennité la flamme symbolisant l'unité, la paix et l'excellence.

Lorsque vous prenez en main le flambeau, vous devenez les gardiens d'une tradition millénaire, les porteurs d'une responsabilité qui annihile le temps et les frontières. Votre passage éclairé sur les chemins du monde, sous le regard attentif d'une foule innombrable, témoigne de la portée universelle des Jeux olympiques. Vous tissez un lien entre les nations, rassemblant les peuples dans la lumière.

En tant que porteurs du flambeau, vous assumez humblement une lourde responsabilité. Vous êtes les gardiens de la flamme qui brûle dans le cœur de l'Humanité.

À nos éminents sportifs olympiques,

Ambassadeurs de l'excellence athlétique, c'est en virtuoses du corps et de l'esprit, que vous vous élevez par-delà les frontières de la compétition pour figurer l'idéal sportif. Les Jeux olympiques sont le théâtre de votre maîtrise, la scène où vous écrivez des chapitres inoubliables de détermination, de persévérance et de triomphe.

Chacun de vous, en endossant les couleurs de sa nation, devient un dépositaire des espoirs et des rêves de tout un peuple. Vous portez sur vos épaules le fardeau des attentes et des aspirations, et vous le faites avec une élégance qui inspire le monde entier.

Le parcours qui vous mène aux Jeux est un voyage exigeant, ponctué d'efforts acharnés, de sacrifices et de concentration. Vous démontrez par votre engagement que le sport est bien plus qu'un simple divertissement, c'est une quête de l'excellence, un hymne à la discipline, un éloge de la persévérance.

Votre compétence et votre talent, éblouissants sur les stades olympiques, sont le fruit d'une dédication sans borne et d'un engagement indomptable. Vous êtes les exemples à suivre pour les générations futures. Votre énergie illumine le stade d'une manière qui surpasse les médailles et les records.

Vous êtes les parangons de la grandeur humaine, les défenseurs infatigables des valeurs olympiques.

Aux organisateurs des Jeux,

Vous apportez une contribution inestimable à l'évènement le plus

marquant de la planète. Votre dévouement et votre ingéniosité sont les piliers de la réalisation des cérémonies.

L'organisation des Jeux est une tâche monumentale, un défi qui exige une coordination sans faille. Vous accomplissez cela avec une maestria qui force l'admiration, en veillant à ce que chaque aspect de cette manifestation universelle atteigne des normes d'excellence inégalées.

Les innovations technologiques, les installations de pointe et les cérémonies d'ouverture que vous orchestrez sont autant de témoignages de votre génie créatif. Vous avez transformé des villes en scènes majestueuses, rendant hommage à l'histoire et à l'esprit des Jeux.

Votre perspicacité et votre capacité à surmonter les défis logistiques, financiers et politiques sont un exemple de gestion édifiant.

Vous êtes les artisans du rêve olympique. Vous avez créé un théâtre où les athlètes du monde entier peuvent briller, où les cultures se rencontrent, s'estiment et se célèbrent.

À la sphère des valeurs sportives,

Vous, fondements moraux et éthiques, êtes une arène où l'Humanité se réalise. Façonnées par des siècles de compétition et de tradition, vous représentez une lumière étincelante dans l'éphémère de l'actualité.

Vous êtes le fair-play, tout d'abord. Vous défendez l'équité, la courtoisie et le respect mutuel. Vous révélez que l'excellence athlétique peut coexister harmonieusement avec la dignité et l'intégrité. Lorsque les athlètes s'affrontent sur le terrain, vous demeurez le gardien de la compétition loyale et de la justice sportive.

Vous êtes la persévérance, cette vertu indomptable, trouvant son expression la plus exquise dans le sport. Les athlètes qui se lèvent après chaque chute, qui se relèvent après chaque échec, témoignent de la puissance de la résilience humaine. Vous êtes une inspiration qui outrepassse le stade, enseignant au monde que les obstacles ne sont que des marches vers l'accomplissement ultime.

Vous êtes la camaraderie, tissée parmi les concurrents et les équipes, illustrant un idéal de fraternité. Les rivalités qui se créent sur le terrain n'entachent jamais les liens d'amitié qui se créent en dehors. Le sport réunit les peuples, efface les frontières.

Vous êtes l'esprit de compétition qui, aiguillonnant le désir de se dépasser, devient une force motrice qui propulse l'Humanité vers de nouveaux sommets. Vous encouragez l'innovation, stimulez l'effort et, par-dessus tout, incitez à l'excellence.

En définitive, vous êtes une source d'inspiration pour toutes les

sphères de la vie, exhortant chacun à viser le faîte de sa propre potentialité.

À nos symboles olympiques,

Plus que de simples icônes, vous êtes des guides vers des cimes d'inspiration et d'aspiration.

Vous êtes la flamme olympique, tout d'abord, un feu sacré qui brûle d'une lumière inextinguible. Vous êtes le symbole de la passion et de l'espoir, voyageant à travers les terres et les océans pour unir les peuples du monde dans une célébration de l'Humanité.

Vous êtes les anneaux olympiques qui, par leur simplicité et leur élégance, incarnent l'unité de la diversité. Vous représentez la fusion des cinq continents, surpassant toute dissension.

Vous êtes la devise olympique, *Citius, Altius, Fortius**, évoquant l'aspiration à la grandeur. Vous nous enseignez que, par des efforts constants, l'être humain peut s'élever au-dessus de ses limites pour atteindre une apogée insoupçonnée. Ces trois mots simples renferment une philosophie de vie qui inspire les athlètes et les spectateurs à poursuivre leur propre perfectionnement.

Vous êtes le drapeau olympique, avec son fond blanc évoquant la paix, arboré avec fierté lors des cérémonies d'ouverture des Jeux. Les cinq anneaux olympiques y sont représentés, unissant ainsi l'ensemble des valeurs des Jeux en un seul étendard.

En somme, vous êtes les gardiens d'un idéal, les messagers de la fraternité et les ambassadeurs de la paix.

En substance, Olympisme distingué, votre contribution à l'élévation de l'Humanité est incommensurable. Votre influence bienfaitrice se fait ressentir bien au-delà de l'arène sportive. Puissiez-vous continuer à guider et à inspirer les générations futures, et que votre flamme éternelle brille toujours avec éclat !

Avec ma profonde admiration,

Mention Jeune auteur

Mathilde WAGNER – 17 ans
Prytanée National Militaire La Flèche
Ligue Ouest

**Plus vite, plus haut, plus fort*

Épilogue

Les années se suivent mais ne se ressemblent pas...

Contrairement à celui de l'année passée, le concours 2024 nous a permis de décerner un Grand Prix.

Cela ne tient pas à l'évolution des catégories, nouvelles comme celle liée à l'épisode olympique que nous allons vivre, celle aussi relatant l'histoire de la fédération des clubs, ou, a contrario, celle réduite à la portion tristement congrue par manque de candidats au chapitre théâtre.

Cela tiendrait-il à la composition à peine modifiée du jury ?

Je le crois encore moins et je ne veux pas évoquer ces changements sans adresser mes vifs remerciements à tous les animateurs du concours littéraire de la Défense mais aussi à Audrey MAS, elle-même Grand Prix à trois reprises, qui a présidé au choix des lauréats pendant plusieurs années avec enthousiasme et discernement.

Reprenant la tâche cette année, nous avons eu la chance et le plaisir de recevoir plus de quatre-vingt œuvres parmi lesquelles il nous a fallu choisir.

Choisir des textes qui nous ont touchés soit par leur style, leur élégance, ou encore pour leur force et l'émotion (parfois intense) qu'ils ont provoquée en nous et que vous ressentirez, je vous le souhaite, vous qui lirez ce florilège.

Choisir aussi d'en écarter d'autres dont les auteurs n'ont pourtant pas démerité, courageux qu'ils sont d'avoir d'abord couché sur le papier les mots qui leur venaient à l'esprit, et plus encore de les avoir soumis à notre jugement par définition imparfait bien que collégial. Notre subjectivité exige leur tolérance.

Mais revenons au Grand Prix qui récompense un auteur non seulement pour ce qu'il nous a proposé cette année, mais aussi pour la constante excellence dont il fait preuve, lui qui a déjà été récompensé à plusieurs reprises antérieurement.

En 2024, ses poèmes ont fait souffler sur les jurés des brises charmeuses, l'une exaltante et nostalgique, l'autre légère mais vive ; sa réflexion nous a questionnés : que croire puisqu'on ne peut savoir ? Il est fort probable que nous reconnâtrons sa plume lors des concours à venir s'il nous fait le plaisir d'y participer.

Je m'en voudrais de ne pas distinguer dans cet épilogue, l'auteur d'une plainte pour laquelle nous avons ressenti un coup de cœur unanime.

Et comment ne pas dire quelques mots pour tous ceux dont, dans chacune des catégories, l'inspiration a été récompensée par un prix ou une mention. Ils méritent notre admiration pour le talent dont témoignent leurs écrits, et aussi notre reconnaissance pour le plaisir que la lecture de leurs textes nous a procuré.

M'adressant enfin aux candidats, sans doute déçus, dont la contribution n'apparaît pas sur le florilège 2024, je rappellerais volontiers le propos de l'une des plus grandes plumes de notre si belle langue, Marcel Proust, pour qui « Il n'y pas de réussite facile, ni d'échecs définitifs. »

À chacun, auteur, lecteur, je dis : « Au plaisir de vous retrouver l'année prochaine, plus nombreux encore ».

Michel CAMUX
Président du jury 2024

PALMARÈS DU CONCOURS LITTÉRAIRE 2024

Grand Prix

Jean COPPONNEX - CSA BA 701 Salon-de-Provence

Pour ses œuvres :

Le dernier vol

Le vent

L'infini

Coup de cœur du jury

Diane BUDAN DE RUSSÉ - Prytanée National Militaire La Flèche
pour

La complainte du banc

CATÉGORIE A : Poésies

1^{er} prix : Jean COPPONNEX

Le dernier vol

Le vent

CSA BA 701 Salon-de-Provence

2^e prix : Martine JARNIAC

Aquarelle énigmatique

Ligue Bourgogne-Franche-Comté

Prix Jeune Auteur :

Diane BUDAN de RUSSÉ

La complainte du banc

CSE PNM* La Flèche

CATÉGORIE B : Contes, légendes et récits merveilleux

1^{er} prix : Christelle COÏC

De sang et d'encre

CELAR SPORTS Bruz

Mention :

Patricia JACQUEMIN

Porte-Poisse et son talisman

CSA BA 113 Saint-Dizier

CATÉGORIE C : Récits et nouvelles

1^{er} prix : Thierry DUCARME

Une découverte majeure

CSAG Strasbourg

2^e prix : Sophie CHARTRAIN

Survie

CELAR SPORTS Bruz

3^e prix : Baptiste POCARD

Apprendre à mourir

CSE PNM* La Flèche

Mention :

Marie-Odile CORSETTI

Les sept doigts du diable

CDBA Balard-Arcueil

Jeune Auteur remarqué par le jury :

Mia RIVERA--LÉON

Vers l'horreur
CSE PNM* La Flèche

CATÉGORIE D : Réflexions

1^{er} prix : Jean COPPONNEX

L'infini
CSA BA 701 Salon-de-Provence

Remarqué par le jury :

Margaux MATHÉ

La libération de l'abandon
CSA EETAA BA 722 Saintes

Prix Jeune Auteur :

Amandine NICOLAS

Comment aimez-vous les livres ?
CSE PNM* La Flèche

CATÉGORIE E : Lettre à...

1^{er} prix : Anaïs MONCEAUX

Lettre du monstre Angoisse à une petite fille
CELAR SPORTS Bruz

2^e prix : Margaux MATHÉ

Amère de t'aimer
Parce que je vous aime
CSA EETAA BA 722 Saintes

3^e prix : Aurore DELCOURT

Au-delà de mes maux
ADH Au-delà de nos handicaps

Prix Jeune Auteur :

Ysatis BOURDIL-MONIÉ

Lettre à toi, papy
CSE PNM* La Flèche

CATÉGORIE G : Grande et petite histoire de la FCD

Mention :

Valérie ISSERT

Renathéa, Gazethéa
ESCALL Biscarrosse

CATÉGORIE H : Sports Olympiques

1^{er} prix : Philippe PILLARD

Compromis
ASASP Paris

2^e prix : Patricia JACQUEMIN

Handicap
CSA BA 113 Saint-Dizier

Mentions Jeune Auteur :

Diane POSWIAT

Ad victoriam !
CSE PNM* La Flèche

Mathilde WAGNER

Lettre à l'Olympisme
CSE PNM* La Flèche

*CSE PNM : Club Sportif et Éducatif du Prytanée National Militaire

**JURY
DU CONCOURS LITTÉRAIRE 2024**

PRÉSIDENT

Michel CAMUX
Préfet de région honoraire

MEMBRES DU JURY

Anne BEAUVILLIERS
Professeur de Lettres

Isabelle LE GUEN
Grand Prix 2018

Michel MERCKEL
Comité de rédaction *À armes égales*

Jean-Lou MONOT
Grand prix 2016
Comité de rédaction *À armes égales*

REMERCIEMENTS

aux membres du jury,
aux participants,
aux ligues,
et aux clubs,

à Gisèle DESCHAMPS
Conseiller technique lecture-écriture
de la Fédération des clubs de la défense,

et tout particulièrement à notre partenaire officiel
IN Groupe
pour son soutien

et notamment à



Atelier du Livre d'art
& de l'Estampe

Imprimerie Nationale



Concours littéraire 2025

Diffusion du règlement
en octobre 2024
dans votre club et sur nos
réseaux sociaux :



lafederationdefense.fr

Date limite d'inscription
le 31 décembre 2024

“Écrire, c’est voir le monde avec des mots,
comme le peintre le voit avec des couleurs.”

Orhan Pamuk,
Prix Nobel de littérature

